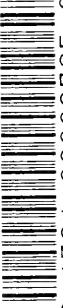
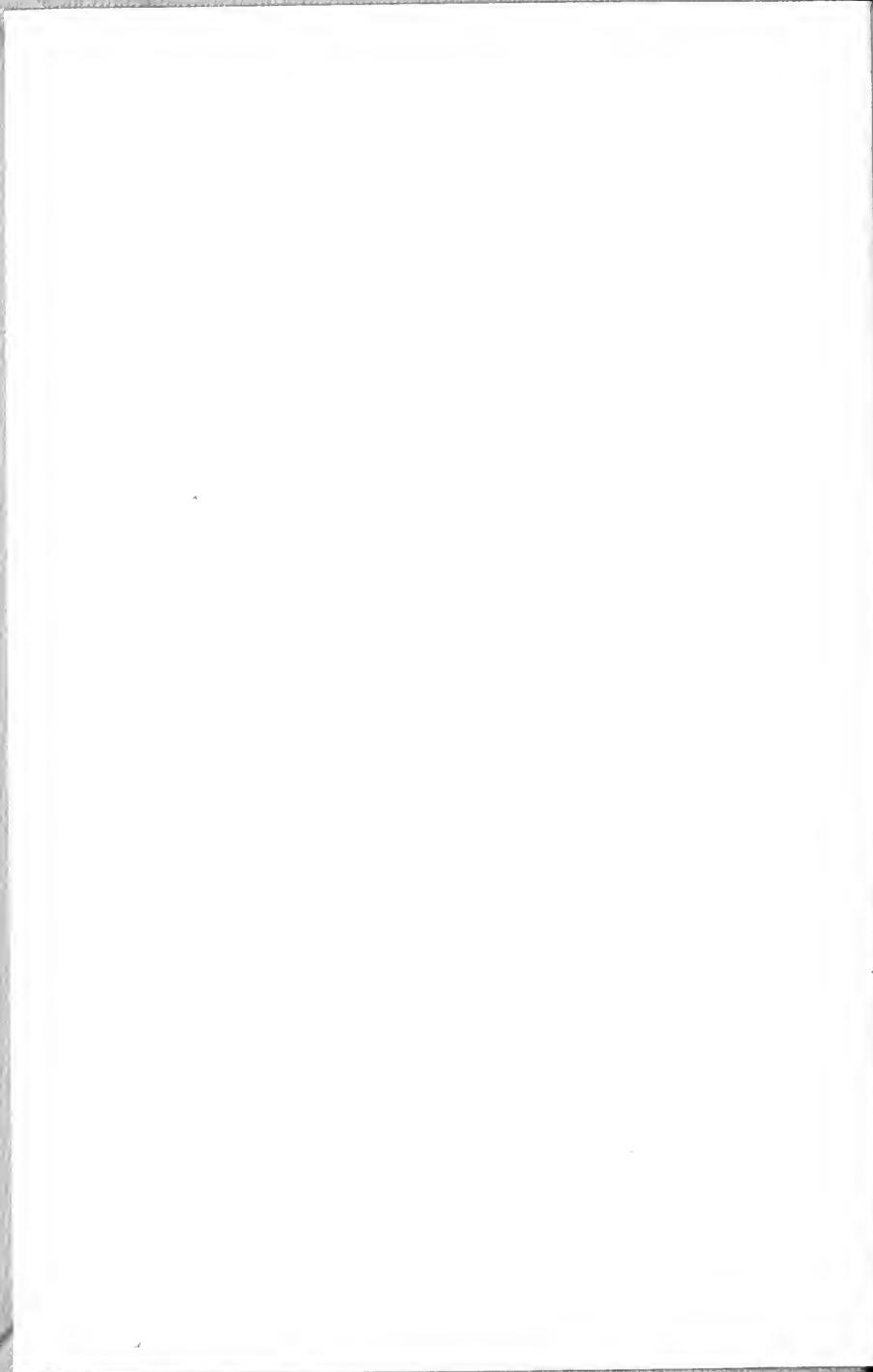


UNIVERSITY OF TORONTO



3 1761 00006785 0



LA BRUYÈRE
LES CARACTÈRES

TOME I

LABRUYÈRE



LA BRUYÈRE

Portrait of Monsieur de La Bruyère
M. de La Bruyère, M. de La Bruyère.

PAR L'ARTISTE

LA BRUYÈRE LÈS CARACTÈRES

Notice par René PICHON
agrégé de l'Université

TOME I



TROIS GRAVURES
HORS TEXTE

236929.
6.11.29.

Bibliothèque Larousse
13-17, rue Montparnasse — PARIS

K2
1303

115
1303

11



LES CARACTÈRES

JEAN DE LA BRUYÈRE (1645-1696)

TRÈS simple, très unie, la vie de La Bruyère fut celle d'un sage et d'un modeste. Il naquit à Paris, au mois d'août 1645 : il fut donc un des plus jeunes parmi le groupe des grands écrivains du siècle de Louis XIV. Par son père, Louis de La Bruyère, contrôleur des rentes de la ville, et par sa mère, Élisabeth Hamonyn, il appartenait à cette bonne bourgeoisie qui a donné à la France de cette époque tant de serviteurs distingués dans les lettres comme dans l'État : il était de la même classe sociale que Bossuet, Racine, Boileau, La Fontaine. Il étudia le droit et fut quelque temps avocat, puis acheta en 1673 un office de trésorier des finances dans la généralité de Caen : il semble d'ailleurs avoir fort peu résidé dans ce pays, juste assez pour entrevoir la province, dont il devait parler quelque peu dans son livre. Il revint à Paris, et durant plusieurs années y mena une vie tranquille et studieuse.

Bossuet, avec qui il s'était lié, le recommanda à l'un de ses plus illustres amis et pénitents, le grand Condé, et celui-ci le chargea d'enseigner à son petit-fils, le duc de Bourbon, l'histoire, la géographie et les institutions de la France. L'élève était insolent et brutal, quoique intelligent, et La Bruyère ne réussit pas à vaincre complètement ses mauvaises

dispositions naturelles. Mais le temps qu'il passa dans la maison des Condé, d'abord comme professeur, puis, après 1685, comme gentilhomme de M. le Duc, fut quand même loin d'être perdu. C'est là qu'il put observer à loisir, comme son penchant l'y invitait, un monde plus brillant, plus raffiné, plus compliqué, que celui qu'il connaissait déjà. Bourgeois d'origine, mais introduit à Chantilly et à Versailles par ses fonctions, il lui fut permis de contempler « la cour et la ville », c'est-à-dire en somme toute la société cultivée de ce temps-là. Il usa amplement de cette faculté, et, peu à peu, les impressions qu'il avait notées, les peintures qu'il avait tracées de tel ou tel personnage, les réflexions que le spectacle de la vie mondaine lui avait suggérées, se trouvèrent constituer un livre.

Ce livre, il est probable que La Bruyère ne se décida pas très vite à le publier. Lorsqu'il s'y résolut, il lui chercha aussitôt un patronage dans l'antiquité : les *Caractères* de Théophraste le lui fournirent. Il les traduisit du grec et, à la suite, plaça son propre ouvrage en guise de suite ou d'appendice, à peu près de la même façon et avec la même modestie que La Fontaine avait donné ses fables comme une simple traduction de celles d'Esopé. Il abandonna à la fille de son éditeur, le libraire Michallet, le produit de la vente. Enfin il s'abstint de signer la première édition : *les Caractères de Théophraste, traduits du grec, avec les Caractères ou les Mœurs de ce siècle*, tel était le titre du recueil, imprimé en 1687 et publié en 1688. On peut goûter le contraste entre la discrétion volontairement effacée de l'auteur et l'originalité de l'ouvrage.

Le succès fut éclatant. En neuf ans, jusqu'à la mort de La Bruyère, neuf éditions se succédèrent, chiffre inouï pour la librairie d'alors. Si la 2^e et la 3^e, en 1688, ne furent que des reproductions de la 1^{re}, toutes les autres reçurent des additions plus ou moins importantes : la 4^e, en 1689, contient plus de 350 « caractères » nouveaux ; la 5^e, en 1690, plus de 150 ; la 6^e, en 1691, 80 environ ; la 7^e, en 1692, à peu près autant ; la 8^e, en 1694, plus de 40. Ce que La Bruyère renforça surtout dans ces changements successifs, ce fut la partie proprement satirique de son livre. Sous sa première forme, le recueil était beaucoup plus que maintenant une œuvre de morale : les

maximes et réflexions y tenaient presque toute la place. Mais sans doute les rares portraits que l'auteur y avait mêlés attirèrent plus particulièrement l'attention ; peut-être aussi lui-même eut-il conscience que là était l'élément vraiment nouveau de son ouvrage. Toujours est-il que les portraits devinrent de plus en plus nombreux et de plus en plus goûtés.

L'accueil qu'on leur fit n'était pas motivé par leur seule valeur littéraire : ils flattaient, — que le peintre l'eût voulu ou non, — la malignité du public. On se plaisait à mettre des noms en marge du livre, en regard des portraits si spirituellement dessinés. Quelquefois justes, plus souvent hypothétiques ou fausses, plus d'une fois contradictoires les unes avec les autres, ces identifications formèrent ce qu'on appela les *Clefs* des Caractères. Les premières clefs imprimées ne le furent qu'en 1697, après la mort de La Bruyère ; mais auparavant elles avaient circulé, manuscrites, « sous le manteau » comme on disait alors, et, tout en contribuant à la popularité de l'ouvrage, elles avaient excité aussi de nombreuses rancunes. Ainsi se justifiait le mot que M. de Malézieux, ami de La Bruyère, lui avait adressé en lisant son manuscrit : « Voilà de quoi vous attirer beaucoup de lecteurs et beaucoup d'ennemis. » La Bruyère eut beau protester de l'innocence de ses intentions, déclarer qu'il n'avait pu songer à railler des gens que parfois il ne connaissait même pas, que ses peintures étaient très générales, sans allusion personnelle : les « lecteurs » ne lui firent jamais défaut, ni les « ennemis » non plus.

Il en avait d'autres, littéraires ceux-là, mais non moins violents. On était à la période la plus aigüe peut-être de la fameuse querelle des Anciens et des Modernes : La Bruyère se rangea avec franchise, avec ardeur, dans le parti des Anciens. Il goûtait beaucoup les écrivains grecs et latins ; il était l'ami de leurs plus éloquents défenseurs, Bossuet, Boileau, Racine ; il détestait la préciosité affectée de leurs plus acharnés adversaires, Thomas Corneille, Fontenelle, Charpentier. Ceux-ci ne le lui pardonnaient pas, et le lui firent bien voir lorsqu'il se présenta à l'Académie, où ils avaient la majorité des voix. Candidat en 1691 au fauteuil de Benserade, il se vit préférer un très médiocre poète, Pavillon. Il ne réussit, en 1693, que grâce à la protection du ministre

Pontchartrain. Loin de désarmer, il ne lutta qu'avec plus d'obstination. Dans son discours de réception, le 15 juin 1693, il prit plaisir à louer les plus illustres des « Anciens », Boileau, La Fontaine, Bossuet, Fénelon, Racine (celui-ci au détriment de Corneille). Fontenelle essaya d'empêcher l'impression de ce discours, le fit attaquer avec une extrême violence dans le *Mercurie Galant*. La Bruyère, à son tour, riposta, d'un côté par la préface qu'il mit en tête de ce même discours, de l'autre par le portrait, fort méchant et fort joli, de Fontenelle sous le nom de Cydias. Cette guerre littéraire, très âpre des deux parts, fut le dernier épisode de sa vie. Il mourut à Versailles d'une attaque d'apoplexie, le 11 mai 1696, après avoir publié une neuvième édition de ses *Caractères*.

Nous avons sur son caractère, sur son attitude et son genre de vie, quelques témoignages contemporains : celui de Saint-Simon, qui est fort élogieux ; ceux de Galand, de Valincourt et de l'abbé Renaudot, qui comportent quelques restrictions ; et celui de Vigneul-Marville (le chanoine Dom Bonaventure d'Argonne), décidément malveillant. Cependant aucun d'eux n'incrimine sa valeur morale. On lui reproche une peur excessive de déplaire, de passer pour pédant ou d'être pris pour dupe. Mais, à part cette crainte, où se trahit peut-être une certaine gaucherie de timide concentré, tout le monde le jugeait « honnête homme », comme on disait alors, c'est-à-dire homme sérieux, instruit et cultivé.

Il paraît avoir été assez sérieusement préoccupé, comme l'étaient tous les gens graves de son siècle, des questions théologiques. Il assista à la controverse du quiétisme, et, ami de Bossuet, prit naturellement parti pour lui contre Fénelon. Il composa même contre ce dernier des *Dialogues sur le quiétisme*, qu'il laissa inachevés. Ceux que le docteur Ellies du Pin publia sous ce titre, après sa mort, sont-ils authentiques ? jusqu'à quel point l'éditeur les a-t-il remaniés ou complétés ? C'est une question insoluble. Tout ce qu'on peut dire est que les *Dialogues* que nous avons rappellent fort peu la manière de La Bruyère, mais il est vrai aussi qu'ils portent sur un sujet fort différent.

Ses autres ouvrages ont tous été énumérés dans le récit de sa vie. Sa traduction de Théophraste, déparée par quelques erreurs de sens, a le genre de mérites que l'on prisait au

xvii^e siècle : une élégance claire et facile, un peu lente et froide. Le discours sur Théophraste contient des vues curieuses, neuves mêmes, sur l'intérêt historique des livres de morale de l'antiquité. Le discours de réception à l'Académie est une galerie de portraits brefs et saisissants des meilleurs écrivains du règne de Louis XIV, et la préface de ce discours est un très vif et très adroit morceau de polémique. Tous ces opuscules, écrits en une langue vigoureuse, nette et concise, mériteraient d'être lus même s'ils étaient signés d'un nom quelconque : leur valeur se rehausse singulièrement de ce fait qu'ils nous aident à mieux connaître et à mieux comprendre l'auteur des *Caractères*. Les *Caractères* restent l'œuvre essentielle de La Bruyère, le résumé de toute une vie de méditation et d'observation. C'est un livre complexe, qu'il faut regarder sous plusieurs aspects.

C'est d'abord un livre de morale, et à ce titre on peut le regarder comme l'aboutissement de toute une série d'ouvrages antérieurs. Le goût de l'analyse psychologique et de la dissertation morale a été très répandu dans notre littérature classique : en un sens même, par ce que leurs écrits contiennent de réflexions sur la vie humaine, tous les grands auteurs du xvi^e et surtout du xvii^e siècle, qu'ils soient poètes tragiques ou comiques, fabulistes ou romanciers, satiriques ou prédicateurs, peuvent être qualifiés de moralistes. Mais ce nom s'applique plus particulièrement à ceux qui ont parlé, dans des ouvrages spéciaux, de la vie et des mœurs, et ceux-là, à cette époque, sont légion. Trois surtout, les trois plus grands, paraissent avoir exercé de l'influence sur La Bruyère. Montaigne, d'abord, qu'il a beaucoup lu, imité, pastiché même, et défendu contre les reproches de Nicole et de Malebranche ; puis, beaucoup plus près de lui, les deux écrivains qu'il a cités dans son discours sur Théophraste et dont il a pris à tâche de se séparer tout en les louant beaucoup, Pascal et La Rochefoucauld. Si les *Essais*, les *Pensées* et les *Maximes* n'existaient pas, les *Caractères* ne seraient pas ce qu'ils sont. Sans doute La Bruyère est bien moins prodigue de confidences individuelles que Montaigne ; il n'a pas, comme Pascal, l'intention avouée de composer une apologie de la religion fondée sur la description de la nature humaine ; il

ne s'astreint pas, comme La Rochefoucauld, à faire graviter cette description autour d'une pensée centrale susceptible de donner à l'ensemble une puissante unité. Mais, s'il est moins personnel que le premier, moins religieux que le second, moins systématique que le troisième, il leur doit quand même beaucoup à tous les trois ; et cela n'est pas seulement vrai de quelques réflexions de détail, qu'il reproduit en les affaiblissant quelque peu, mais des tendances essentielles de sa psychologie.

Comme eux, en effet, et comme tous nos grands écrivains classiques, sauf peut-être Descartes et Corneille, il est nettement pessimiste. Après avoir énuméré chez les enfants dix ou douze défauts graves, il termine par cette conclusion ironique : « Ils sont déjà des hommes. » Attendre quelque vertu de la part des humains est aussi sot qu'exiger d'eux « qu'ils pénètrent les corps » ou « qu'ils volent dans l'air ». S'indigner de leurs vices, c'est « ne pouvoir supporter que la pierre tombe ou que le feu s'élève ». Par cette affirmation énergique des défauts fatalement inhérents à l'espèce humaine, La Bruyère fait écho à La Rochefoucauld dénonçant l'empire universel, absolu et inéluctable de l'égoïsme, ou à Pascal flétrissant notre « nature » corrompue depuis la chute originelle, ou à Molière encore, dont l'esprit n'est pas plus offensé

De voir un homme fourbe, injuste, intéressé,
Que de voir des vautours affamés de carnage,
Des singes malfaisants et des loups pleins de rage.

Il collabore, pour sa part, à cette entreprise de satire dure et franche à laquelle tous nos moralistes classiques se sont associés pour nous convaincre de notre faiblesse, de notre perversité foncière, jusqu'au jour où Rousseau déclarera que l'homme est « naturellement bon ».

Toutefois il y a bien des manières d'être pessimiste : le pessimisme de La Bruyère, s'il se rapproche très souvent de celui de ses prédécesseurs, s'en distingue par quelques différences qui ne sont pas négligeables, tant dans les motifs sur lesquels il se fonde que dans les conséquences auxquelles il aboutit.

Dans le vaste champ des défauts humains, chacun, selon le tour de son esprit, s'arrête de préférence devant une de

nos infirmités morales. Pascal est surtout frappé de ce qu'il appelle notre « bassesse », c'est-à-dire de notre lamentable et irrémédiable impuissance à atteindre les fins supérieures que nous entrevoyons, que nous désirons, auxquelles nous ne pouvons pas plus renoncer que parvenir, le vrai absolu, la justice infaillible, le bonheur parfait. La Rochefoucauld voit plutôt, comme il le dit lui-même, l'amour-propre, le calcul égoïste qui s'insinue dans toutes nos actions, même les plus désintéressées en apparence, pour en vicier l'intention. La Bruyère n'oublie ni l'une ni l'autre de ces deux vérités, mais celle qu'il met en lumière avec le plus d'insistance, c'est notre sottise, notre légèreté, notre médiocrité. L'homme, à ses yeux, n'a aucun caractère déterminé. Il se prétend raisonnable, et sa raison est toujours ou voilée par l'enfance, ou engourdie par la vieillesse, ou troublée par les passions. Mais ses passions même ont quelque chose d'illogique, de contradictoire. Il désire ardemment des biens dont il jouit à peine quand il les a. « L'on pleure amèrement, et l'on est sensiblement touché, mais l'on est ensuite si faible et si léger que l'on se console. » Notre conduite est du reste moins notre œuvre que celle du milieu ambiant et des plus fortuites circonstances : « On ouvre un livre de dévotion, et il touche ; on en ouvre un autre qui est galant, et il fait son impression. » D'une manière générale La Bruyère nous présente peu de grands vices ou de grandes passions, les jugeant sans doute aussi rares que les grandes vertus : des engouements superficiels et passagers, des ambitions étroites, des rivalités mesquines, quelquefois des attachements têtus à des choses insignifiantes, — comme les manies de tous ces collectionneurs dont le chapitre de la *Mode* contient de si amusants portraits, — des joies et des douleurs puériles, voilà de quoi est faite la vie humaine telle qu'il nous la dépeint. Elle n'a rien de violent, de tragique : peut-être n'en est-elle que plus triste dans sa platitude. Des âmes nettement criminelles nous donneraient, des ressources de notre nature, une idée moins décourageante que cette humanité ridicule et comme rabougrie.

Ainsi La Bruyère ne voit pas tout à fait nos défauts sous le même angle que les moralistes qui l'ont précédé. Il n'a pas non plus, devant ce spectacle, tout à fait la même attitude. Montaigne s'accommode assez aisément de nos faiblesses,

quitte à en rire dans sa nonchalante ironie ; Pascal s'en indigne, s'en désole, s'en irrite, avec une âpre impatience d'apôtre ; La Rochefoucauld prend à les constater je ne sais quelle joie méchante. La Bruyère leur oppose une morale moins simple, plus nuancée, très respectable du reste et très sympathique. Il faut commencer par la résignation : le sage doit se persuader avant tout que les torts de ceux avec lesquels il se trouve en contact ne sont que les cas particuliers des vices généraux de l'humanité, lesquels sont naturels et irrémédiables. Il supporte donc, il excuse, mais « il s'étudie à mériter le moins qu'il se peut une pareille indulgence, » aussi sévère pour lui-même que tolérant pour autrui. Il trouve d'ailleurs dans la fierté du devoir accompli une joie austère qui le dédommage des biens, des honneurs, des éloges auxquels il a dû renoncer ; il « se paye par ses mains » : la conscience du « mérite personnel » lui tient lieu de tout. Cette magnanimité un peu dédaigneuse ne risque-t-elle pas de dégénérer en orgueil ? Non, car La Bruyère l'adoucit fort à propos par une sorte de tendresse assez rare à cette époque. « Une grande âme est au-dessus de l'injure, de l'injustice, de la douleur, de la moquerie ; et elle serait invulnérable, si elle ne souffrait par la compassion. » Ici La Bruyère se sépare du stoïcisme : il en prend bien la noblesse, mais non la dureté, ni la raideur. Il se laisse aller à des sentiments que des moralistes dogmatiques taxeraient de faiblesses : à la pitié, à l'amitié vive, à la « honte d'être heureux à la vue de certaines misères ». Courage pour soi et compassion pour les autres, ces deux aspects de la morale de La Bruyère se concilient très heureusement. Ils se concilient dans la belle pensée qui termine le chapitre du *Mérite personnel*. « Celui-là est bon qui fait du bien aux autres ; s'il souffre pour le bien qu'il fait, il est très bon ; s'il souffre de ceux à qui il a fait ce bien, il a une si grande bonté qu'elle ne peut être augmentée que dans le cas où ses souffrances viendraient à croître ; et, s'il en meurt, sa vertu ne saurait aller plus loin : elle est héroïque, elle est parfaite. » En ces quelques lignes, La Bruyère a éloquentement défini son double idéal d'énergie virile et de bonté émue.

On voit donc que, même sur le terrain de la psychologie

et de la morale générale, il est très loin d'être un simple copiste de Pascal ou de La Rochefoucauld. Mais son originalité éclate bien mieux encore lorsqu'au lieu de lui demander son opinion sur l'humanité de tous les temps, on l'interroge sur la société de son époque. Chez Pascal et La Rochefoucauld, l'observation contemporaine ne fait certainement pas défaut, mais elle est très vite dépassée : ce qu'ils ont vu autour d'eux ne leur sert que de spécimen de ce qu'il y a de plus essentiel, de plus éternel dans la nature humaine. La Bruyère est plus attentif au particulier, voire même à l'éphémère. La forme changeante que revêt, à cette date précise, tel ou tel vice fondamental, l'intéresse en elle-même. Les titres, ici, sont significatifs. A côté de chapitres sur le *Cœur*, ou sur l'*Homme*, — où il y a d'ailleurs bien des traits d'actualité, — il écrit des chapitres sur la *Société et la conversation*, sur les *Biens de fortune*, sur la *Cour*, sur *Quelques usages*, sur la *Mode*. Et l'œuvre, dans son ensemble, s'appelle *les Caractères ou les Mœurs de ce siècle*. Les « clefs », qui ont été mises en circulation peu après l'apparition du livre, prouvent aussi combien l'auteur a été un peintre exact des travers contemporains. Tantôt ces clefs sont vraies : un personnage du xvii^e siècle a réellement posé devant La Bruyère, et celui-ci a voulu expressément tracer un portrait ressemblant. Mais, même lorsque les clefs sont d'une fausseté indéniable, mêmes lorsqu'elles se contredisent réciproquement, elles nous attestent au moins la perspicacité du coup d'œil jeté par l'écrivain sur le milieu qui l'entoure : pour que tel portrait de grand seigneur ait pu être identifié à la fois avec le marquis de ***, le comte de ***, le duc de ***, il faut du moins qu'il représente très fidèlement les habitudes les plus enracinées dans la noblesse d'alors. Que le satirique songe ou non à des individus déterminés, c'est chose douteuse à discuter de près dans chaque cas ; mais ce qui est sûr, c'est qu'il voit les hommes de son temps, et les groupes, et les classes, plutôt que l'homme abstrait et général.

Qu'aperçoit-il donc ? et puisque son livre est avant tout un tableau de la fin du xvii^e siècle, quels traits nous y frappent le plus ? C'est, je crois, ceux où se manifeste une sorte de transition entre la grande époque de la monarchie absolue et le xviii^e siècle déjà proche. La noblesse est encore très

puissante : elle a gardé tous ses privilèges ; elle en a une conscience exaltée jusqu'à la dureté, jusqu'à l'orgueil farouche et inhumain. Pourtant sa situation n'est plus aussi inexpugnable qu'autrefois. Bien des roturiers achètent des titres nobiliaires, ou, plus simplement, les usurpent. On commence à discuter la légitimité de l'inégalité aristocratique, à se demander si les grands rendent bien les services qui ont jadis motivé et qui seuls pourraient excuser encore leurs privilèges. Surtout, en face de la noblesse, un autre pouvoir grandit, non pas encore celui de l'esprit ou du « mérite personnel », — celui-là n'est que trop dédaigné, — mais celui de l'argent. De simples bourgeois, moins encore, des aventuriers, des laquais, uniquement parce qu'ils sont riches, rivalisent avec les nobles, les supplantent, les écrasent de leur luxe insolent, et, si ridicules qu'ils soient ou si méprisables, sont sûrs d'être, quand ils le voudront, les gendres ou les beaux-pères des plus hauts seigneurs. La manière dont La Bruyère parle de ces fortunes subites, énormes et alors scandaleuses, de ces mésalliances, des sentiments complexes et indécis que le public éprouve pour les « partisans », porte en elle-même sa date. Cinquante ans plus tôt, les plus riches financiers ne songeaient même pas à frayer avec la noblesse. Cinquante ans plus tard, ils seront les maîtres incontestés de la situation et si bien déclassés de leur première origine qu'entre eux et les nobles il n'y aura de différence que celle des noms. La phase décisive, critique de leur évolution, celle où leur victoire est déjà presque gagnée, sans être universellement acceptée, nous la voyons très nettement dans les *Caractères*.

Nous n'y discernons pas moins clairement la transformation qui est en train de s'accomplir dans les opinions et les mœurs religieuses. Les gens d'Église que la Bruyère fait parler et agir sous nos yeux sont pour ainsi dire de deux époques. Ils n'ont pas perdu encore, — du moins quelques-uns d'entre eux, — le goût des dissertations, discussions et controverses théologiques : on sent que la querelle du jansénisme et celle du quiétisme sont en pleine fureur. Mais à côté de ces durs et lourds polémistes, voici les jeunes prêtres coquets et galants, légers, étourdis, bien parés, bien choyés, sans nul fonds de piété ou de vertu. Dans le livre de La Bruyère, comme dans le monde ecclésiastique de 1690 ou de 1695, les abbés du

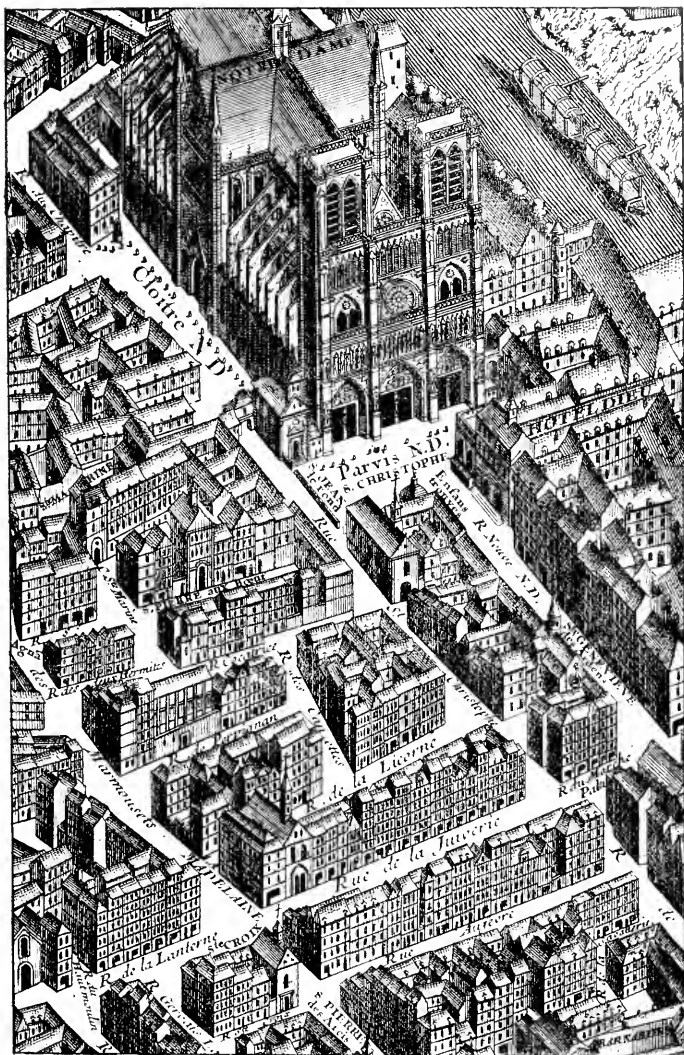
xviii^e siècle coudoient les docteurs du xvii^e. Et quant au public, il semble bien partagé sur le fait de la religion. La dévotion est en grand honneur : le roi vieilli et repentant, la prudente et sévère Maintenon, les confesseurs royaux de la Compagnie de Jésus ont fait triompher à la cour des habitudes de piété souvent peu sincère. La Bruyère le sait, et le dit; il refait, dans *Onuphre*, le portrait de *Tartuffe*, et, pour mieux marquer l'actualité de la peinture, c'est dans le chapitre de la *Mode* qu'il met toutes ses épigrammes contre les « dévots ». Mais en même temps il est trop avisé pour ne pas découvrir, sous ces dehors de pratique religieuse, une recrudescence de « libertinage », selon le mot de l'époque, de libre pensée ironique et irrespectueuse. Il se rend compte que, comme il le dit lui-même, « un dévot est celui qui, sous un roi athée, serait athée » : comme le roi peut changer, l'athéisme est plus proche qu'il ne semble de faire craquer le vernis de la dévotion. Aussi La Bruyère le décrit-il avec vigueur dans le chapitre des *Esprits forts*. Ici encore, c'est le même souci de marquer l'heure précise, la minute qui sonne, entre le grand siècle chrétien et le siècle des « philosophes ».

D'un bout à l'autre de son livre, et dans les plus petits détails, La Bruyère est à l'affût de ce qui caractérise le temps présent, des manies à la mode, des questions brûlantes. S'il s'occupe de littérature, il insistera de préférence sur la querelle des Anciens et des Modernes, sur celle de Racine et des partisans de Corneille, sur les discussions relatives à l'Opéra. S'il étudie le monde de la ville, il en notera les façons de parler précieuses, les habitudes de luxe inconnues de l'âge précédent, et jusqu'aux lieux consacrés de promenade. S'il touche aux choses judiciaires, ce sera pour critiquer les usages les plus particuliers de l'époque, pour blâmer la vénalité des charges ou pour disserter sur les fidéicommiss. En grammaire même il relèvera les mots qui ont péri et ceux qui subsistent encore. Bon nombre de ces remarques s'adaptent si étroitement aux faits, et aux mœurs de l'époque, qu'aujourd'hui elles ont perdu leur raison d'être par la disparition de ces faits et de ces mœurs, et qu'elles ne présentent qu'un intérêt de curiosité. Mais cet intérêt est très vif, bien plus vif que celui qu'offrirait une description générale de la nature humaine, description qui risquerait fort d'être banale. Le recueil

de La Bruyère nous attire, nous amuse et nous instruit de la même manière que les lettres, les mémoires ou les comédies du XVII^e siècle : nous y voyons revivre tout un monde disparu ; il est pour nous un très sûr, très minutieux et très frappant document historique.

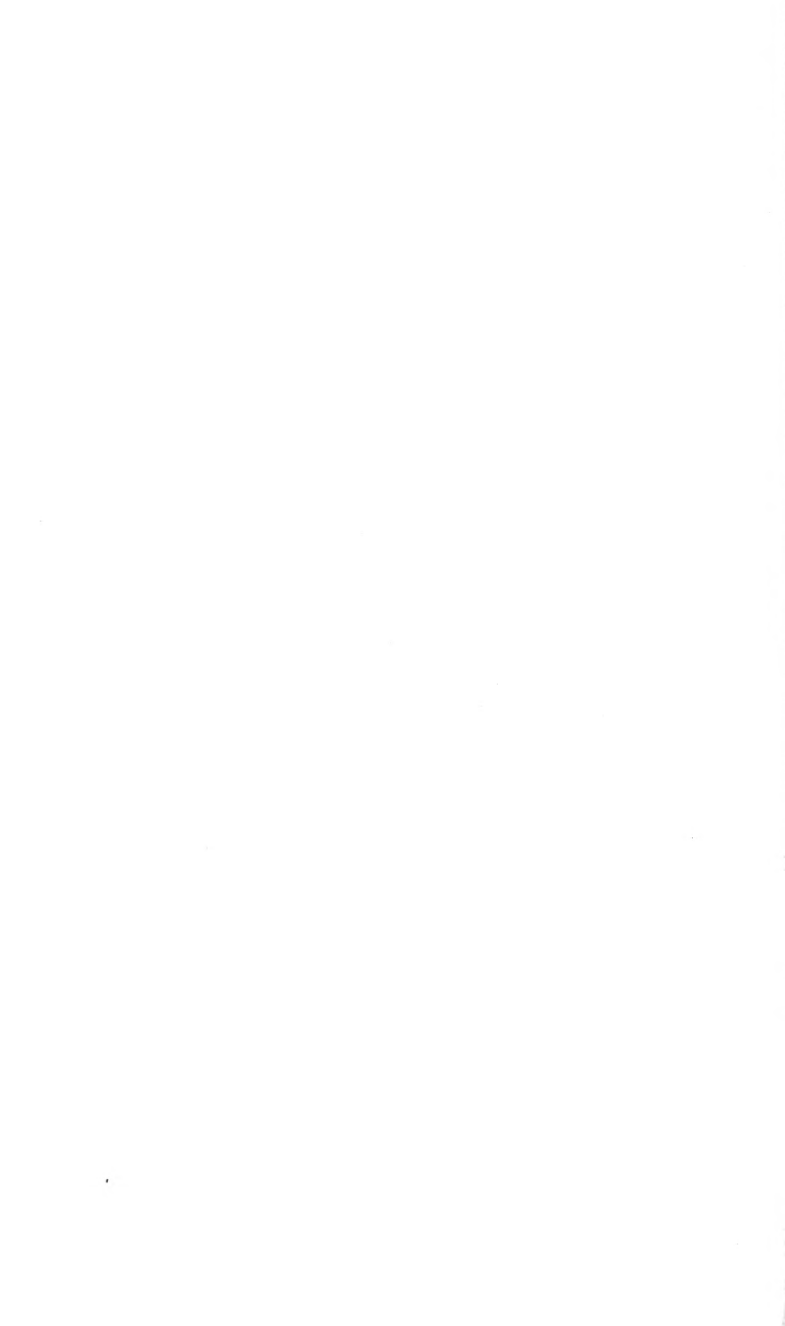
Mais, à la différence de beaucoup de documents, celui-ci ne nous est pas livré froidement, sans que l'auteur y mette quelque chose de lui-même. La Bruyère ne s'est pas borné à regarder curieusement et à rendre exactement le spectacle qu'il avait sous les yeux : il a laissé transparaître aussi les sentiments qu'un tel spectacle lui inspire.

Ces sentiments, il y aurait un égal péril à les exagérer dans un sens ou dans l'autre, à les faire ou plus résignés ou plus révoltés qu'ils ne sont réellement. D'une part La Bruyère est assez perspicace pour découvrir les abus dont souffre son pays ; il est assez soucieux de la justice et de l'intérêt public pour en souffrir. Ajoutons aussi, pour ne pas le flatter, qu'il est ambitieux et fier, conscient de son « mérite personnel ». Il souffre de sa situation subalterne, des railleries ou des hauteurs qu'il a dû essayer, de sa pauvreté, de son obscurité ; il souffre à la fois pour lui, pour ceux qui lui ressemblent et pour tout l'Etat, de voir d'illustres incapables occuper des postes où lui-même pourrait donner sa mesure et rendre des services auxquels le public trouverait son compte. Il sent la disproportion entre son talent et sa destinée, et s'en aigrit. — Mais, d'un autre côté, il n'est pas de ceux qui peuvent rêver un bouleversement radical : il connaît trop la force des traditions pour espérer de les renverser tout à coup. Le désirerait-il même ? sa prudence n'aurait-elle pas peur des innovations téméraires ? Au surplus, pour son propre compte, il n'est pas exempt de préjugés : il croit, comme tout son siècle, que les diverses classes ne sont pas assujetties tout à fait aux mêmes obligations, lorsqu'il écrit, par exemple : « De simples bourgeois, seulement à cause qu'ils étaient riches, ont eu l'audace d'avalier, en un seul morceau, la nourriture de cent familles, » comme si, venant de grands seigneurs, l'audace eût été moins choquante ! Comme tout son siècle encore, il vénère le roi, et la famille royale, avec une superstition où il entre plus de sincérité que de flatterie. Enfin il est fervent chrétien,



L'ÉGLISE SAINT-CHRISTOPHE, SUR LE PARVIS NOTRE-DAME

Extrait du Plan de Turgot
1733-1739. Red. d'un quart.



et, comme tel, plus incliné à la soumission pieuse qu'à la rébellion envers les pouvoirs établis. Il ne faut donc voir en lui ni un pur conservateur ni un révolutionnaire absolu, ou plutôt, il y a en lui de l'un et de l'autre; les vellétés de réforme et les habitudes de docilité s'unissent dans son œuvre d'une façon délicate à bien apprécier. Lui-même semble parfois gêné par cette antinomie, et c'est en songeant à sa dualité intérieure, autant et plus qu'aux prohibitions légales, qu'il laisse échapper sa fameuse plainte : « Un homme né chrétien et français se trouve contraint dans la satire ; les grands sujets lui sont défendus ; il les entame quelquefois, et se détourne ensuite sur de petites choses, qu'il relève par la beauté de son génie et de son style. »

En fait, cependant, il s'est beaucoup moins « contraint » qu'on ne pourrait s'y attendre en lisant ces lignes. A part le roi et son entourage immédiat, il y a peu de puissances sociales sur le compte desquelles il ne se prononce avec une franchise souvent courageuse. Aux nobles, il reproche leur insolence, leur malfaisance, et, plus encore peut-être, leur inutilité : il oppose, dans un parallèle vigoureux, les seigneurs qui limitent leur activité intellectuelle aux festins et à la galanterie, et les simples bourgeois qui, s'instruisant des affaires publiques, conquièrent une importance que leurs services justifient amplement. Les grands financiers ne sont pas mieux traités que les grands seigneurs : il prend souvent contre eux la défense des « philosophes », des « hommes de lettres », pour lesquels ces « partisans » n'ont que du mépris, et qui les méprisent à leur tour et à meilleur droit. De l'Église il accepte respectueusement l'autorité doctrinale, mais il censure à peu près tous les organes par lesquels cette autorité s'exerce : prélats ambitieux, abbés frivoles, théologiens fanatiques, moines intrigants. Même sévérité contre l'administration judiciaire : il blâme la vénalité des charges, — que, cinquante ans plus tard, Montesquieu approuvera encore, — la légèreté des magistrats, la complication de la procédure, la fréquence des erreurs judiciaires, l'inhumanité de la torture

Quant à ceux sur qui pèse tout cet édifice gigantesque, aux humbles, aux misérables, il en parle peu, mais toujours avec un accent émouvant de compassion indignée. On connaît la célèbre peinture des paysans faméliques, « animaux farou-

ches,... noirs, livides et tout brûlés du soleil... ». D'autres passages révèlent chez La Bruyère la même et généreuse pitié, tel que celui où il se plaint qu'il y ait « des misères sur la terre qui saisissent le cœur ; il manque à quelques-uns jusqu'aux aliments ; ils redoutent l'hiver, ils appréhendent de vivre. » La pauvreté lui est odieuse encore en ce qu'elle engendre la déchéance morale en même temps que la souffrance physique. Qu'on se rappelle le portrait de Phédon, qui, étant pauvre, n'a plus ni fierté ni spontanéité, ou cette réflexion : « Il y a des créatures de Dieu, qu'on appelle des hommes, qui ont une âme qui est esprit, dont toute la vie est occupée et toute l'attention est réunie à scier du marbre. » — Encore une fois ne faussons pas sa pensée pour vouloir la forcer ; ne lui prêtons point d'inspirations démocratiques trop modernes, mais reconnaissons que, parmi tous les moralistes de son temps, il est un de ceux qui ont au plus haut degré le sentiment de l'inégalité sociale. Il en est si fortement frappé que parfois il essaie de se rassurer en se persuadant que cette inégalité est voulue par la Providence ; après avoir souligné le contraste entre la richesse superflue et l'indigence lamentable, il ajoute : « Quel partage ! et cela ne prouve-t-il pas clairement un avenir ? » Mais parfois aussi cette consolation religieuse ne lui suffit pas ; à la fin de son livre, l'injustice lui paraît décidément trop choquante : « Une certaine inégalité... est l'ouvrage de Dieu, ou suppose une loi divine : une trop grande disproportion, et *telle qu'elle se remarque parmi les hommes*, est leur ouvrage ou la loi des plus forts. »

Mais, s'il en est ainsi, un changement social qui, sans supprimer l'inégalité, la réduirait à ses justes limites, serait donc désirable ? La Bruyère semble bien, par moments, le croire possible et l'accepter d'avance. C'est encore un des traits qui le séparent le plus de ses contemporains. Ceux-ci, en général, sont des esprits dogmatiques, absolus, qui croient de toutes leurs forces à la supériorité des principes sur lesquels repose la société de leur temps. La Bruyère est moins réfractaire aux innovations : « Si l'on juge par le passé de l'avenir, quelles choses nouvelles nous sont inconnues dans les arts, dans les sciences, dans la nature, et j'ose dire dans l'histoire ! Quelles découvertes ne fera-t-on point ! Quelles différentes révolutions ne doivent pas arriver sur toute la face de la terre,

dans les États et dans les empires ! » Cette largeur de vues achève de nous montrer en La Bruyère, non pas certes un des philosophes du XVIII^e siècle, mais un de leurs précurseurs : comme eux, il s'élève contre les abus et les iniquités du régime actuel ; comme eux, — quoique avec plus de réserve, — il essaie de les corriger ; comme eux, il attend beaucoup de l'avenir, et commence à compter avec le progrès, le mouvement incessant des formes et des institutions sociales.

C'est dire qu'il est, et qu'il veut être, un homme d'action plus qu'un homme de lettres. Il assigne aux œuvres littéraires, et principalement à la sienne, une fin d'utilité pratique qu'il déclare lui-même « très relevée ». C'est donc lui donner une louange qui lui aurait été médiocrement agréable que de vanter surtout chez lui les qualités de l'expression. S'il avait pu lire le jugement porté, au XVIII^e siècle, par Suard sur ses *Caractères* (« On est moins frappé des pensées que du style »), et repris depuis par maints critiques, il aurait protesté, ou, pour mieux dire, il a protesté d'avance : « Si le philosophe donne quelque tour à ses pensées, c'est moins par une vanité d'auteur que pour mettre une vérité, qu'il a trouvée, dans tout le jour nécessaire pour faire l'impression qui doit servir à son dessein. » Le styliste, en lui, a donc été, de propos délibéré, subordonné au moraliste. Il existe pourtant, et avec des mérites rares, qui valent la peine d'être étudiés de près.

Nous disons styliste plutôt qu'artiste. Car il y a toute une partie de l'art qui reste, sinon ignorée, au moins négligée de lui : c'est la science de la composition. Son livre n'a ni unité ni ordre. Il a voulu, après coup, trouver un enchaînement logique dans la suite des divers chapitres : les quinze premiers, consacrés à railler les vices des hommes, seraient une préparation au seizième, destiné à exalter la vraie sagesse et la vraie vertu, la sagesse et la vertu chrétiennes. C'est un pur sophisme, où La Bruyère a été induit par les besoins de la polémique. En fait, il est impossible de voir pourquoi des chapitres comme ceux de l'*Homme*, des *Jugements*, de la *Mode*, de *Quelques Usages* se succèdent dans cet ordre plutôt que dans un autre ; — impossible aussi de voir pourquoi tel portrait est plutôt dans le chapitre de la *Mode* que dans celui de la *Société et de la Conversation*, etc. Certains chapitres

comme ceux des *Jugements* et de *Quelques Usages*, semblent être des magasins de débarras, où l'auteur a entassé ce qu'il n'avait pu loger ailleurs. D'une manière générale les *Caractères* sont plutôt un recueil d'impressions, un carnet de notes qu'un ouvrage véritable.

Mais s'il n'y a pas beaucoup d'art dans la conception de l'ensemble, il y en a infiniment dans l'exécution du détail. La Bruyère est un des écrivains qui ont, au plus haut degré; le respect et l'amour de la forme. « C'est un métier de faire un livre, » déclare-t-il, presque au début de son premier chapitre. Il est très dur pour ceux qui ne lui paraissent pas savoir ce métier, eussent-ils par ailleurs tout le génie du monde, pour un Ronsard, pour un Molière, pour ceux qui écrivent « par humeur » ou qui se contentent d'avoir de l'esprit. La lecture assidue et attentive des *Caractères* révélera tous les secrets de ce « métier » : nous ne pouvons ici qu'en signaler les qualités principales.

La plus apparente peut-être, la plus neuve surtout, c'est la variété. A la différence de son modèle Théophraste, qui procède toujours par longues et uniformes énumérations, ou de son prédécesseur La Rochefoucauld, qui enferme toutes ses pensées en maximes concises et piquantes, La Bruyère renouvelle sans cesse la forme des siennes. Tantôt il use, lui aussi, de maximes, avec presque autant de vivacité et de relief que son devancier. Tantôt il donne à l'idée un peu plus d'étendue, ce qui lui permet d'en indiquer les nuances les plus délicates, dans des sortes d'analyses, de discussions ou de dissertations très fines. Tantôt il incarne une observation générale dans un cas particulier : c'est le portrait, ce genre si cher au xvii^e siècle qu'on le retrouve un peu partout, dans le salon de M^{lle} de Montpensier comme dans celui de Célimène, dans les sermons de Bourdaloue comme dans les satires de Boileau ; La Bruyère lui donne un éclat tout nouveau par l'heureux choix des détails et l'énergie satirique du trait. Tantôt enfin, au lieu de décrire, il raconte : il esquisse de courtes nouvelles, comme l'histoire d'Emire ; il opère presque à la façon des romanciers. Et tout cela, nouvelles ou portraits, dissertations ou maximes, s'entremêle sans jamais laisser de place à la monotonie.

Même variété dans les tours de phrases : affirmations pures

et simples, affirmations ironiques et volontairement paradoxales, interrogations, antithèses, exclamations, dialogues, comparaisons, hyperboles, périphrases, toutes les figures de rhétorique classées par les critiques d'alors sont ici employées, avec autant d'ingéniosité que de souplesse.

Même variété encore dans le vocabulaire : le fonds en est constitué essentiellement par la langue du public distingué de l'époque, par ce qu'on appelle la langue des « honnêtes gens » ; mais l'auteur ne se refuse aucune des ressources qui peuvent compléter ou nuancer cette langue. Il a conscience qu'elle commence à s'appauvrir, sous prétexte de purisme, et il s'en plaint dans le chapitre de *Quelques usages*. Aussi, pour sa part, réagit-il en puisant hardiment dans les archaïsmes, les latinismes, les néologismes, les provincialismes, les mots de métier, les mots populaires, etc. Ce mélange, qui ne dégénère jamais en bigarrure, parce qu'il est fait avec un goût sans cesse éveillé, donne à sa langue un air de richesse et de plénitude que n'ont pas toujours les écrivains classiques.

Ces matériaux si abondants, La Bruyère les agence avec une habileté on ne peut plus ingénieuse. Il ne laisse rien au hasard. S'il n'emploie qu'un mot pour traduire une idée, on sent qu'il l'a longuement cherché et mûrement choisi ; s'il met deux ou trois expressions presque synonymes, il établit entre elles des distinctions subtiles ou des gradations savantes. Il place les termes dans l'endroit où ils peuvent produire le plus d'effet. En particulier il aiguise de la façon la plus spirituelle ses fins de dissertations ou de portraits. Qu'on se rappelle la conclusion du caractère d'Æmîle, « à qui il n'a manqué que les moindres vertus » ; — ou celle de la réflexion sur la vraie grandeur qui « fait que les princes nous paraissent grands et très grands, sans nous faire sentir que nous sommes petits » ; — ou encore celle des portraits de Giton et de Phédon : « Il est riche. — Il est pauvre ; » — ou celle enfin de la comparaison entre les nobles oisifs et les bourgeois utiles : « Les grands, qui les dédaignaient, les révèrent ; heureux s'ils deviennent leurs gendres ! » Ces épigrammes finales enfoncent la pensée dans l'esprit des lecteurs avec une force qu'on n'oublie pas.

Si La Bruyère arrive à produire ces impressions ineffaçables, ce n'est pas seulement par l'adresse de ses procédés, c'est

parce que lui-même se représente déjà les choses sous un aspect vigoureusement défini. Il ne les conçoit pas seulement, il les voit. Il est un des écrivains, assez rares à cette date, pour qui le monde extérieur existe. Ce tour concret de son esprit se manifeste de deux manières. D'une part il apporte une attention patiente à noter tout ce qui est matériel : il est curieux des corps autant que des âmes, et non seulement des corps, mais des attitudes, des gestes, des mouvements, des couleurs, des costumes, etc. Mais de plus, même les choses abstraites, les vérités morales, revêtent chez lui une expression qui les matérialise. Il dira, par exemple, pour traduire un sentiment tout intérieur : « Il n'y a rien qui rafraîchisse le sang comme d'avoir su éviter de faire une sottise. » Il justifie ainsi sa propre maxime : « Tout l'esprit d'un auteur consiste à bien définir et à bien peindre. » Il peint, non seulement les choses tangibles, mais, par elles ou à travers elles, les réalités psychologiques.

Son style a donc des qualités très diverses et qui, si l'on peut dire, le classent à diverses époques. Très classique par sa justesse de vocabulaire et sa netteté de tour, il y joint une légèreté spirituelle qui annonce déjà Voltaire, et une franchise pittoresque qui l'apparente aux réalistes du XIX^e siècle.

Et ce sera peut-être notre dernier mot, aussi bien sur le penseur que sur l'écrivain. D'autres ont eu une philosophie plus profonde ou une originalité plus puissante : il y en a peu qui aient possédé une âme plus complexe. Il a, des moralistes de son temps, le jugement solide, la clairvoyance avisée, la gravité un peu sévère ; mais il a, de plus qu'eux, une liberté de vues, une impatience généreuse du mieux, une hardiesse de satire, une vivacité de tour, qui, en le rapprochant de nous, nous le font plus aimer. C'est par là qu'il est sans doute difficile à bien définir, mais il n'en est que plus intéressant à étudier, à cause des nouveaux aspects qu'on découvre sans cesse en lui. Il est de ces auteurs, pas très nombreux, sur lesquels on se blase d'autant moins qu'on les a plus fréquentés.

RENÉ PICHON;
Agrégé de l'Université.

BIBLIOGRAPHIE

PREMIÈRES ÉDITIONS

Les Caractères de Théophraste, traduits du grec, avec les Caractères ou les mœurs de ce siècle (1688, in-12, Paris, E. Michallet); cette première édition contient 418 caractères, ainsi que la seconde et la troisième; la quatrième (1689, Lyon, Amaury) en contient 762; la cinquième (1690, Paris, Michallet), 925; la sixième (1691), 997; la septième (1692), 1073; la huitième (1694) et la neuvième (1696), commencée du vivant de l'auteur, en contiennent 1119. — *Discours prononcés dans l'Académie française à la réception de M. l'abbé Bignon et de M. de La Bruyère le lundi 15 juin 1693* (1693), in-4°, Paris, V° J. B. Coignard). — *Dialogue posthume de J. de La Bruyère sur le quiétisme*, 1699, in-12 (Paris, Ch. Osmont).

PRINCIPALES ÉDITIONS

Caractères de La Bruyère, éd. Coste, Amsterdam, Vetstein, 1720, 3 vol. in-12; Amsterdam, Changuon, 1743, 2 vol. in-12 (portrait et frontispice gravé par Folkema d'après B. Picart) — éd. Didot, 1813, 2 vol. in-8°; — éd. Lefèvre, 1823, 3 vol. in-32 (notes d'Auger et de Schweighäuser); — éd. Belin-Leprieur, 1845, in-8° (figures sur bois par O. Penguilly); — éd. Walckenaer, Paris, Didot, 1845, in-8°; — éd. A. Destailleur, Paris, P. Jannet, 1854, 2 vol. in-16 (2° éd. améliorée, Paris, Librairie Nouvelle, 1861, 2 vol. in-18); — éd. Asselineau, Paris, Lemerre, 1871, 2 vol. in-8°; — éd. G. Servois (Grands écrivains de la France), Paris, Hachette, 1866-1878, 3 vol. in-8° — éd. Mame, 1867, avec 18 gravures de Foulquier; — éd. Jouaust et Léopold-Lacour, Paris, Librairie des bibliophiles, 1873, 2 vol. in-8°; — éd. Chassang, Paris, Garnier, 1876, 2 vol. in-8°.

OUVRAGES RELATIFS A LA BRUYÈRE

La Harpe, Cours de littérature t. VII. — D'Olivet, *Eloge de La Bruyère* (Paris, 1729). — Suard, *Notice sur La Bruyère* (Paris, 1781). — Victorin Fabre, *Eloge de La Bruyère* (Paris, Michaud frères, 1810, in-8°). — Sainte-Beuve, *Portraits littéraires, Lundis, Nouveaux Lundis (passim)*, 1836 à 1866). — Cauboche, *La Bruyère* (Paris, P. Joubert, 1844, in-8°). — Vinet, *Moralistes des XVI^e et XVII^e siècles* (Meyrueis, 1859, in-8°). — Taine, *Nouveaux Essais de critique et d'histoire* (Paris, Hachette, 1865, in-18). — Prévost-Paradol, *Études sur les moralistes français* (Paris, Hachette, 1865, in-18). — Damien, *Étude sur La Bruyère et Malebranche* (Paris, Durand, 1866, in-8°). — Fournier, *la Comédie de La Bruyère* (Paris, Dentu, 1866, 2 vol. in-18). — E. Alaire, *La Bruyère dans la maison de Condé* (Paris, F. Didot, 1886, 2 vol. in-8°). — M. Pellisson, *La Bruyère* (Paris, Lecène et Oudin, 1892, in-8°). — Paul Morillot, *La Bruyère* (Paris, Hachette, 1904, in-16). — Maurice Lange, *La Bruyère critique des conditions et des institutions sociales* (Paris, Hachette, 1909, in-8°).

ICONOGRAPHIE

Portrait de Saint-Jean, gravé par Drevet [reproduit en 1699 dans la *Suite des Caractères* (Paris, M^me Michallet), dans l'édition d'Amsterdam, 1720, dans l'édition de 1750] ; — de M^me Vigée-Lelrun (Musée de Versailles) ; — de Largillière, au château de Mouchy (Oise), — Dessin de Sandoz d'après Drevet. — Gravures de Seraucourt (1716), de Savart, Cathelin, d'E. Desroches, au bas de laquelle on lit ces vers :

*J'ai peint au naturel l'impertinent, le sot,
Le fat, l'ambitieux, l'avare et le bigot ;
Mon livre est un tableau des erreurs de la vie,
De tout le genre humain il contient le portrait
Le sage y rit de ceux dont j'ai peint la tôte
Et l'insensé s'y méconnaît.*

Gravure de Laderer d'après Deveria, de Folkema d'après Picart, d'A. de Saint-Aubin. — Portrait de Léopold Flameng, 1873.

NOTE DES ÉDITEURS — Nous avons adopté pour notre édition des *Caractères* de La Bruyère le dernier texte révisé par l'auteur et imprimé l'année de sa mort, en 1696. Nous n'avons pas craint, toutefois, de corriger des fautes d'impression évidentes, surtout quand les éditions précédentes donnaient une meilleure version. Les notes suivies du signe (L. B.) sont de La Bruyère. — L'orthographe d'usage a été modernisée, mais les règles de grammaire du xvii^e siècle pour l'accord des participes, pour le mot *tout*, etc., ont été respectées.



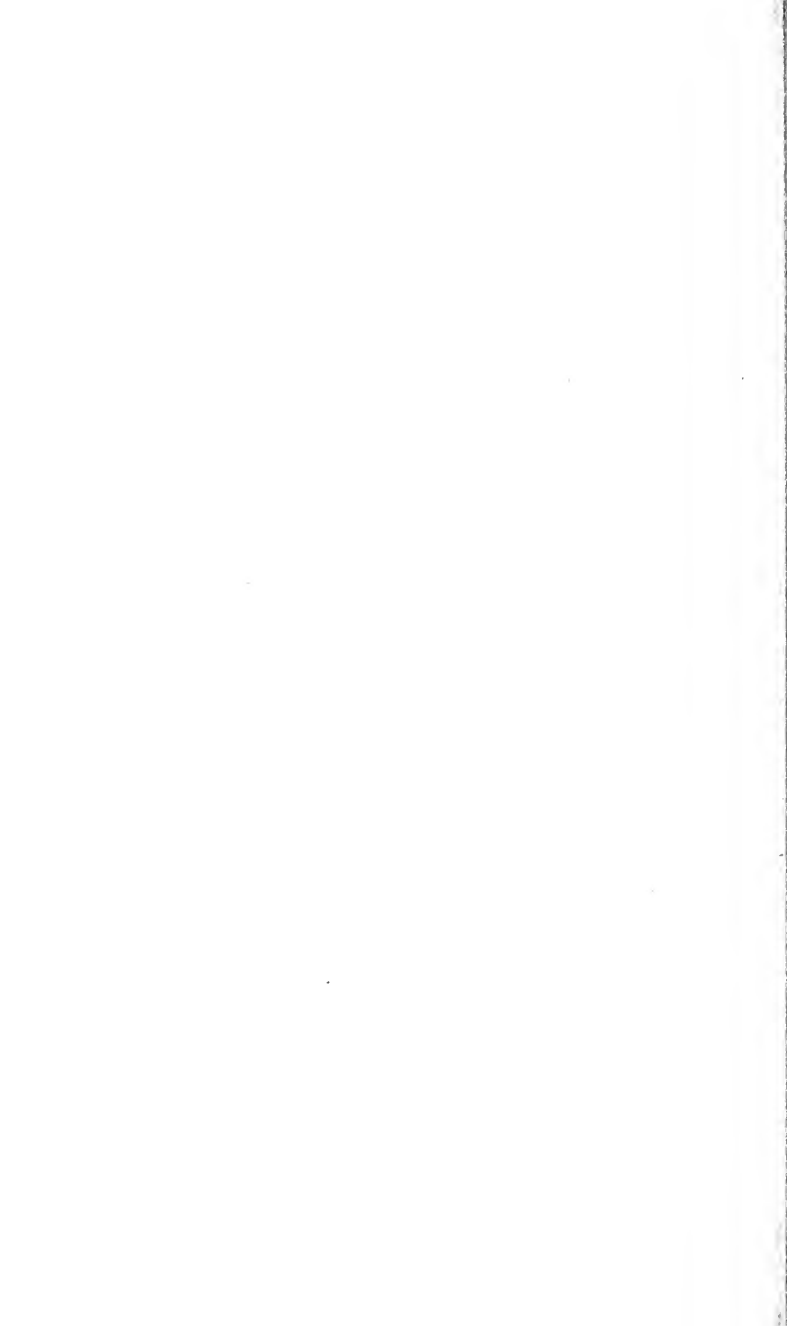
LES
CARACTERES
DE THEOPHRASTE
TRADUITS DU GREG.
A V E C
LES CARACTERES
O U
LES MOEURS
DE CE SIECLE.



A P A R I S.,
Chez E S T I E N N E M I C H A L L E T,
premier Imprimeur du Roy, rue S. Jacques.
à l'Image saint Paul.

M. DC. LXX XVIII.
Avec Privilege de Sa Majesté.

TITRE DE L'ÉDITION
ORIGINALE DE 1688





DISCOURS SUR THÉOPHRASTE

JE n'estime pas que l'homme soit capable de former dans son esprit un projet plus vain et plus chimérique que de prétendre, en écrivant de quelque art ou de quelque science que ce soit, échapper à toute sorte de critique et enlever les suffrages de tous ses lecteurs.

Car, sans m'étendre sur la différence des esprits des hommes, aussi prodigieuse en eux que celle de leurs visages, qui fait goûter aux uns les choses de spéculation, et aux autres celles de pratique ; qui fait que quelques-uns cherchent dans les livres à exercer leur imagination, quelques autres à former leur jugement ; qu'entre ceux qui lisent, ceux-ci aiment à être forcés par la démonstration, et ceux-là veulent entendre¹ délicatement, ou former des raisonnements et des conjectures ; je me renferme seulement dans cette science qui décrit les mœurs, qui examine les hommes, et qui développe leurs caractères ; et j'ose dire que sur les ouvrages qui traitent de choses qui les touchent de si près, et où il ne s'agit que d'eux-mêmes, ils sont encore extrêmement difficiles à contenter.

Quelques savants ne goûtent que les apophtegmes des anciens, et les exemples tirés des Romains, des Grecs, des Perses, des Egyptiens ; l'histoire du monde présent leur est insipide : ils ne sont point touchés des hommes qui les environnent et avec

¹ Entendre : comprendre.

qui ils vivent, et ne font nulle attention à leurs mœurs. Les femmes, au contraire, les gens de la cour, et tous ceux qui n'ont que beaucoup d'esprit sans érudition, indifférents pour toutes les choses qui les ont précédés, sont avides de celles qui se passent à leurs yeux, et qui sont comme sous leur main : ils les examinent, ils les discernent ; ils ne perdent pas de vue les personnes qui les entourent, si charmés des descriptions et des peintures que l'on fait de leurs contemporains, de leurs concitoyens, de ceux enfin qui leur ressemblent, et à qui ils ne croient pas ressembler, que jusque dans la chaire l'on se croit obligé souvent de suspendre l'Évangile pour les prendre par leur faible et les ramener à leurs devoirs par des choses qui soient de leur goût et de leur portée.

La cour, ou ne connaît pas la ville, ou, par le mépris qu'elle a pour elle, néglige d'en relever¹ le ridicule, et n'est point frappée des images qu'il peut fournir ; et si, au contraire, l'on peint la cour, comme c'est toujours avec les ménagements qui lui sont dus, la ville ne tire pas de cette ébauche de quoi remplir sa curiosité et se faire une juste idée d'un pays où il faut même avoir vécu pour le connaître.

D'autre part, il est naturel aux hommes de ne point convenir de la beauté ou de la délicatesse d'un trait de morale qui les peint, qui les désigne, et où ils se reconnaissent eux-mêmes : ils se tirent d'embarras en le condamnant ; et tels n'approuvent la satire que lorsque, commençant à lâcher prise et à s'éloigner de leurs personnes, elle va mordre quelque autre.

Enfin quelle apparence de pouvoir remplir tous les goûts si différents des hommes par un seul ouvrage de morale ? Les uns cherchent des définitions, des divisions, des tables et de la méthode : ils veulent qu'on leur explique ce que c'est que la vertu en général et cette vertu en particulier ; quelle différence se trouve entre la valeur, la force et la magnanimité ; les vices extrêmes par le défaut ou par l'excès entre lesquels chaque vertu se trouve placée, et duquel de ces deux extrêmes elle emprunte davantage : toute autre doctrine ne leur plaît pas. Les autres, contents que l'on réduise les mœurs aux passions, et que l'on explique celles-ci par le mouvement du sang, par celui des fibres et des artères, quittent² un auteur de tout le reste.

Il s'en trouve d'un troisième ordre qui, persuadés que toute doctrine doit tendre à les réformer, à discerner les bonnes d'avec les mauvaises, et à démêler dans les hommes ce qu'il y a de vain,

1. *Relever* montrer, faire valoir. — 2. *Quitter* : décharger, exempter.

de faible et de ridicule, d'avec ce qu'ils peuvent avoir de bon, de sain et de louable, se plaisent infiniment dans la lecture des livres qui, supposant les principes physiques et moraux rebattus par les anciens et les modernes, se jettent d'abord dans leur application aux mœurs du temps, corrigent les hommes les uns par les autres, par ces images de choses qui leur sont si familières et dont néanmoins ils ne s'avisait pas de tirer leur instruction.

Tel est le traité des *Caractères des mœurs* que nous a laissé Théophraste ; il l'a puisé dans les *Ethiques* et dans les grandes *Morales* d'Aristote, dont il fut le disciple : les excellentes définitions que l'on lit au commencement de chaque chapitre sont établies sur les idées et sur les principes de ce grand philosophe ; et le fond des caractères qui y sont décrits est pris de la même source. Il est vrai qu'il se les rend propres par l'étendue qu'il leur donne, et par la satire ingénieuse qu'il en tire contre les vices des Grecs, et surtout des Athéniens.

Ce livre ne peut guère passer que pour le commencement d'un plus long ouvrage que Théophraste avait entrepris. Le projet de ce philosophe, comme vous le remarquerez dans sa préface, était de traiter de toutes les vertus et de tous les vices. Et comme il assure lui-même dans cet endroit qu'il commence un si grand dessein à l'âge de quatre-vingt-dix-neuf ans, il y a apparence qu'une prompt mort l'empêcha de le conduire à sa perfection. J'avoue que l'opinion commune a toujours été qu'il avait poussé sa vie au delà de cent ans, et saint Jérôme, dans une lettre qu'il écrit à Népotien, assure qu'il est mort à cent sept ans accomplis : de sorte que je ne doute point qu'il n'y ait eu une ancienne erreur ou dans les chiffres grecs qui ont servi de règle à Diogène Laërce, qui ne le fait vivre que quatre-vingt-quinze années, ou dans les premiers manuscrits qui ont été faits de cet historien, s'il est vrai d'ailleurs que les quatre-vingt-dix-neuf ans que cet auteur se donne dans cette préface se lisent également dans quatre manuscrits de la bibliothèque Palatine, où l'on a aussi trouvé les cinq derniers chapitres des *Caractères* de Théophraste qui manquaient aux anciennes impressions, et où l'on a vu deux titres, l'un, *du Goût qu'on a pour les vicieux*, et l'autre, *du Gain sordide*, qui sont seuls et dénués de leurs chapitres.

Ainsi cet ouvrage n'est peut-être qu'un simple fragment, mais cependant un reste précieux de l'antiquité, et un monument de la vivacité de l'esprit et du jugement ferme et solide de ce philosophe dans un âge si avancé. En effet il a toujours été lu comme un chef-d'œuvre dans son genre : il ne se voit rien où le goût antique se fasse mieux remarquer, et où l'élégance grec-

que éclate davantage : on l'a appelé un livre d'or. Les savants faisant attention à la diversité des mœurs qui y sont traitées, et à la manière naïve¹ dont tous les caractères y sont exprimés, et la comparant d'ailleurs avec celle du poète Ménandre, disciple de Théophraste, et qui servit ensuite de modèle à Térence, qu'on a dans nos jours si heureusement imité, ne peuvent s'empêcher de reconnaître dans ce petit ouvrage la première source de tout le comique : je dis de celui qui est épuré des pointes, des obscurités, des équivoques, qui est pris dans la nature, qui fait rire les sages et les vertueux.

Mais peut-être que pour relever le mérite de ce traité des *Caractères*, et en inspirer la lecture, il ne sera pas inutile de dire quelque chose de celui de leur auteur. Il était d'Erèse, ville de Lesbos, fils d'un foulon : il eut pour premier maître dans son pays un certain Leucippe², qui était de la même ville que lui ; de là il passa à l'école de Platon et s'arrêta ensuite à celle d'Aristote, où il se distingua entre tous ses disciples. Ce nouveau maître, charmé de la facilité de son esprit et de la douceur de son élocution, lui changea son nom, qui était Tyrtame, en celui d'Euphraste, qui signifie celui qui parle bien ; et ce nom ne répondant point assez à la haute estime qu'il avait de la beauté de son génie et de ses expressions, il l'appela Théophraste³, c'est-à-dire un homme dont le langage est divin. Et il semble que Cicéron soit entré dans les sentiments de ce philosophe, lorsque, dans le livre qu'il intitule *Brutus ou des Orateurs illustres*, il parle ainsi : « Qui est plus fécond et plus abondant que Platon, plus solide et plus ferme qu'Aristote, plus agréable et plus doux que Théophraste ? » Et dans quelques-unes de ses épîtres à Atticus, on voit que, parlant du même Théophraste, il l'appelle son ami, que la lecture de ses livres lui était familière, et qu'il en faisait ses délices.

Aristote disait de lui et de Callisthène, un autre de ses disciples, ce que Platon avait dit la première fois d'Aristote même et de Xénocrate, que Callisthène était lent à concevoir et avait l'esprit tardif, et que Théophraste, au contraire, l'avait si vif, si perçant, si pénétrant, qu'il comprenait d'abord d'une chose

1. Naïve : simple, naturelle. — 2. Un autre que Leucippe, philosophe célèbre et disciple de Zénon (L. B.). — 3. Théophraste, philosophe et savant grec, né à Eresos, dans l'île de Lesbos, vers 372 avant J.-C., mort à Athènes en 287, s'appelait en réalité Tyrtamos et fut surnommé Théophraste. S'étant rendu de bonne heure à Athènes, il y suivit les leçons de Platon et d'Aristote, auquel il succéda dans la direction du Lycée. Il composa une quantité prodigieuse d'ouvrages dans tous les genres, mais la plupart sont aujourd'hui perdus. Il reste, de Théophraste, deux grands ouvrages sur les sciences : *Recherches sur les plantes*, les *Causes des plantes* et un recueil d'études morales, les *Caractères*, que La Bruyère a traduits assez fidèlement. Les types de Théophraste, abstraits, sont d'un « naturaliste de la morale (Croiset) ».

tout ce qui en pouvait être connu, que l'un avait besoin d'éperon pour être excité, et qu'il fallait à l'autre un frein pour le retenir.

Il estimait en celui-ci, sur toutes choses, un grand caractère de douceur qui régnait également dans ses mœurs et dans son style. L'on raconte que les disciples d'Aristote, voyant leur maître avancé en âge et d'une santé fort affaiblie, le prièrent de leur nommer son successeur ; que comme il avait deux hommes dans son école sur qui seuls ce choix pouvait tomber, Ménédème¹ le Rhodien et Théophraste d'Erèse, par un esprit de ménagement pour celui qu'il voulait exclure, il se déclara de cette manière : il feignit, peu de temps après que ses disciples lui eurent fait cette prière, et en leur présence, que le vin dont il faisait un usage ordinaire lui était nuisible, et il se fit apporter des vins de Rhodes et de Lesbos : il goûta de tous les deux, dit qu'ils ne démentaient point leur terroir, et que chacun dans son genre était excellent, que le premier avait de la force, mais que celui de Lesbos avait plus de douceur, et qu'il lui donnait la préférence. Quoi qu'il en soit de ce fait, qu'on lit dans Aulu-Gelle, il est certain que lorsque Aristote, accusé par Eurymédon, prêtre de Cérès, d'avoir mal parlé des dieux, craignant le destin de Socrate, voulut sortir d'Athènes et se retirer à Chalcis, ville d'Eubée, il abandonna son école au Lesbien, lui confia ses écrits, à condition de les tenir secrets ; et c'est par Théophraste que sont venus jusqu'à nous les ouvrages de ce grand homme.

Son nom devint si célèbre par toute la Grèce que, successeur d'Aristote, il put compter bientôt dans l'école qu'il lui avait laissée jusqu'à deux mille disciples. Il excita l'envie de Sophocle², fils d'Amphiclide, et qui pour lors était préteur : celui-ci, en effet, son ennemi, mais sous prétexte d'une exacte police et d'empêcher les assemblées, fit une loi qui défendait, sur peine de la vie, à aucun philosophe d'enseigner dans les écoles. Ils obéirent ; mais l'année suivante, Philon ayant succédé à Sophocle, qui était sorti de charge, le peuple d'Athènes abrogea cette loi odieuse que ce dernier avait faite, le condamna à une amende de cinq talents, rétablit Théophraste et le reste des philosophes.

Plus heureux qu'Aristote, qui avait été contraint de céder à Eurymédon, il fut sur le point de voir un certain Agnonide puni comme impie par les Athéniens, seulement à cause qu'il avait osé l'accuser d'impiété, tant était grande l'affection que ce peuple avait pour lui, et qu'il méritait par sa vertu.

1. Il y en a eu deux autres du même nom : l'un philosophe cynique, l'autre disciple de Platon (L. B.). — 2. Un autre que le poète tragique (L. B.).

En effet, on lui rend ce témoignage qu'il avait une singulière prudence, qu'il était zélé pour le bien public, laborieux, officieux, affable, bienfaisant. Ainsi, au rapport de Plutarque, lorsque Erèse fut accablée de tyrans qui avaient usurpé la domination de leur pays, il se joignit à Phidias¹, son compatriote, contribua avec lui de ses biens pour armer les bannis, qui rentrèrent dans leur ville, en chassèrent les traîtres et rendirent à toute l'île de Lesbos sa liberté.

Tant de rares qualités ne lui acquirent pas seulement la bienveillance du peuple, mais encore l'estime et la familiarité des rois. Il fut ami de Cassandre, qui avait succédé à Arrhidée, frère d'Alexandre le Grand, au royaume de Macédoine ; et Ptolémée, fils de Lagus et premier roi d'Égypte, entretint toujours un commerce étroit avec ce philosophe. Il mourut enfin accablé d'années et de fatigues, et il cessa tout à la fois de travailler et de vivre. Toute la Grèce le pleura, et tout le peuple athénien assista à ses funérailles.

L'on raconte de lui que, dans son extrême vieillesse, ne pouvant plus marcher à pied, il se faisait porter en litière par la ville, où il était vu du peuple à qui il était si cher. L'on dit aussi que ses disciples, qui entouraient son lit lorsqu'il mourut, lui ayant demandé s'il n'avait rien à leur recommander, il leur tint ce discours : « La vie nous séduit, elle nous promet de grands plaisirs dans la possession de la gloire, mais à peine commence-t-on à vivre qu'il faut mourir. Il n'y a souvent rien de plus stérile que l'amour de la réputation. Cependant, mes disciples, contentez-vous : si vous négligez l'estime des hommes, vous vous épargnez à vous-mêmes de grands travaux ; s'ils ne rebutent point votre courage, il peut arriver que la gloire sera votre récompense. Souvenez-vous seulement qu'il y a dans la vie beaucoup de choses inutiles, et qu'il y en a peu qui mènent à une fin solide. Ce n'est point à moi à délibérer sur le parti que je dois prendre, il n'est plus temps : pour vous, qui avez à me survivre, vous ne sauriez peser trop mûrement ce que vous devez faire. » Et ce furent là ses dernières paroles.

Cicéron, dans le troisième livre des *Tusculanes*, dit que Théophraste mourant se plaignit de la nature, de ce qu'elle avait accordé aux cerfs et aux corneilles une vie si longue et qui leur est si inutile, lorsqu'elle n'avait donné aux hommes qu'une vie très courte, bien qu'il leur importe si fort de vivre longtemps ; que si l'âge des hommes eût pu s'étendre à un plus grand nombre d'années, il serait arrivé que leur vie aurait été cultivée par

1. Un autre que le fameux sculpteur (L. B.).

une doctrine universelle, et qu'il n'y aurait eu dans le monde ni art ni science qui n'eût atteint sa perfection. Et saint Jérôme, dans l'endroit déjà cité, assure que Théophraste, à l'âge de cent sept ans, frappé de la maladie dont il mourut, regretta de sortir de la vie dans un temps où il ne faisait que commencer à être sage.

Il avait coutume de dire qu'il ne faut pas aimer ses amis pour les éprouver, mais les éprouver pour les aimer ; que les amis doivent être communs entre les frères, comme tout est commun entre les amis ; que l'on devait plutôt se fier à un cheval sans frein qu'à celui qui parle sans jugement ; que la plus forte dépense que l'on puisse faire est celle du temps. Il dit un jour à un homme qui se taisait à table dans un festin : « Si tu es un habile homme, tu as tort de ne pas parler ; mais s'il n'est pas ainsi, tu en sais beaucoup. » Voilà quelques-unes de ses maximes.

Mais si nous parlons de ses ouvrages, ils sont infinis, et nous n'apprenons pas que nul ancien ait plus écrit que Théophraste. Diogène Laërce fait l'énumération de plus de deux cents traités différents, et sur toutes sortes de sujets, qu'il a composés. La plus grande partie s'est perdue par le malheur des temps, et l'autre se réduit à vingt traités, qui sont recueillis dans le volume de ses œuvres. L'on y voit neuf livres de l'histoire des plantes, six livres de leurs causes : il a écrit des vents, du feu, des pierres, du miel, des signes du beau temps, des signes de la pluie, des signes de la tempête, des odeurs, de la sueur, du vertige, de la lassitude, du relâchement des nerfs, de la défaillance, des poissons qui vivent hors de l'eau, des animaux qui changent de couleur, des animaux qui naissent subitement, des animaux sujets à l'envie, des caractères, des mœurs. Voilà ce qui nous reste de ses écrits, entre lesquels ce dernier seul, dont on donne la traduction, peut répondre non seulement de la beauté de ceux que l'on vient de déduire¹, mais encore du mérite d'un nombre infini d'autres qui ne sont point venus jusqu'à nous.

Que si quelques-uns se refroidissent pour cet ouvrage moral par les choses qu'ils y voient, qui sont du temps auquel il a été écrit, et qui ne sont point selon leurs mœurs, que peuvent-ils faire de plus utile et de plus agréable pour eux que de se défaire de cette prévention pour leurs coutumes et leurs manières, qui, sans autre discussion, non seulement les leur fait trouver les meilleures de toutes, mais leur fait presque décider que tout ce qui n'y est pas conforme est méprisable, et qui les prive, dans

1. *Déduire* : raconter par le menu.

la lecture des livres des anciens, du plaisir et de l'instruction qu'ils en doivent attendre?

Nous qui sommes si modernes serons anciens dans quelques siècles. Alors l'histoire du nôtre fera goûter à la postérité la vénalité des charges, c'est-à-dire le pouvoir de protéger l'innocence, de punir le crime, et de faire justice à tout le monde, acheté à deniers comptants comme une métairie; la splendeur des partisans, gens si méprisés chez les Hébreux et chez les Grecs. L'on entendra parler d'une capitale d'un grand royaume où il n'y avait ni places publiques, ni bains, ni fontaines, ni amphithéâtres, ni galeries, ni portiques, ni promenoirs, qui était pourtant une ville merveilleuse. L'on dira que tout le cours de la vie s'y passait presque à sortir de sa maison pour aller se renfermer dans celle d'un autre; que d'honnêtes femmes, qui n'étaient ni marchandes ni hôtelières, avaient leurs maisons ouvertes à ceux qui payaient pour y entrer; que l'on avait à choisir des dés, des cartes et de tous les jeux; que l'on mangeait dans ces maisons, et qu'elles étaient commodes à tout commerce. L'on saura que le peuple ne paraissait dans la ville que pour y passer avec précipitation; nul entretien, nulle familiarité; que tout y était farouche et comme alarmé par le bruit des chars qu'il fallait éviter, et qui s'abandonnaient au milieu des rues, comme on fait dans une lice pour remporter le prix de la course. L'on apprendra sans étonnement qu'en pleine paix, et dans une tranquillité publique, des citoyens entraient dans les temples, allaient voir des femmes, ou visitaient leurs amis avec des armes offensives, et qu'il n'y avait presque personne qui n'eût à son côté de quoi pouvoir d'un seul coup en tuer un autre. Ou si ceux qui viendront après nous, rebutés par des mœurs si étranges et si différentes des leurs, se dégoûtent par là de nos mémoires, de nos poésies, de notre comique et de nos satires, pouvons-nous ne les pas plaindre par avance de se priver eux-mêmes, par cette fausse délicatesse, de la lecture de si beaux ouvrages, si travaillés, si réguliers, et de la connaissance du plus beau règne dont jamais l'histoire ait été embellie?

Ayons donc pour les livres des anciens cette même indulgence que nous espérons nous-mêmes de la postérité, persuadés que les hommes n'ont point d'usages ni de coutumes qui soient de tous les siècles; qu'elles changent avec les temps; que nous sommes trop éloignés de celles qui ont passé, et trop proches de celles qui règnent encore, pour être dans la distance qu'il faut pour faire des unes et des autres un juste discernement. Alors ni ce que nous appelons la politesse de nos mœurs, ni la bienséance de nos coutumes, ni notre faste, ni notre magnificence,

ne nous préviendront pas davantage contre la vie simple des Athéniens que contre celle des premiers hommes, grands par eux-mêmes, et indépendamment de mille choses extérieures qui ont été depuis inventées pour suppléer peut-être à cette véritable grandeur qui n'est plus.

La nature se montrait en eux dans toute sa pureté et sa dignité, et n'était point encore souillée par la vanité, par le luxe et par la sotte ambition. Un homme n'était honoré sur la terre qu'à cause de sa force ou de sa vertu ; il n'était point riche par des charges ou des pensions, mais par son champ, par ses troupeaux, par ses enfants et ses serviteurs ; sa nourriture était saine et naturelle : les fruits de la terre, le lait de ses animaux et de ses brebis ; ses vêtements simples et uniformes : leurs laines, leurs toisons ; ses plaisirs innocents : une grande récolte, le mariage de ses enfants, l'union avec ses voisins, la paix dans sa famille. Rien n'est plus opposé à nos mœurs que toutes ces choses ; mais l'éloignement des temps nous les fait goûter, ainsi que la distance des lieux nous fait recevoir tout ce que les diverses relations ou les livres de voyages nous apprennent des pays lointains et des nations étrangères.

Ils racontent une religion, une police, une manière de se nourrir, de s'habiller, de bâtir et de faire la guerre, qu'on ne savait point, des mœurs que l'on ignorait : celles qui approchent des nôtres nous touchent, celles qui s'en éloignent nous étonnent ; mais toutes nous amusent, moins rebutés par la barbarie des manières et des coutumes de peuples si éloignés qu'instruits et même réjouis par leur nouveauté ; il nous suffit que ceux dont il s'agit soient Siamois, Chinois, nègres ou Abyssins.

Or ceux dont Théophraste nous peint les mœurs dans ses *Caractères* étaient Athéniens, et nous sommes Français : et si nous joignons à la diversité des lieux et du climat le long intervalle des temps, et que nous considérons que ce livre a pu être écrit la dernière année de la cent quinzième olympiade, trois cent quatorze ans avant l'ère chrétienne, et qu'ainsi il y a deux mille ans accomplis que vivait ce peuple d'Athènes dont il fait la peinture, nous admirerons de nous y reconnaître nous-mêmes, nos amis, nos ennemis, ceux avec qui nous vivons, et que cette ressemblance avec des hommes séparés par tant de siècles soit si entière. En effet les hommes n'ont point changé selon le cœur et selon les passions ; ils sont encore tels qu'ils étaient alors et qu'ils sont marqués dans Théophraste : vains, dissimulés, flatteurs, intéressés, effrontés, importuns, défiants, médisants, querelleux¹, superstitieux.

1 Querelleux : querelleurs.

Il est vrai, Athènes était libre, c'était le centre d'une république ; ses citoyens étaient égaux ; ils ne rougissaient point l'un de l'autre ; ils marchaient presque seuls et à pied dans une ville propre, paisible et spacieuse, entraient dans les boutiques et dans les marchés, achetaient eux-mêmes les choses nécessaires ; l'émulation d'une cour ne les faisait point sortir d'une vie commune ; ils réservaient leurs esclaves pour les bains, pour les repas, pour le service intérieur des maisons, pour les voyages ; ils passaient une partie de leur vie dans les places, dans les temples, aux amphithéâtres, sur un port, sous des portiques, et au milieu d'une ville dont ils étaient également les maîtres. Là le peuple s'assemblait pour parler ou pour délibérer des affaires publiques ; ici il s'entretenait avec les étrangers ; ailleurs les philosophes tantôt enseignaient leur doctrine, tantôt conféraient avec leurs disciples ; ces lieux étaient tout à la fois la scène des plaisirs et des affaires. Il y avait dans ces mœurs quelque chose de simple et de populaire, et qui ressemble peu aux nôtres, je l'avoue ; mais cependant quels hommes en général que les Athéniens ! et quelle ville qu'Athènes ! quelles lois ! quelle police ! quelle valeur ! quelle discipline ! quelle perfection dans toutes les sciences et dans tous les arts ! mais quelle politesse dans le commerce ordinaire et dans le langage ! Théophraste, le même Théophraste dont l'on vient de dire de si grandes choses, ce parler agréable, cet homme qui s'exprimait divinement, fut reconnu étranger et appelé de ce nom par une simple femme de qui il achetait des herbes au marché, et qui reconnut, par je ne sais quoi d'attique qui lui manquait, et que les Romains ont depuis appelé urbanité, qu'il n'était pas Athénien ; et Cicéron rapporte que ce grand personnage demeura étonné de voir qu'ayant vieilli dans Athènes, possédant si parfaitement le langage attique, et en ayant acquis l'accent par une habitude de tant d'années, il ne s'était pu donner ce que le simple peuple avait naturellement et sans nulle peine. Que si l'on ne laisse pas de lire quelquefois dans ce traité des *Caractères* de certaines mœurs qu'on ne peut excuser, et qui nous paraissent ridicules, il faut se souvenir qu'elles ont paru telles à Théophraste, qui les a regardées comme des vices dont il a fait une peinture naïve qui fit honte aux Athéniens et qui servit à les corriger.

Enfin, dans l'esprit de contenter ceux qui reçoivent froidement tout ce qui appartient aux étrangers et aux anciens et qui n'estiment que leurs mœurs, on les ajoute à cet ouvrage. L'on a cru pouvoir se dispenser de suivre le projet de ce philosophe, soit parce qu'il est toujours pernicieux de poursuivre le travail d'autrui, surtout si c'est d'un ancien ou d'un auteur

d'une grande réputation, soit encore parce que cette unique figure qu'on appelle description ou énumération, employée avec tant de succès dans ces vingt-huit chapitres des *Caractères*, pourrait en avoir un beaucoup moindre, si elle était traitée par un génie fort inférieur à celui de Théophraste.

Au contraire, se ressouvenant que parmi le grand nombre des traités de ce philosophe, rapportés par Diogène Laërce, il s'en trouve un sous le titre de *Proverbes*, c'est-à-dire de pièces détachées, comme des réflexions ou des remarques; que le premier et le plus grand livre de morale qui ait été fait porte ce même nom dans les divines Ecritures, on s'est trouvé excité, par de si grands modèles, à suivre, selon ses forces, une semblable manière¹ d'écrire des mœurs; et l'on n'a point été détourné de son entreprise par deux ouvrages de morale qui sont dans les mains de tout le monde, et d'où, faute d'attention ou par un esprit de critique, quelques-uns pourraient penser que ces remarques sont imitées.

L'un, par l'engagement de son auteur², fait servir la métaphysique à la religion, fait connaître l'âme, ses passions, ses vices, traite les grands et les sérieux motifs pour conduire à la vertu et veut rendre l'homme chrétien. L'autre³, qui est la production d'un esprit instruit par le commerce du monde, et dont la délicatesse était égale à la pénétration, observant que l'amour-propre est dans l'homme la cause de tous ses faibles, l'attaque sans relâche, quelque part où il le trouve; et cette unique pensée, comme multipliée en mille manières différentes, a toujours, par le choix des mots et par la variété de l'expression, la grâce de la nouveauté.

L'on ne suit aucune de ces routes dans l'ouvrage qui est joint à la traduction des *Caractères*; il est tout différent des deux autres que je viens de toucher: moins sublime que le premier et moins délicat que le second, il ne tend qu'à rendre l'homme raisonnable, mais par des voies simples et communes, et en l'examinant indifféremment, sans beaucoup de méthode, et selon que les divers chapitres y conduisent, par les âges, les sexes et les conditions, et par les vices, les faibles et le ridicule qui y sont attachés.

L'on s'est plus appliqué aux vices de l'esprit, aux replis du cœur et à tout l'intérieur de l'homme que n'a fait Théophraste; et l'on peut dire que comme ses *Caractères*, par mille choses ex-

1. L'on entend cette manière coupée dont Salomon a écrit ses Proverbes, et nullement les choses qui sont divines et hors de toute comparaison (*L. B.*). — 2. Pascal, dans ses *Pensées*. — 3. La Rochefoucauld, dans le livre des *Maximes*.

térieures qu'ils font remarquer dans l'homme, par ses actions, ses paroles et ses démarches apprennent quel est son fond, et font remonter jusques à la source de son dérèglement, tout au contraire les nouveaux *Caractères*, déployant d'abord les pensées, les sentiments et les mouvements des hommes, découvrent le principe de leur malice et de leurs faiblesses, font que l'on prévoit aisément tout ce qu'ils sont capables de dire ou de faire, et qu'on ne s'étonne plus de mille actions vicieuses ou frivoles dont leur vie est toute remplie.

Il faut avouer que sur les titres de ces deux ouvrages l'embaras s'est trouvé presque égal. Pour ceux qui partagent le dernier, s'ils ne plaisent point assez, l'on permet d'en suppléer d'autres ; mais à l'égard des titres des *Caractères* de Théophraste, la même liberté n'est pas accordée, parce qu'on n'est point maître du bien d'autrui. Il a fallu suivre l'esprit de l'auteur, et les traduire selon le sens le plus proche de la diction grecque, et en même temps selon la plus exacte conformité avec leurs chapitres, ce qui n'est pas une chose facile, parce que souvent la signification d'un terme grec traduit en français mot pour mot n'est plus la même dans notre langue : par exemple, ironie est chez nous une raillerie dans la conversation, ou une figure de rhétorique, et chez Théophraste c'est quelque chose entre la fourberie et la dissimulation, qui n'est pourtant ni l'une ni l'autre, mais précisément ce qui est décrit dans le premier chapitre.

Et d'ailleurs les Grecs ont quelquefois deux ou trois termes assez différents pour exprimer des choses qui le sont aussi, et que nous ne saurions guère rendre que par un seul mot : cette pauvreté embarrasse. En effet l'on remarque dans cet ouvrage grec trois espèces d'avarices, deux sortes d'importuns, des flatteurs de deux manières, et autant de grands parleurs ; de sorte que les caractères de ces personnes semblent rentrer les uns dans les autres au désavantage du titre : ils ne sont pas aussi¹ toujours suivis et parfaitement conformes, parce que Théophraste, emporté quelquefois par le dessein qu'il a de faire des portraits, se trouve déterminé à ces changements par le caractère et les mœurs du personnage qu'il peint ou dont il fait la satire.

Les définitions qui sont au commencement de chaque chapitre ont eu leurs difficultés. Elles sont courtes et concises dans Théophraste, selon la force du grec et le style d'Aristote, qui lui en a fourni les premières idées ; on les a étendues dans la traduction, pour les rendre intelligibles. Il se lit aussi dans ce traité

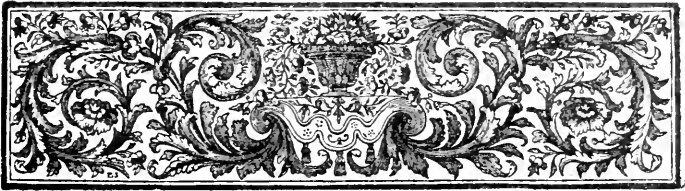
1. Ils ne sont pas aussi : ils ne sont pas non plus.

des phrases qui ne sont pas achevées, et qui forment un sens imparfait, auquel il a été facile de suppléer le véritable ; il s'y trouve de différentes leçons, quelques endroits tout à fait interrompus, et qui pouvaient recevoir diverses explications ; et, pour ne point s'égarer dans ces doutes, on a suivi les meilleurs interprètes.

Enfin, comme cet ouvrage n'est qu'une simple instruction sur les mœurs des hommes, et qu'il vise moins à les rendre savants qu'à les rendre sages, l'on s'est trouvé exempt de le charger de longues et curieuses observations ou de doctes commentaires qui rendissent un compte exact de l'antiquité. L'on s'est contenté de mettre de petites notes à côté de certains endroits que l'on a cru les mériter, afin que nuls de ceux qui ont de la justesse, de la vivacité, et à qui il ne manque que d'avoir lu beaucoup, ne se reprochent pas même ce petit défaut, ne puissent être arrêtés dans la lecture des *Caractères* et douter un moment du sens de Théophraste.







LES CARACTÈRES

DE THÉOPHRASTE

Traduits du grec

J'AI admiré souvent, et j'avoue que je ne puis encore comprendre, quelque sérieuse réflexion que je fasse, pourquoi toute la Grèce étant placée sous un même ciel et les Grecs nourris et élevés de la même manière¹, il se trouve néanmoins si peu de ressemblance dans leurs mœurs. Puis donc, mon cher Polyclès, qu'à l'âge de quatre-vingt-dix-neuf ans où je me trouve, j'ai assez vécu pour connaître les hommes ; que j'ai vu d'ailleurs, pendant le cours de ma vie, toutes sortes de personnes et de divers tempéraments, et que je me suis toujours attaché à étudier les hommes vertueux, comme ceux qui n'étaient connus que par leurs vices, il semble que j'ai dû marquer les caractères des uns et des autres² et ne me pas contenter de peindre les Grecs en général, mais même de toucher ce qui est personnel et ce que plusieurs d'entre eux paraissent avoir de plus familier. J'espère, mon cher Polyclès, que cet ouvrage sera utile à ceux qui viendront après nous, il leur tracera des modèles qu'ils pourront suivre ; il leur apprendra à faire le discernement de ceux avec qui ils doivent lier quelque commerce, et dont l'émulation les portera à imiter leur sagesse et leurs vertus. Ainsi je vais entrer en matière : c'est à vous de pénétrer dans mon sens, et d'examiner avec attention si la vérité se trouve dans mes paroles. Et sans faire une plus longue préface, je parlerai d'abord de la dissimulation ; je définirai ce vice, je dirai ce que c'est qu'un homme dissimulé, je décrirai ses mœurs, et je traiterai ensuite des autres passions, suivant le projet que j'en ai fait.

1. Par rapport aux Barbares, dont les mœurs étaient très différentes de celles des Grecs (L. B.). — 2. Théophraste avait dessein de traiter de toutes les vertus et de tous les vices (L. B.).

DE LA DISSIMULATION

LA dissimulation¹ n'est pas aisée à bien définir : si l'on se contente d'en faire une simple description, l'on peut dire que c'est un certain art de composer ses paroles et ses actions pour une mauvaise fin. Un homme dissimulé se comporte de cette manière : il aborde ses ennemis, leur parle, et leur fait croire par cette démarche qu'il ne les hait point ; il loue ouvertement et en leur présence ceux à qui il dresse de secrètes embûches, et il s'afflige avec eux s'il leur est arrivé quelque disgrâce ; il semble pardonner les discours offensants que l'on lui tient ; il récite froidement les plus horribles choses que l'on aura dites contre sa réputation, et il emploie les paroles les plus flatteuses pour adoucir ceux qui se plaignent de lui et qui sont aigris par les injures qu'ils en ont reçues. S'il arrive que quelqu'un l'aborde avec empressement, il feint des affaires et lui dit de revenir une autre fois ; il cache soigneusement tout ce qu'il fait, et, à l'entendre parler, on croirait toujours qu'il délibère ; il ne parle point indifféremment ; il a ses raisons pour dire tantôt qu'il ne fait que revenir de la campagne, tantôt qu'il est arrivé à la ville fort tard, et quelquefois qu'il est languissant, ou qu'il a une mauvaise santé. Il dit à celui qui lui emprunte de l'argent à intérêt, ou qui le prie de contribuer² de sa part à une somme que ses amis consentent de lui prêter, qu'il ne vend rien, qu'il ne s'est jamais vu si dénué d'argent ; pendant qu'il dit aux autres que le commerce va le mieux du monde, quoique en effet il ne vende rien. Souvent, après avoir écouté ce qu'ou lui a dit, il veut faire croire qu'il n'y a pas eu la moindre attention ; il feint de n'avoir pas aperçu les choses où il vient de jeter les yeux, ou, s'il est convenu d'un fait, de ne s'en plus souvenir. Il n'a pour ceux qui lui parlent d'affaires que cette seule réponse : « J'y penserai. » Il sait de certaines choses, il en ignore d'autres ; il est saisi d'admiration ; d'autres fois il aura pensé comme vous sur cet événement, et cela selon ses différents intérêts. Son langage le plus ordinaire est celui-ci : « Je n'en crois rien, je ne comprends pas que cela puisse être, je ne sais où j'en suis » ; ou bien : « Il me semble que je ne suis pas moi-même ; » et ensuite : « Ce n'est pas ainsi qu'il me l'a fait entendre ; voilà une chose merveilleuse, et qui passe toute créance ; contez cela à d'autres ; dois-je vous croire ? ou me persuaderai-je qu'il m'ait dit la vérité ? » Paroles doubles et artificieuses, dont il faut se défier comme de ce qu'il y a au monde de plus pernicieux. Ces manières d'agir ne partent point d'une âme simple et droite, mais d'une mauvaise volonté, ou d'un homme qui veut nuire : le venin des aspics est moins à craindre.

DE LA FLATTERIE

LA flatterie est un commerce honteux qui n'est utile qu'au flatteur. Si un

1. L'auteur parle de celle qui ne vient pas de la prudence, et que les Grecs appelaient *ironie* (L. B.).— 2. Cette sorte de contribution était fréquente à Athènes, et autorisée par les lois (L. B.).

flatteur se promène avec quelqu'un dans la place : « Remarquez-vous, lui dit-il, comme tout le monde a les yeux sur vous? cela n'arrive qu'à vous seul. Hier, il fut bien parlé de vous, et l'on ne tarissait point sur vos louanges. Nous nous trouvâmes plus de trente personnes dans un endroit du Portique¹; et comme par la suite du discours l'on vint à tomber sur celui que l'on devait estimer le plus homme de bien de la ville, tous d'une commune voix vous nommèrent, et il n'y en eut pas un seul qui vous refusât ses suffrages. » Il lui dit mille choses de cette nature. Il affecte d'apercevoir le moindre duvet qui se sera attaché à votre habit, de le prendre, de le souffler à terre : si, par hasard, le vent a fait voler quelques petites pailles sur votre barbe ou sur vos cheveux, il prend soin de vous les ôter, et vous souriant : « Il est merveilleux, dit-il, combien vous êtes blanchi² depuis deux jours que je ne vous ai pas vu. » Et il ajoute : « Voilà encore, pour un homme de votre âge³, assez de cheveux noirs. » Si celui qu'il veut flatter prend la parole, il impose silence à tous ceux qui se trouvent présents, et il les force d'approuver aveuglément tout ce qu'il avance; et dès qu'il a cessé de parler, il se récrie : « Cela est dit le mieux du monde, rien n'est plus heureusement rencontré. » D'autres fois, s'il lui arrive de faire à quelqu'un une raillerie froide, il ne manque pas de lui applaudir, d'entrer dans cette mauvaise plaisanterie ; et quoiqu'il n'ait nulle envie de rire, il porte à sa bouche l'un des bouts de son manteau, comme s'il ne pouvait se contenir et qu'il voulût s'empêcher d'éclater ; et s'il l'accompagne lorsqu'il marche par la ville, il dit à ceux qu'il rencontre dans son chemin de s'arrêter jusqu'à ce qu'il soit passé. Il achète des fruits, et les porte chez ce citoyen, il les donne à ses enfants en sa présence, il les baise, il les caresse : « Voilà, dit-il, de jolis enfants et dignes d'un tel père. » S'il sort de sa maison, il le suit ; s'il entre dans une boutique pour essayer des souliers, il lui dit : « Votre pied est mieux fait que cela. » Il l'accompagne ensuite chez ses amis, ou plutôt il entre le premier dans leur maison, et leur dit : « Un tel me suit, et vient vous rendre visite; » et retournant sur ses pas : « Je vous ai annoncé, dit-il, et l'on se fait grand honneur de vous recevoir. » Le flatteur se met à tout sans hésiter, se mêle des choses les plus viles, et qui ne conviennent qu'à des femmes. S'il est invité à souper, il est le premier des conviés à louer le vin ; assis à table le plus proche de celui qui fait le repas, il lui répète souvent : « En vérité, vous faites une chère délicate; » et montrant aux autres l'un des mets qu'il soulève du plat : « Cela s'appelle, dit-il, un morceau friand. » Il a soin de lui demander s'il a froid, s'il ne voudrait point une autre robe, et il s'empresse de le mieux couvrir : il lui parle sans cesse à l'oreille, et si quelqu'un de la compagnie l'interroge, il lui répond négligemment et sans le regarder, n'ayant des yeux que pour un seul. Il ne faut pas croire qu'au théâtre il oublie d'arracher des carreaux des mains du valet qui les distribue,

1 Edifice public qui servit depuis à Zénon et à ses disciples de rendez-vous pour leurs disputes ; ils en furent appelés stoïciens : car *stox*, mot grec, signifie *portique* (L. B.). — 2. Allusion à la nuance que de petites pailles font dans les cheveux (L. B.). — 3. Il parle à un jeune homme (L. B.).

pour les porter à sa place et l'y faire asseoir plus mollement. J'ai dû dire aussi qu'avant qu'il sorte de sa maison, il en loue l'architecture, se récrie sur toutes choses, dit que les jardins sont bien plantés ; et s'il aperçoit quelque part le portrait du maître, où il soit extrêmement flatté, il est touché de voir combien il lui ressemble, et il l'admire comme un chef-d'œuvre. En un mot le flatteur ne dit rien et ne fait rien au hasard ; mais il rapporte toutes ses paroles et toutes ses actions au dessein qu'il a de plaire à quelqu'un et d'acquérir ses bonnes grâces.

DE L'IMPERTINENT OU DU DISEUR DE RIENS

LA sottise envie de discourir vient d'une habitude qu'on a contractée de parler beaucoup et sans réflexion. Un homme qui veut parler, se trouvant assis proche d'une personne qu'il n'a jamais vue et qu'il ne connaît point, entre d'abord en matière, l'entretient de sa femme, et lui fait son éloge, lui conte son songe, lui fait un long détail d'un repas où il s'est trouvé, sans oublier le moindre mets ni un seul service ; il s'échauffe ensuite dans la conversation, déclame contre le temps présent et soutient que les hommes qui vivent présentement ne valent point leurs pères : de là il se jette sur ce qui se débite au marché, sur la cherté du blé, sur le grand nombre d'étrangers qui sont dans la ville : il dit qu'au printemps, où commencent les Bacchanales¹, la mer devient navigable ; qu'un peu de pluie serait utile aux biens de la terre, et ferait espérer une bonne récolte ; qu'il cultivera son champ l'année prochaine, et qu'il le mettra en valeur ; que le siècle est dur, et qu'on a bien de la peine à vivre. Il apprend à cet inconnu que c'est Damippe qui a fait brûler la plus belle torche devant l'autel de Cérès à la fête des Mystères² : il lui demande combien de colonnes soutiennent le théâtre de la musique, quel est le quantième du mois ; il lui dit qu'il a eu la veille une indigestion ; et si cet homme à qui il parle a la patience de l'écouter, il ne partira pas d'auprès de lui, il lui annoncera comme une chose nouvelle que les Mystères³ se célèbrent dans le mois d'août, les *Apaturies*⁴ au mois d'octobre ; et à la campagne, dans le mois de décembre, les Bacchanales⁵. Il n'y a, avec de si grands causeurs, qu'un parti à prendre, qui est de fuir, si l'on veut du moins éviter la fièvre ; car quel moyen de pouvoir tenir contre des gens qui ne savent pas discerner ni votre loisir ni le temps de vos affaires ?

DE LA RUSTICITÉ

IL semble que la rusticité n'est autre chose qu'une ignorance grossière des

1. Premières Bacchanales, qui se célébraient dans la ville (L. B.). — 2. Les mystères de Cérès se célébraient la nuit, et il y avait une émulation entre les Athéniens à qui apporterait une plus grande torche (L. B.). — 3. Fête de Cérès, V. ci-dessus (L. B.). — 4. En français, la fête des tromperies ; elle se faisait en l'honneur de Bacchus. Son origine ne fait rien aux mœurs de ce chapitre (L. B.). — 5. Secondes Bacchanales, qui se célébraient en hiver à la campagne (L. B.).

bienséances. L'on voit en effet des gens rustiques et sans réflexion sortir un jour de médecine¹, et se trouver en cet état dans un lieu public parmi le monde, ne pas faire la différence de l'odeur forte du thym ou de la marjolaine d'avec les parfums les plus délicieux ; être chaussés large et grossièrement ; parler haut et ne pouvoir se réduire à un ton de voix modéré ; ne se pas fier à leurs amis sur les moindres affaires, pendant qu'ils s'en entretiennent avec leurs domestiques, jusqu'à rendre compte à leurs moindres valets de ce qui aura été dit dans une assemblée publique. On les voit assis, leur robe relevée jusqu'aux genoux et d'une manière indécente. Il ne leur arrive pas en toute leur vie de rien admirer, ni de paraître surpris des choses les plus extraordinaires que l'on rencontre sur les chemins ; mais si c'est un bœuf, un âne, ou un vieux bouc, alors ils s'arrêtent et ne se lassent point de les contempler. Si quelquefois ils entrent dans leur cuisine, ils mangent avidement tout ce qu'ils y trouvent, boivent tout d'une haleine une grande tasse de vin pur ; ils se cachent pour cela de leur servante, avec qui d'ailleurs ils vont au moulin, et entrent dans les plus petits détails du domestique. Ils interrompent leur souper et se lèvent pour donner une poignée d'herbes aux bêtes de charrie² qu'ils ont dans leurs étables. Heurte-t-on à leur porte pendant qu'ils dînent, ils sont attentifs et curieux. Vous remarquez toujours proche de leur table un gros chien de cour qu'ils appellent à eux, qu'ils empoignent par la gueule, en disant : « Voilà celui qui garde la place, qui prend soin de la maison et de ceux qui sont dedans. » Ces gens, épineux dans les paiements qu'on leur fait, rebutent un grand nombre de pièces qu'ils croient légères, ou qui ne brillent pas assez à leurs yeux, et qu'on est obligé de leur changer. Ils sont occupés pendant la nuit d'une charrue, d'un sac, d'une faux, d'une corbeille, et ils rêvent à qui ils ont prêté ces ustensiles. Et lorsqu'ils marchent par la ville : « Combien vaut, demandent-ils aux premiers qu'ils rencontrent, le poisson salé ? Les fourrures se vendent-elles bien ? N'est-ce pas aujourd'hui que les jeux nous ramènent une nouvelle lune³ ? » D'autres fois, ne sachant que dire, ils vous apprennent qu'ils vont se faire raser, et qu'ils ne sortent que pour cela. Ce sont ces mêmes personnes que l'on entend chanter dans le bain, qui mettent des clous à leurs souliers, et qui, se trouvant tout portés devant la boutique d'Archias⁴, achètent eux-mêmes des viandes salées et les apportent à la main en pleine rue.

DU COMPLAISANT⁵

POUR faire une définition un peu exacte de cette affectation que quelques-uns ont de plaire à tout le monde, il faut dire que c'est une manière de vivre

1. Le texte grec nomme une certaine drogue qui rendait l'haleine fort mauvaise le jour qu'on l'avait prise (L. B.). — 2. Des bœufs (L. B.). — 3. Cela est dit rustiquement ; un autre dirait que la nouvelle lune ramène les jeux. Et d'ailleurs c'est comme si, le jour de Pâques, quelqu'un disait : N'est-ce pas aujourd'hui Pâques (L. B.) ? — 4. Fameux marchand de viandes salées, nourriture ordinaire du peuple (L. B.). — 5. Ou de l'envie de plaire (L. B.).

où l'on cherche beaucoup moins ce qui est vertueux et honnête que ce qui est agréable. Celui qui a cette passion, d'aussi loin qu'il aperçoit un homme dans la place, le salue en s'écriant : « Voilà ce qu'on appelle un homme de bien ; » l'aborde, l'admire sur les moindres choses, le retient avec ses deux mains de peur qu'il ne lui échappe ; et, après avoir fait quelques pas avec lui, il lui demande avec empressement quel jour on pourra le voir, et enfin ne s'en sépare qu'en lui donnant mille éloges. Si quelqu'un le choisit pour arbitre dans un procès, il ne doit pas attendre de lui qu'il lui soit plus favorable qu'à son adversaire ; comme il veut plaire à tous deux, il les ménagera également. C'est dans cette vue que, pour se concilier tous les étrangers qui sont dans la ville, il leur dit quelquefois qu'il leur trouve plus de raison et d'équité que dans ses concitoyens. S'il est prié d'un repas, il demande en entrant à celui qui l'a convié où sont ses enfants ; et dès qu'ils paraissent, il se récrie sur la ressemblance qu'ils ont avec leur père, et que deux figures ne se ressemblent pas mieux ; il les fait approcher de lui, il les baise ; et les ayant fait asseoir à ses deux côtés, il badine avec eux. « A qui est, dit-il, la petite bouteille ? à qui est la jolie cognée¹ ? » Il les prend ensuite sur lui et les laisse dormir sur son estomac, quoiqu'il en soit incommodé. Celui enfin qui veut plaire se fait raser souvent, a un fort grand soin de ses dents, change tous les jours d'habit, et les quitte presque tout neufs : il ne sort point en public qu'il ne soit parfumé. On ne le voit guère dans les salles publiques qu'auprès des comptoirs des banquiers² ; et, dans les écoles, qu'aux endroits seulement où s'exercent les jeunes gens³ ; ainsi qu'au théâtre, les jours de spectacle, que dans les meilleures places et tout proche des préteurs. Ces gens encore n'achètent jamais rien pour eux ; mais ils envoient à Byzance toute sorte de bijoux précieux, des chiens de Sparte à Cyzique, et à Rhodes l'excellent miel du mont Hymette ; et ils prennent soin que toute la ville soit informée qu'ils font ces emplettes. Leur maison est toujours remplie de mille choses curieuses qui font plaisir à voir, ou que l'on peut donner, comme des singes et des satyres⁴ qu'ils savent nourrir, des pigeons de Sicile, des dés qu'ils font faire d'os de chèvre, des fioles pour des parfums, des cannes torsées que l'on fait à Sparte, et des tapis de Perse à personnages. Ils ont chez eux jusques à un jeu de paume et une arène propre à s'exercer à la lutte ; et s'ils se promènent par la ville, et qu'ils rencontrent en leur chemin des philosophes, des sophistes⁵, des escrimeurs ou des musiciens, ils leur offrent leur maison pour s'y exercer chacun dans son art indifféremment : ils se trouvent présents à ces exercices ; et se mêlant avec ceux qui viennent là pour regarder : « A qui croyez-vous qu'appartiennent une si belle maison ou cette arène si commode ? Vous voyez, ajoutent-ils en leur montrant quelque

1. Petits jouets que les Grecs pendaient au cou de leurs enfants (L. B.). — 2. C'était l'endroit où s'assemblaient les plus honnêtes gens de la ville (L. B.). — 3. Pour être connus d'eux et en être regardés, ainsi que de tous ceux qui s'y trouvaient (L. B.). — 4. Une espèce de singe (L. B.). — 5. Une sorte de philosophes vains et intéressés (L. B.).

homme puissant de la ville, celui qui en est le maître et qui en peut disposer. »

DE L'IMAGE D'UN COQUIN

UN coquin est celui à qui les choses les plus honteuses ne coûtent rien à dire ou à faire ; qui jure volontiers et fait des serments en justice autant qu'on lui en demande : qui est perdu de réputation ; que l'on outrage impunément ; qui est un chicaneur de profession, un effronté, et qui se mêle de toutes sortes d'affaires. Un homme de ce caractère entre¹ sans masque dans une danse comique, et même sans être ivre ; mais de sang-froid il se distingue dans la danse la plus obscène² par les postures les plus indécentes : c'est lui qui, dans ces lieux où l'on voit des prestiges³, s'ingère de recueillir l'argent de chacun des spectateurs, et qui fait querelle à ceux qui, étant entrés par billets, croient ne devoir rien payer. Il est d'ailleurs de tous métiers ; tantôt il tient une taverne, tantôt il est suppôt de quelque lieu infâme, une autre fois partisan : il n'y a point de sale commerce où il ne soit capable d'entrer. Vous le verrez aujourd'hui crieur public, demain cuisinier ou brelandier : tout lui est propre. S'il a une mère, il la laisse mourir de faim ; il est sujet au larcin et à se voir traîner par la ville dans une prison, sa demeure ordinaire, et où il passe une partie de sa vie. Ce sont ces sortes de gens que l'on voit se faire entourer du peuple, appeler ceux qui passent, et se plaindre à eux avec une voix forte et enrouée, insulter ceux qui les contredisent. Les uns fendent la presse pour les voir, pendant que les autres, contents de les avoir vus, se dégagent et poursuivent leur chemin sans les vouloir écouter ; mais ces effrontés continuent de parler ; ils disent à celui-ci le commencement d'un fait, quelque mot à cet autre ; à peine peut-on tirer d'eux la moindre partie de ce dont il s'agit ; et vous remarquerez qu'ils choisissent pour cela des jours d'assemblée publique, où il y a un grand concours de monde, qui se trouve le témoin de leur insolence. Toujours accablés de procès que l'on intente contre eux, ou qu'ils ont intentés à d'autres, de ceux dont ils se délivrent par de faux serments, comme de ceux qui les obligent de comparaître, ils n'oublient jamais de porter leur boîte⁴ dans leur sein, et une liasse de papiers entre leurs mains ; vous les voyez dominer parmi de vils praticiens, à qui ils prêtent à usure, retirant chaque jour une obole et demie de chaque drachme⁵ ; ensuite fréquenter les tavernes, parcourir les lieux où l'on débite le poisson frais ou salé, et consumer ainsi en bonne chère tout le profit qu'ils tirent de cette espèce de trafic. En un mot ils sont querelleux et difficiles, ont sans cesse la bouche ouverte à la calomnie, ont une voix étourdissante, et qu'ils font retentir dans les marchés et dans les boutiques.

1. Sur le théâtre avec des farceurs (L. B.). — 2. Cette danse, la plus déréglée, s'appelle en grec *cordax*, parce que l'on s'y servait d'une corde pour faire des postures (L. B.). — 3. Choses fort extraordinaires, telles qu'on en voit dans nos foires (L. B.). — 4. Une petite boîte de cuivre fort légère, où les plaideurs mettaient leurs titres et les pièces de leur procès (L. B.). — 5. Une obole était la sixième partie d'une drachme (L. B.).

CE que quelques-uns appellent *babil* est proprement une intempérance de langage qui ne permet pas à un homme de se taire. « Vous ne contez pas la chose comme elle est, dira quelqu'un de ces grands parleurs à quiconque veut l'entretenir de quelque affaire que ce soit : j'ai tout su ; et si vous vous donnez la patience de m'écouter, je vous apprendrai tout. » Et si cet autre continue de parler : « Vous avez déjà dit cela ; songez, poursuit-il, à ne rien oublier. Fort bien ; cela est ainsi, car vous m'avez heureusement remis dans le fait, voyez ce que c'est que de s'entendre les uns les autres. » Et ensuite : « Mais que veux-je dire ? ah ! j'oubliais une chose : oui, c'est cela même, et je voulais voir si vous tomberiez juste dans tout ce que j'en ai appris. » C'est par de telles ou semblables interruptions qu'il ne donne pas le loisir à celui qui lui parle de respirer ; et lorsqu'il a comme assassiné de son *babil* chacun de ceux qui ont voulu lier avec lui quelque entretien, il va se jeter dans un cercle de personnes graves qui traitent ensemble de choses sérieuses, et les met en fuite. De là il entre dans les écoles publiques et dans les lieux des exercices², où il amuse les maîtres par de vains discours et empêche la jeunesse de profiter de leurs leçons. S'il échappe à quelqu'un de dire : « J'em'en vais, » celui-ci se met à le suivre, et il ne l'abandonne point qu'il ne l'ait remis jusque dans sa maison. Si par hasard il a appris ce qui aura été dit dans une assemblée de ville, il court dans le même temps le divulguer. Il s'étend merveilleusement sur la fameuse bataille³ qui s'est donnée sous le gouvernement de l'orateur Aristophon, comme sur le combat célèbre⁴ que ceux de Lacédémone ont livré aux Athéniens, sous la conduite de Lysandre. Il raconte une autre fois quels applaudissements a eu un discours qu'il a fait dans le public, en répète une grande partie, mêle dans ce récit ennuyeux des invectives contre le peuple ; pendant que de ceux qui l'écoutent les uns s'endorment, les autres le quittent, et que nul ne se ressouvient d'un seul mot qu'il aura dit. Un grand causeur, en un mot, s'il est sur les tribunaux, ne laisse pas la liberté de juger ; il ne permet pas que l'on mange à table ; et s'il se trouve au théâtre, il empêche, non seulement d'entendre, mais même de voir les acteurs. On lui fait avouer ingénument qu'il ne lui est pas possible de se taire, qu'il faut que sa langue se remue dans son palais comme le poisson dans l'eau ; et que quand on l'accuserait d'être plus *babillard* qu'une hirondelle, il faut qu'il parle : aussi écoute-t-il froidement toutes les railleries que l'on fait de lui sur ce sujet : et jusques à ses propres enfants, s'ils commencent à s'abandonner au sommeil : « Faites-nous, lui disent-ils, un conte qui achève de nous endormir. »

1. Ou *du Babil* (L. B.). — 2. C'était un crime puni de mort à Athènes par une loi de Solon, à laquelle on avait un peu dérogé au temps de Théophraste (L. B.). — 3. C'est-à-dire sur la bataille d'Arbelles et la victoire d'Alexandre, suivies de la mort de Darius, dont les nouvelles vinrent à Athènes lorsque Aristophon, célèbre orateur, était premier magistrat (L. B.). — 4. Il était plus ancien que la bataille d'Arbelles, mais trivial et su de tout le peuple (L. B.).

DU DÉBIT DES NOUVELLES

UN nouvelliste, ou un conteur de fables, est un homme qui arrange, selon son caprice, des discours et des faits remplis de fausseté; qui, lorsqu'il rencontre l'un de ses amis, compose son visage, et lui souriant: « D'où venez-vous ainsi? lui dit-il. Que nous direz-vous de bon? n'y a-t-il rien de nouveau? » Et continuant de l'interroger: « Quoi donc: n'y a-t-il aucune nouvelle? Cependant il y a des choses étonnantes à raconter. » Et sans lui donner le loisir de lui répondre: « Que dites-vous donc? poursuit-il; n'avez-vous rien entendu par la ville? Je vois bien que vous ne savez rien, et que je vais vous régaler de grandes nouveautés. » Alors ou c'est un soldat, ou le fils d'Astée le joueur de flûte¹, ou Lycon l'ingénieur, ou gens qui arrivent fraîchement de l'armée, de qui il sait toutes choses; car il allègue pour témoin de ce qu'il avance des hommes obscurs, qu'on ne peut trouver pour les convaincre de fausseté: il assure donc que ces personnes lui ont dit que le roi² et Polysperchon³ ont gagné la bataille, et que Cassandre, leur ennemi, est tombé vif entre leurs mains⁴. Et lorsque quelqu'un lui dit: « Mais en vérité cela est-il croyable? » il lui réplique que cette nouvelle se crie et se répand par toute la ville, que tous s'accordent à dire la même chose, que c'est tout ce qui se raconte du combat, et qu'il y a eu un grand carnage. Il ajoute qu'il a lu cet événement sur le visage de ceux qui gouvernent; qu'il y a un homme caché chez l'un de ces magistrats depuis cinq jours entiers, qui revient de la Macédoine, qui a tout vu, et qui lui a tout dit. Ensuite, interrompant le fil de sa narration: « Que pensez-vous de ce succès? demande-t-il à ceux qui l'écoutent. Pauvre Cassandre! malheureux prince! s'écrie-t-il d'une manière touchante: voyez ce que c'est que la fortune; car enfin Cassandre était puissant, et il avait avec lui de grandes forces. Ce que je vous dis, poursuit-il, est un secret qu'il faut garder pour vous seul », pendant qu'il court par toute la ville le débiter à qui le veut entendre. Je vous avoue que ces diseurs de nouvelles me donnent de l'admiration, et que je ne conçois pas quelle est la fin qu'ils se proposent: car, pour ne rien dire de la bassesse qu'il y a toujours à mentir, je ne vois pas qu'ils puissent recueillir le moindre fruit de cette pratique au contraire, il est arrivé à quelques-uns de se laisser voler leurs habits dans un bain public, pendant qu'ils ne songeaient qu'à rassembler autour d'eux une foule de peuple et à lui conter des nouvelles. Quelques autres, après avoir vaincu sur mer et sur terre dans le Portique⁵, ont payé l'amende pour n'avoir pas comparu à une cause appelée. Enfin il s'en est trouvé qui, le jour même qu'ils ont pris une ville, du moins par leurs beaux discours, ont manqué de dîner. Je ne crois pas qu'il y ait rien de si misérable que la condition de ces personnes, car quelle est la boutique, quel est le portique, quel

1. L'usage de la flûte, très ancien dans les troupes (L. B.). — 2. Aridée, frère d'Alexandre le Grand (L. B.). — 3. Capitaine du même Alexandre (L. B.). — 4. C'était un faux bruit, et Cassandre, fils d'Antipater, disputant à Aridée et à Polysperchon la tutelle des enfants d'Alexandre, avait eu de l'avantage sur eux (L. B.). — 5. V. le chap. de la Flatterie (L. B.).

est l'endroit d'un marché public où ils ne passent tout le jour à rendre sourds ceux qui les écoutent, ou à les fatiguer par leurs mensonges?

DE L'EFFRONTERIE CAUSÉE PAR L'AVARICE

POUR faire connaître ce vice, il faut dire que c'est un mépris de l'honneur dans la vue d'un vil intérêt. Un homme que l'avarice rend effronté ose emprunter une somme d'argent à celui à qui il en doit déjà, et qu'il lui retient avec injustice. Le jour même qu'il aura sacrifié aux dieux, au lieu de manger religieusement chez soi une partie des viandes consacrées¹, il les fait saler pour lui servir dans plusieurs repas, et va souper chez l'un de ses amis; et là, à table, à la vue de tout le monde, il appelle son valet, qu'il veut encore nourrir aux dépens de son hôte; et lui coupant un morceau de viande qu'il met sur un quartier de pain: « Tenez, mon ami, lui dit-il, faites bonne chère. » Il va lui-même au marché acheter des viandes cuites², et, avant que de convenir du prix, pour avoir une meilleure composition du marchand, il le fait ressouvenir qu'il lui a autrefois rendu service. Il fait ensuite peser ces viandes, et il en entasse le plus qu'il peut: s'il en est empêché par celui qui les lui vend, il jette du moins quelques os dans la balance; si elle peut tout contenir, il est satisfait; sinon il ramasse sur la table des morceaux de rebut, comme pour se dédommager, sourit et s'en va. Une autre fois, sur l'argent qu'il aura reçu de quelques étrangers pour leur louer des places au théâtre, il trouve le secret d'avoir sa part franche du spectacle, et d'y envoyer le lendemain ses enfants et leur précepteur. Tout lui fait envie, il veut profiter des bons marchés, et demande hardiment au premier venu une chose qu'il ne vient que d'acheter. Se trouve-t-il dans une maison étrangère, il emprunte jusques à l'orge et à la paille; encore faut-il que celui qui les prête fasse les frais de les faire porter jusque chez lui. Cet effronté, en un mot, entre sans payer dans un bain public, et là, en présence du baigneur, qui crie inutilement contre lui, prenant le premier vase qu'il rencontre, il le plonge dans une cuve d'airain qui est remplie d'eau, se la répand sur tout le corps³: « Me voilà lavé, ajoute-t-il, autant que j'en ai besoin, et sans avoir obligation à personne, » remet sa robe et disparaît.

DE L'ÉPARGNE SORDIDE

CETTE espèce d'avarice est dans les hommes une passion de vouloir ménager les plus petites choses sans aucune fin honnête. C'est dans cet esprit que quelques-uns, recevant tous les mois le loyer de leur maison, ne négligent pas d'aller eux-mêmes demander la moitié d'une obole qui manquait au dernier payement qu'on leur a fait; que d'autres, faisant l'effort de donner à

1. C'était la coutume des Grecs. V. le chap. du *Contretemps* (L. B.). — 2. Comme le menu peuple, qui achetait son souper chez les charcutiers (L. B.). — 3. Les plus pauvres se lavaient ainsi pour payer moins (L. B.).

manger chez eux, ne sont occupés pendant le repas qu'à compter le nombre de fois que chacun des conviés demande à boire. Ce sont eux encore dont la portion des prémices¹ des viandes que l'on envoie sur l'autel de Diane est toujours la plus petite. Ils apprécient les choses au-dessous de ce qu'elles valent ; et de quelque bon marché qu'un autre, en leur rendant compte, veuille se prévaloir, ils lui soutiennent toujours qu'il a acheté trop cher. Implacables à l'égard d'un valet qui aura laissé tomber un pot de terre ou cassé par malheur quelque vase d'argile, ils lui déduisent cette perte sur sa nourriture ; mais si leurs femmes ont perdu seulement un denier, il faut alors renverser toute une maison, déranger les lits, transporter des coffres et chercher dans les recoins les plus cachés. Lorsqu'ils vendent, ils n'ont que cette unique chose en vue, qu'il n'y ait qu'à perdre pour celui qui achète. Il n'est permis à personne de cueillir une figue dans leur jardin, de passer au travers d'un champ, de ramasser une petite branche de palmier, ou quelques olives qui seront tombées de l'arbre. Ils vont tous les jours se promener sur leurs terres, en remarquent les bornes, voient si l'on n'y a rien changé, et si elles sont toujours les mêmes. Ils tirent intérêt de l'intérêt même, et ce n'est qu'à cette condition qu'ils donnent du temps à leurs débiteurs. S'ils ont invité à dîner quelques-uns de leurs amis, et qui ne sont que des personnes du peuple, ils ne feignent point de leur faire servir un simple hachis ; et on les a vus souvent aller eux-mêmes au marché pour ces repas, y trouver tout trop cher et en revenir sans rien acheter. « Ne prenez pas l'habitude, disent-ils à leurs femmes, de prêter votre sel, votre orge, votre farine, ni même du cumin², de la marjolaine³, des gâteaux pour l'autel⁴, du coton, de la laine ; car ces petits détails ne laissent pas de monter, à la fin d'une année, à une grosse somme. » Ces avarés, en un mot, ont des trousseaux de clefs rouillées dont ils ne se servent point, des cassettes où leur argent est en dépôt, qu'ils n'ouvrent jamais, et qu'ils laissent moisir dans un coin de leur cabinet : ils portent des habits qui leur sont trop courts et trop étroits, les plus petites fioles contiennent plus d'huile qu'il n'en faut pour les oindre ; ils ont la tête rasée jusqu'au cuir, se déchaussent vers le milieu du jour⁵ pour épargner leurs souliers, vont trouver les foulons pour obtenir d'eux de ne pas épargner la craie dans la laine qu'ils leur ont donnée à préparer, afin, disent-ils, que leur étoffe se tache moins⁶.

DE L'IMPUDENT OU DE CELUI QUI NE ROUGIT DE RIEN

L'IMPUDENCE est facile à définir : il suffit de dire que c'est une profession ouverte d'une plaisanterie outrée, comme de ce qu'il y a de plus con-

1. Les Grecs commençaient par ces offrandes leurs repas publics (*L. B.*). — 2. Une sorte d'herbe (*L. B.*). — 3. Elle empêche les viandes de se corrompre, ainsi que le thym et le laurier (*L. B.*). — 4. Faits de farine et de miel, et qui servaient aux sacrifices (*L. B.*). — 5. Parce que dans cette partie du jour, en toute saison, le froid était supportable. — 6. C'était aussi parce que cet apprêt avec de la craie, comme le pire de tous et qui rendait les étoffes dures et grossières, était celui qui coûtait le moins (*L. B.*).

traire à la bienséance. Celui-là, par exemple, est impudent, qui, voyant venir vers lui une femme de condition, feint dans ce moment quelque besoin pour avoir occasion de se montrer à elle d'une manière déshonnête ; qui se plaît à battre des mains au théâtre lorsque tout le monde se tait, ou à siffler les acteurs que les autres voient et écoutent avec plaisir ; qui, couché sur le dos, pendant que toute l'assemblée garde un profond silence, fait entendre de sales hoquets qui obligent les spectateurs de tourner la tête et d'interrompre leur attention. Un homme de ce caractère achète en plein marché des noix, des pommes, toute sorte de fruits, les mange, cause debout avec la fruitière, appelle par leur nom ceux qui passent sans presque les connaître, en arrête d'autres qui courent par la place et qui ont leurs affaires ; et s'il voit venir quelque plaideur, il l'aborde, le raille et le félicite sur une cause importante qu'il vient de perdre. Il va lui-même choisir de la viande, et louer pour un souper des femmes qui jouent de la flûte ; et, montrant à ceux qu'il rencontre ce qu'il vient d'acheter, il les convie en riant d'en venir manger. On le voit s'arrêter devant la boutique d'un barbier ou d'un parfumeur¹, et là annoncer qu'il va faire un grand repas et s'enivrer. Si quelquefois il vend du vin, il le fait mêler pour ses amis comme pour les autres sans distinction. Il ne permet pas à ses enfants d'aller à l'amphithéâtre avant que les jeux soient commencés et lorsque l'on paye pour être placé, mais seulement sur la fin du spectacle et quand l'architecte² néglige les places et les donne pour rien. Étant envoyé avec quelques autres citoyens en ambassade, il laisse chez soi la somme que le public lui a donnée pour faire les frais de son voyage, et emprunte de l'argent de ses collègues : sa coutume alors est de charger son valet de fardeaux au delà de ce qu'il en peut porter, et de lui retrancher cependant de son ordinaire ; et, comme il arrive souvent que l'on fait dans les villes des présents aux ambassadeurs, il demande sa part pour la vendre. « Vous m'achetez toujours, dit-il au jeune esclave qui le sert dans le bain, une mauvaise huile, et qu'on ne peut supporter : » il se sert ensuite de l'huile d'un autre et épargne la sienne. Il envie à ses propres valets qui le suivent la plus petite pièce de monnaie qu'ils auront ramassée dans les rues, et il ne manque point d'en retenir sa part avec ce mot : *Mercurus est communus*³. Il fait pis : il distribue à ses domestiques leurs provisions dans une certaine mesure dont le fond, creux par-dessous, s'enfonce en dedans et s'élève comme une pyramide ; et quand elle est pleine, il la rase lui-même avec le rouleau le plus près qu'il peut⁴... De même, s'il paye à quelqu'un trente mines⁵ qu'il lui doit, il fait si bien qu'il y manque quatre drachmes⁶ dont il profite, Mais, dans ces grands repas où il faut traiter toute une tribu⁷,

1. Il y avait des gens fainéants et désoccupés qui s'assemblaient dans leurs boutiques (L. B.). — 2. L'architecte qui avait bâti l'amphithéâtre, et à qui la république donnait le louage des places en payement (L. B.). — 3. Proverbe grec qui revient à notre *Je retiens part* (L. B.). — 4. Quelque chose manque ici dans le texte (L. B.). — 5. Mine se doit prendre ici pour une pièce de monnaie (L. B.). — 6. Drachmes, petites pièces de monnaie, dont il fallait cent à Athènes pour faire une mine (L. B.). — 7. Athènes était partagée en plusieurs tribus V. le chap. de la *Médisance* (L. B.).

il fait recueillir, par ceux de ses domestiques qui ont soin de la table, le reste des viandes qui ont été servies, pour lui en rendre compte : il serait fâché de leur laisser une rave à demi mangée.

DU CONTRETEMPS

CETTE ignorance du temps et de l'occasion est une manière d'aborder les gens, ou d'agir avec eux, toujours incommode et embarrassante. Un importun est celui qui choisit le moment que son ami est accablé de ses propres affaires pour lui parler des siennes ; qui va souper chez sa maîtresse le soir même qu'elle a la fièvre ; qui, voyant que quelqu'un vient d'être condamné en justice de payer pour un autre pour qui il s'est obligé, le prie néanmoins de répondre pour lui ; qui comparait pour servir de témoin dans un procès que l'on vient de juger ; qui prend le temps des noces où il est invité pour se déchaîner contre les femmes ; qui entraîne à la promenade des gens à peine arrivés d'un long voyage et qui n'aspirent qu'à se reposer ; fort capable d'amener des marchands pour offrir d'une chose plus qu'elle ne vaut, après qu'elle est vendue ; de se lever au milieu d'une assemblée pour reprendre un fait dès ses commencements, et en instruire à fond ceux qui en ont les oreilles rebattues et qui le savent mieux que lui ; souvent empressé pour engager dans une affaire des personnes qui, ne l'affectionnant point, n'osent pourtant refuser d'y entrer. S'il arrive que quelqu'un dans la ville doive faire un festin après avoir sacrifié ¹, il va lui demander une portion des viandes qu'il a préparées. Une autre fois, s'il voit qu'un maître châtié devant lui son esclave : « J'ai perdu, dit-il, un des miens dans une pareille occasion ; je le fis fouetter, il se désespéra, et s'alla pendre. » Enfin il n'est propre qu'à commettre de nouveau deux personnes qui veulent s'accommoder, s'ils l'ont fait arbitre de leur différend. C'est encore une action qui lui convient fort que d'aller prendre au milieu du repas, pour danser ², un homme qui est de sang-froid et qui n'a bu que modérément.

DE L'AIR EMPRESSÉ

IL semble que le trop grand empressement est une recherche importune ou une vaine affectation de marquer aux autres de la bienveillance par ses paroles et par toute sa conduite. Les manières d'un homme empressé sont de prendre sur soi l'achèvement d'une affaire qui est au-dessus de ses forces, et dont il ne saurait sortir avec honneur ; et, dans une chose que toute une assemblée juge raisonnable et où il ne se trouve pas la moindre difficulté, d'insister longtemps sur une légère circonstance, pour être ensuite de l'avis

1 Les Grecs, le jour même qu'ils avaient sacrifié, ou soupaient avec leurs amis, ou leur envoyaient à chacun une portion de la victime. C'était donc un contretemps de demander sa part prématurément et lorsque le festin était résolu, auquel on pouvait même être invité (L. B.).— 2. Cela ne se faisait chez les Grecs qu'après le repas et lorsque les tables étaient enlevées (L. B.).

des autres ; de faire beaucoup plus apporter de vin dans un repas qu'on ne peut en boire ; d'entrer dans une querelle où il se trouve présent d'une manière à l'échauffer davantage. Rien n'est aussi plus ordinaire que de le voir s'offrir à servir de guide dans un chemin détourné qu'il ne connaît pas et dont il ne peut ensuite trouver l'issue ; venir vers son général et lui demander quand il doit ranger son armée en bataille, quel jour il faudra combattre, et s'il n'a point d'ordres à lui donner pour le lendemain ; une autre fois s'approcher de son père : « Ma mère, lui dit-il mystérieusement, vient de se coucher et ne commence qu'à s'endormir ; » s'il entre en fin dans la chambre d'un malade à qui son médecin a défendu le vin, dire qu'on peut essayer s'il ne lui fera point de mal, et le soutenir doucement pour lui en faire prendre. S'il apprend qu'une femme soit morte dans la ville, il s'ingère de faire son épitaphe, il y fait graver son nom, celui de son mari, de son père, de sa mère, son pays, son origine, avec cet éloge : « Ils avaient tous de la vertu¹ ». S'il est quelquefois obligé de jurer devant les juges qui exigent son serment : « Ce n'est pas, dit-il en perçant la foule pour paraître à l'audience, la première fois que cela m'est arrivé. »

DE LA STUPIDITÉ

LA stupidité est en nous une pesanteur d'esprit qui accompagne nos actions et nos discours. Un homme stupide, ayant lui-même calculé avec des jetons une certaine somme, demande à ceux qui le regardent faire à quoi elle se monte. S'il est obligé de paraître dans un jour prescrit devant ses juges, pour se défendre dans un procès qu'on lui fait, il l'oublie entièrement et part pour la campagne. Il s'endort à un spectacle et ne se réveille que longtemps après qu'il est fini, et que le peuple s'est retiré. Après s'être rempli de viandes le soir, il se lève la nuit pour une indigestion, va dans la rue se soulager, où il est mordu d'un chien du voisinage. Il cherche ce qu'on vient de lui donner, et qu'il a mis lui-même dans quelque endroit où souvent il ne peut le retrouver. Lorsqu'on l'avertit de la mort de l'un de ses amis afin qu'il assiste à ses funérailles, il s'attriste, il pleure, il se désespère, et, prenant une façon de parler pour une autre : « A la bonne heure, » ajoute-t-il, ou une pareille sottise. Cette précaution qu'ont les personnages sages de ne pas donner, sans témoins², de l'argent à leurs créanciers, il l'a pour en recevoir de ses débiteurs. On le voit quereller son valet, dans le plus grand froid de l'hiver, pour ne lui avoir pas acheté des concombres. S'il s'avise un jour de faire exercer ses enfants à la lutte ou à la course, il ne leur permet pas de se retirer qu'ils ne soient tout en sueur et hors d'haleine. Il va cueillir lui-même les lentilles, les fait cuire ; et, oubliant qu'il y a mis du sel, il les sale une seconde fois, de sorte que personne n'en peut goûter. Dans le temps d'une pluie incommode, et dont tout le monde se plaint, il lui échappera de dire que

1. Formule d'épithaphe (L. B.). — 2. Les témoins étaient fort en usage chez les Grecs dans les payements et dans tous les actes (L. B.).

l'eau du ciel est une chose délicieuse ; et si on lui demande par hasard combien il a vu emporter de morts par la porte Sacrée¹ : « Autant, répond-il, pensant peut-être à de l'argent ou à des grains, que je voudrais que vous et moi en pussions avoir. »

DE LA BRUTALITÉ

LA brutalité est une certaine dureté, et j'ose dire une férocité qui se rencontre dans nos manières d'agir et qui passe même jusqu'à nos paroles. Si vous demandez à un homme brutal : « Qu'est devenu un tel ? » il vous répond durement : « Nemerompez point la tête. » Si vous le saluez, il ne vous fait pas l'honneur de vous rendre le salut : si quelquefois il met en vente une chose qui lui appartient, il est inutile de lui en demander le prix, il ne vous écoute pas ; mais il dit fièrement à celui qui la marchande « Qu'y trouvez-vous à dire ? » Il se moque de la piété de ceux qui envoient leurs offrandes dans les temples aux jours d'une grande célébrité : « Si leurs prières, dit-il, vont jusqu'aux dieux, et s'ils en obtiennent les biens qu'ils souhaitent, l'on peut dire qu'ils les ont bien payés et qu'ils ne leur sont pas donnés pour rien. » Il est inexorable à celui qui, sans dessein, l'aura poussé légèrement ou lui aura marché sur le pied ; c'est une faute qu'il ne pardonne pas. La première chose qu'il dit à un ami qui lui emprunte quelque argent, c'est qu'il ne lui en prêtera point : il va le trouver ensuite et le lui donne de mauvaise grâce, ajoutant qu'il le compte perdu. Il ne lui arrive jamais de se heurter à une pierre qu'il rencontre en son chemin sans lui donner de grandes malédictions. Il ne daigne pas attendre personne ; et si l'on diffère un moment à se rendre au lieu dont l'on est convenu avec lui, il se retire. Il se distingue toujours par une grande singularité ; il ne veut ni chanter à son tour, ni réciter² dans un repas, ni même danser avec les autres. En un mot on ne le voit guère dans les temples importuner les dieux et leur faire des vœux ou des sacrifices.

DE LA SUPERSTITION

LA superstition semble n'être autre chose qu'une crainte mal réglée de la divinité. Un homme superstitieux, après avoir lavé ses mains, s'être purifié avec de l'eau lustrale³, sort du temple, et se promène une grande partie du jour avec une feuille de laurier dans sa bouche. S'il voit une belette, il s'arrête tout court, et il ne continue pas de marcher que quelqu'un n'ait passé avant lui par le même endroit que cet animal a traversé, ou qu'il n'ait jeté lui-même trois petites pierres dans le chemin, comme pour éloigner de lui ce mauvais présage. En quelque endroit de sa maison qu'il ait aperçu un serpent,

1. Pour être enterré hors de la ville, suivant la loi de Solon (*L. B.*). — 2. Les Grecs récitaient à table quelques beaux endroits de leurs poètes et dansaient ensemble après le repas. V. le chap. *du Contretemps* (*L. B.*). — 3. Une eau où l'on avait éteint un tison ardent pris sur l'autel où l'on brûlait la victime ; elle était dans une chaudière à la porte du temple ; l'on s'en lavait soi-même, ou l'on s'en faisait laver par les prêtres (*L. B.*).

il ne diffère pas d'y élever un autel ; et dès qu'il remarque dans les carrefours de ces pierres que la dévotion du peuple y a consacrées, il s'en approche, verse dessus toute l'huile de sa fiole, plie les genoux devant elles et les adore. Si un rat lui a rongé un sac de farine, il court au devin, qui ne manque pas de lui enjoindre d'y faire mettre une pièce ; mais, bien loin d'être satisfait de sa réponse, effrayé d'une aventure si extraordinaire, il n'ose plus se servir de son sac et s'en défait. Son faible encore est de purifier sans fin la maison qu'il habite, d'éviter de s'asseoir sur un tombeau, comme d'assister à des funérailles, ou d'entrer dans la chambre d'une femme qui est en couches ; et lorsqu'il lui arrive d'avoir pendant son sommeil quelque vision, il va trouver les interprètes des songes, les devins et les augures, pour savoir d'eux à quel dieu ou à quelle déesse il doit sacrifier. Il est fort exact à visiter, sur la fin de chaque mois, les prêtres d'Orphée, pour se faire initier dans ses mystères¹ : il y mène sa femme ; ou, si elle s'en excuse par d'autres soins, il y fait conduire ses enfants par une nourrice. Lorsqu'il marche par la ville, il ne manque guère de se laver toute la tête avec l'eau des fontaines qui sont dans les places ; quelquefois il a recours à des prêtresses, qui le purifient d'une autre manière, en liant et étendant autour de son corps un petit chien ou de la squille². Enfin, s'il voit un homme frappé d'épilepsie, saisi d'horreur, il crache dans son propre sein, comme pour rejeter le malheur de cette rencontre.

DE L'ESPRIT CHAGRIN

L'ESPRIT chagrin fait que l'on n'est jamais content de personne, et que l'on fait aux autres mille plaintes sans fondement. Si quelqu'un fait un festin, et qu'il se souvienne d'envoyer un plat³ à un homme de cette humeur, il ne reçoit de lui pour tout remerciement que le reproche d'avoir été oublié : « Je n'étais pas digne, dit cet esprit querelleux, de boire de son vin ni de manger à sa table. » Tout lui est suspect, jusqu'aux caresses que lui fait sa maîtresse : « Je doute fort, lui dit-il, que vous soyez sincère, et que toutes ces démonstrations d'amitié partent du cœur. » Après une grande sécheresse, venant à pleuvoir, comme il ne peut se plaindre de la pluie, il s'en prend au ciel de ce qu'elle n'a pas commencé plus tôt. Si le hasard lui fait voir une bourse en chemin, il s'incline : « Il y a des gens, ajoute-t-il, qui ont du bonheur ; pour moi, je n'ai jamais eu celui de trouver un trésor. » Une autre fois, ayant envie d'un esclave, il prie instamment celui à qui il appartient d'y mettre le prix ; et dès que celui-ci, vaincu par ses importunités, le lui a vendu, il se repent de l'avoir acheté : « Ne suis-je pas trompé ? demande-t-il ; et exigerait-on si peu d'une chose qui serait sans défauts ? » A ceux qui lui font les compliments ordinaires sur la naissance d'un fils et sur l'augmentation de sa famille : « Ajoutez, leur dit-il, pour ne rien oublier, sur ce

1. Instruire de ses mystères (L. B.). — 2. Espèce d'oignon marin (L. B.). — 3. Ç'a été la coutume des Juifs et d'autres peuples orientaux, des Grecs et des Romains (L. B.).

que mon bien est diminué de la moitié. » Un homme chagrin, après avoir eu de ses juges ce qu'il demandait, et l'avoir emporté tout d'une voix sur son adversaire, se plaint encore de celui qui a écrit ou parlé pour lui, de ce qu'il n'a pas touché les meilleurs moyens de sa cause; ou, lorsque ses amis ont fait ensemble une certaine somme pour le secourir dans un besoin pressant, si quelqu'un l'en félicite et le convie à mieux espérer de la fortune: « Comment, lui répond-il, puis-je être sensible à la moindre joie, quand je pense que je dois rendre cet argent à chacun de ceux qui me l'ont prêté et n'être pas encore quitte envers eux de la reconnaissance de leur bienfait ? »

DE LA DÉFIANCE

L'ESPRIT de défiance nous fait croire que tout le monde est capable de nous tromper. Un homme défiant, par exemple, s'il envoie au marché l'un de ses domestiques pour y acheter des provisions, il le fait suivre par un autre qui doit lui rapporter fidèlement combien elles ont coûté. Si quelquefois il porte de l'argent sur soi dans un voyage, il le calcule à chaque stade¹ qu'il fait pour voir s'il a son compte. Une autre fois, étant couché avec sa femme, il lui demande s'il a remarqué que son coffre-fort fût bien fermé, si sa cassette est toujours scellée, et si on a eu soin de bien fermer la porte du vestibule; et, bien qu'elle assure que tout est en bon état, l'inquiétude le prend, il se lève du lit, va en chemise et les pieds nus, avec la lampe qui brûle dans sa chambre, visiter lui-même tous les endroits de sa maison; et ce n'est qu'avec beaucoup de peine qu'il s'endort après cette recherche. Il mène avec lui des témoins quand il va demander ses arrérages, afin qu'il ne prenne pas un jour envie à ses débiteurs de lui dénier sa dette. Ce n'est pas chez le foulon qui passe pour le meilleur ouvrier qu'il envoie teindre sa robe, mais chez celui qui consent de ne point la recevoir sans donner caution. Si quelqu'un se hasarde de lui emprunter quelques vases², il les lui refuse souvent; ou, s'il les accorde * il ne les laisse pas enlever qu'ils ne soient pesés: il fait suivre celui qui les emporte, et envoie dès le lendemain prier qu'on les lui renvoie*³. A-t-il un esclave qu'il affectionne et qui l'accompagne dans la ville, il le fait marcher devant lui, de peur que, s'il le perdait de vue, il ne lui échappât et ne prît la fuite. A un homme qui, emportant de chez lui quelque chose que ce soit, lui dirait: « Estimez cela, et mettez-le sur mon compte, » il répondrait qu'il faut le laisser où on l'a pris, et qu'il a d'autres affaires que celle de courir après son argent.

D'UN VILAIN HOMME

CE caractère suppose toujours dans un homme une extrême malpropreté

1. Six cents pas (L. B.). — 2. D'or ou d'argent (L. B.). — 3. Ce qui se lit entre les deux étoiles n'est pas dans le grec, où le sens est interrompu, mais il est suppléé par quelques interprètes (L. B.).

et une négligence pour sa personne qui passe dans l'excès et qui blesse ceux qui s'en aperçoivent. Vous le verrez quelquefois tout couvert de lèpre, avec des ongles longs et malpropres, ne pas laisser de se mêler parmi le monde et croire en être quitte pour dire que c'est une maladie de famille, et que son père et son aïeul y étaient sujets. Il a aux jambes des ulcères. On lui voit aux mains des poireaux et d'autres saletés, qu'il néglige de faire guérir ; ou, s'il pense à y remédier, c'est lorsque le mal, aigri par le temps, est devenu incurable. Il est hérissé de poil sous les aisselles et par tout le corps, comme une bête fauve ; il a les dents noires, rongées et telles que son abord ne se peut souffrir. Ce n'est pas tout : il crache ou il se mouche en mangeant, il parle la bouche pleine, fait en buvant des choses contre la bienséance, ne se sert jamais au bain que d'une huile qui sent mauvais, et ne paraît guère dans une assemblée publique qu'avec une vieille robe et toute tachée. S'il est obligé d'accompagner sa mère chez les devins, il n'ouvre la bouche que pour dire des choses de mauvais augure ¹. Une autre fois, dans le temple et en faisant des libations ², il lui échappera des mains une coupe ou quelque autre vase, et il rira ensuite de cette aventure, comme s'il avait fait quelque chose de merveilleux. Un homme si extraordinaire ne sait point écouter un concert ou d'excellents joueurs de flûte ; il bat des mains avec violence comme pour leur applaudir ; ou bien il suit d'une voix désagréable le même air qu'ils jouent : il s'ennuie de la symphonie et demande si elle ne doit pas bientôt finir. Enfin, si, étant assis à table, il veut cracher, c'est justement sur celui qui est derrière pour lui donner à boire.

D'UN HOMME INCOMMODE

CE qu'on appelle un fâcheux est celui qui, sans faire à quelqu'un un fort grand tort, ne laisse pas de l'embarrasser beaucoup ; qui, entrant dans la chambre de son ami qui commence à s'endormir, le réveille pour l'entretenir de vains discours ; qui, se trouvant sur le bord de la mer, sur le point qu'un homme est près de partir et de monter dans son vaisseau, l'arrête sans nul besoin, l'engage insensiblement à se promener avec lui sur le rivage ; qui, arrachant un petit enfant du sein de sa nourrice pendant qu'il tette, lui fait avaler quelque chose qu'il a mâché, bat des mains devant lui, le caresse, et lui parle d'une voix contrefaite ; qui choisit le temps du repas, et que le potage est sur la table, pour dire qu'ayant pris médecine depuis deux jours, il est allé par haut et par bas, et qu'une bile noire et recuite était mêlée dans ses déjections ; qui, devant toute une assemblée, s'avise de demander à sa mère quel jour elle a accouché de lui ; qui, ne sachant que dire, apprend que l'eau de la citerne est fraîche, qu'il croît dans son jardin de bonnes légumes ³ ou

1. Les anciens avaient un grand égard pour les paroles qui étaient proférées, même par hasard, par ceux qui venaient consulter les devins et les augures, prier ou sacrifier dans les temples (L. B.).— 2. Cérémonies où l'on répandait du vin ou du lait dans les sacrifices (L. B.).— 3. Légume a été employé au féminin dans certaines provinces et dans le peuple.

que sa maison est ouverte à tout le monde comme une hôtellerie qu s'empresse de faire connaître à ses hôtes un parasite¹ qu'il a chez lui, qui l'invite à table à se mettre en bonne humeur et à réjouir la compagnie.

DE LA SOTTE VANITÉ

LA sottise vanité semble être une passion inquiète de se faire valoir par les plus petites choses, ou de chercher dans les sujets les plus frivoles du nom et de la distinction. Ainsi un homme vain, s'il se trouve à un repas, affecte toujours de s'asseoir proche de celui qui l'a convié; il consacre à Apollon la chevelure d'un fils qui lui vient de naître; et, dès qu'il est parvenu à l'âge de puberté, il le conduit lui-même à Delphes, lui coupe les cheveux et les dépose dans le temple comme un monument d'un vœu solennel qu'il a accompli². Il aime à se faire suivre par un More. S'il fait un paiement, il affecte que ce soit dans une monnaie toute neuve, et qui ne vienne que d'être frappée. Après qu'il a immolé un bœuf devant quelque autel, il se fait réserver la peau du front de cet animal, il l'orne de rubans et de fleurs, et l'attache à l'endroit de sa maison le plus exposé à la vue de ceux qui passent, afin que personne du peuple n'ignore qu'il a sacrifié un bœuf. Une autre fois, au retour d'une cavalcade qu'il aura faite avec d'autres citoyens, il renvoie chez soi par un valet tout son équipage, et ne garde qu'une riche robe dont il est habillé, et qu'il traîne le reste du jour dans la place publique. S'il lui meurt un petit chien, il l'enterre, lui dresse une épitaphe avec ces mots : *Il était de race de Malte*³. Il consacre un anneau à Esculape, qu'il use à force d'y pendre des couronnes de fleurs. Il se parfume tous les jours. Il remplit avec un grand faste tout le temps de sa magistrature; et, sortant de charge, il rend compte au peuple avec ostentation des sacrifices qu'il a faits, comme du nombre et de la qualité des victimes qu'il a immolées. Alors, revêtu d'une robe blanche et couronné de fleurs, il paraît dans l'assemblée du peuple : « Nous pouvons, dit-il, vous assurer, ô Athéniens ! que pendant le temps de notre gouvernement nous avons sacrifié à Cybèle et que nous lui avons rendu des honneurs tels que les mérite de nous la mère des dieux : espérez donc toutes choses heureuses de cette déesse. » Après avoir parlé ainsi, il se retire dans sa maison, où il fait un long récit à sa femme de la manière dont tout lui a réussi au delà même de ses souhaits.

DE L'AVARICE

CE vice est dans l'homme un oubli de l'honneur et de la gloire, quand il

1. Mot grec qui signifie celui qui ne mange que chez autrui (L. B.). — 2. Le peuple d'Athènes ou les personnes plus modestes se contentaient d'assembler leurs parents, de couper en leur présence, les cheveux de leur fils parvenu à l'âge de puberté, et de le consacrer ensuite à Hercule, ou à quelque autre divinité qui avait un temple dans la ville (L. B.). — 3. Cette île portait de petits chiens fort estimés (L. B.).

s'agit d'éviter la moindre dépense. Si un tel homme a remporté le prix de la tragédie¹, il consacre à Bacchus des guirlandes ou des bandelettes faites d'écorce de bois, et il fait graver son nom sur un présent magnifique. Quelquefois, dans les temps difficiles, le peuple est obligé de s'assembler pour régler une contribution capable de subvenir aux besoins de la république ; alors il se lève et garde le silence², ou le plus souvent il fend la presse et se retire. Lorsqu'il marie sa fille, et qu'il sacrifie selon la coutume, il n'abandonne de la victime que les parties seules qui doivent être brûlées sur l'autel³ ; il réserve les autres pour les vendre ; et comme il manque de domestiques pour servir à table et être chargés du soin des noces, il loue des gens pour tout le temps de la fête, qui se nourrissent à leurs dépens et à qui il donne une certaine somme. S'il est capitaine de galère, voulant ménager son lit, il se contente de coucher indifféremment avec les autres sur de la natte qu'il emprunte de son pilote. Vous verrez une autre fois cet homme sordide acheter en plein marché des viandes cuites, toutes sortes d'herbes, et les porter hardiment dans son sein et sous sa robe ; s'il l'a un jour envoyée chez le teinturier pour la détacher, comme il n'en a pas une seconde pour sortir, il est obligé de garder la chambre. Il sait éviter dans la place la rencontre d'un ami pauvre qui pourrait lui demander comme aux autres quelque secours⁴ ; il se détourne de lui et reprend le chemin de sa maison. Il ne donne point de servantes à sa femme, content de lui en louer quelques-unes pour l'accompagner à la ville toutes les fois qu'elle sort. Enfin ne pensez pas que ce soit un autre que lui qui balaye le matin sa chambre, qui fasse son lit et le nettoie. Il faut ajouter qu'il porte un manteau usé, sale et tout couvert de taches ; qu'en ayant honte lui-même, il le retourne quand il est obligé d'aller tenir sa place dans quelque assemblée.

DE L'OSTENTATION

JE n'estime pas que l'on puisse donner une idée plus juste de l'ostentation qu'en disant que c'est dans l'homme une passion de faire montre d'un bien ou des avantages qu'il n'a pas. Celui en qui elle domine s'arrête dans l'endroit du Pirée⁵ où les marchands étalent et où se trouve un plus grand nombre d'étrangers ; il entre en matière avec eux, il leur dit qu'il a beaucoup d'argent sur la mer ; il discours avec eux des avantages de ce commerce, des gains immenses qu'il y a à espérer pour ceux qui y entrent, et de ceux surtout que lui qui leur parle y a faits. Il aborde dans un voyage le premier qu'il trouve sur son chemin, lui fait compagnie et lui dit bientôt qu'il a servi sous Alexandre ; quels beaux vases et tout enrichis de pierreries il a rapportés de l'Asie, quels excellents ouvriers s'y rencontrent, et combien ceux de l'Europe leur

1. Qu'il a faite ou réécrite (L. B.). — 2. Ceux qui voulaient donner se levaient et offraient une somme ; ceux qui ne voulaient rien donner se levaient et se taisaient (L. B.). — 3. C'étaient les cuisses et les intestins (L. B.). — 4. Par forme de contribution, V. les chap. de la *Dissimulation* et de l'*Esprit chagrin* (L. B.). — 5. Port à Athènes, fort célèbre (L. B.).

sont inférieurs¹. Il se vante dans une autre occasion d'une lettre qu'il a reçue d'Antipater², qui apprend que lui troisième est entré en Macédoine. Il dit une autre fois que bien que les magistrats lui aient permis tels transports de bois³ qu'il lui plairait sans payer de tribut, pour éviter néanmoins l'envie du peuple, il n'a point voulu user de ce privilège. Il ajoute que pendant une grande cherté de vivres il a distribué aux pauvres citoyens d'Athènes jusqu'à la somme de cinq talents⁴, et, s'il parle à des gens qu'il ne connaît point et dont il n'est pas mieux connu, il leur fait prendre des jetons, compter le nombre de ceux à qui il a fait ces largesses, et, quoiqu'il monte à plus de six cents personnes, il leur donne à tous des noms convenables, et, après avoir supputé les sommes particulières qu'il a données à chacun d'eux, il se trouve qu'il en résulte le double de ce qu'il pensait et que dix talents y sont employés. « Sans compter, poursuit-il, les galères que j'ai armées à mes dépens et les charges publiques que j'ai exercées à mes frais et sans récompense. » Cet homme fastueux va chez un fameux marchand de chevaux, fait sortir de l'écurie les plus beaux et les meilleurs, fait ses offres comme s'il voulait les acheter. De même il visite les foires les plus célèbres, entre sous les tentes des marchands, se fait déployer une riche robe, et qui vaut jusqu'à deux talents, et il sort en querellant son valet de ce qu'il ose le suivre sans porter de l'or sur lui pour les besoins où l'on se trouve⁵. Enfin, s'il habite une maison dont il paye le loyer, il dit hardiment à quelqu'un qui l'ignore que c'est une maison de famille et qu'il a héritée de son père ; mais qu'il veut s'en défaire, seulement parce qu'elle est trop petite pour le grand nombre d'étrangers qu'il retire chez lui⁶.

DE L'ORGUEIL

IL faut définir l'orgueil une passion qui fait que de tout ce qui est au monde l'on n'estime que soi. Un homme fier et superbe n'écoute pas celui qui l'aborde dans la place pour lui parler de quelque affaire ; mais, sans s'arrêter et se faisant suivre quelque temps, il lui dit enfin qu'on peut le voir après son souper. Si l'on a reçu de lui le moindre bienfait, il ne veut pas qu'on en perde jamais le souvenir ; il le reprochera en pleine rue, à la vue de tout le monde. N'attendez pas de lui qu'en quelque endroit qu'il vous rencontre il s'approche de vous, et qu'il vous parle le premier ; de même, au lieu d'expédier sur-le-champ des marchands et des ouvriers, il ne feint point de les renvoyer au lendemain matin et à l'heure de son lever. Vous le voyez marcher, dans les rues de la ville, la tête baissée, sans daigner parler à personne de ceux qui

1. C'était contre l'opinion commune de toute la Grèce (L. B.). — 2. L'un des capitaines d'Alexandre le Grand et dont la famille régna quelque temps dans la Macédoine (L. B.) — 3. Parce que les pins, les sapins, les cyprès, et tout autre bois propre à construire des vaisseaux, étaient rares dans le pays attique, l'on n'en permettait le transport en d'autres pays qu'en payant un fort gros tribut (L. B.). — 4. Un talent attique, dont il s'agit, valait soixante mines attiques ; une mine, cent drachmes ; une drachme, six oboles. Le talent attique valait quelque six cents écus de notre monnaie (L. B.). — 5. Coutume des anciens (L. B.). — 6. Par droit d'hospitalité (L. B.). — 7. Il n'hésite point à.

vont et viennent. S'il se familiarise quelquefois jusqu'à inviter ses amis à un repas, il prétexte des raisons pour ne pas se mettre à table et manger avec eux, et il charge ses principaux domestiques du soin de les régaler. Il ne lui arrive point de rendre visite à personne sans prendre la précaution d'envoyer quelqu'un des siens pour avertir qu'il va venir¹. On ne le voit point chez lui lorsqu'il mange ou qu'il se parfume². Il ne se donne pas la peine de régler lui-même des parties ; mais il dit négligemment à un valet de les calculer, de les arrêter et de les passer à compte. Il ne sait point écrire dans une lettre : « Je vous prie de me faire ce plaisir, ou de me rendre ce service, » mais : « J'entends que cela soit ainsi ; j'envoie un homme vers vous pour recevoir une telle chose ; je ne veux pas que l'affaire se passe autrement ; faites ce que je vous dis promptement et sans différer. » Voilà son style.

DE LA PEUR OU DU DÉFAUT DE COURAGE

CETTE crainte est un mouvement de l'âme qui s'ébranle ou qui cède en vue d'un péril vrai ou imaginaire ; et l'homme timide est celui dont je vais faire la peinture. S'il lui arrive d'être sur la mer, et s'il aperçoit de loin des dunes ou des promontoires, la peur lui fait croire que c'est le débris de quelques vaisseaux qui ont fait naufrage sur cette côte ; aussi tremble-t-il au moindre flot qui s'élève, et il s'informe avec soin si tous ceux qui naviguent avec lui sont initiés³ ; s'il vient à remarquer que le pilote fait une nouvelle manœuvre, ou semble se détourner comme pour éviter un écueil, il l'interroge, il lui demande avec inquiétude s'il ne croit pas s'être écarté de sa route, s'il tient toujours la haute mer, et si les dieux sont propices⁴ ; après cela il se met à raconter une vision qu'il a eue pendant la nuit, dont il est encore tout épouvanté et qu'il prend pour un mauvais présage. Ensuite, ses frayeurs venant à croître, il se déshabille et ôte jusqu'à sa chemise, pour pouvoir mieux se sauver à la nage ; et, après cette précaution, il ne laisse pas de prier les navigateurs de le mettre à terre. Que si cet homme faible, dans une expédition militaire où il s'est engagé, entend dire que les ennemis sont proches, il appelle ses compagnons de guerre, observe leur contenance sur ce bruit qui court, leur dit qu'il est sans fondement et que les coureurs n'ont pu discerner si ce qu'ils ont découvert à la campagne sont amis ou ennemis ; mais si l'on n'en peut plus douter par les clameurs que l'on entend et s'il a vu lui-même de loin le commencement du combat et que quelques hommes aient paru tomber à ses yeux, alors, feignant que la précipitation et le tumulte lui ont fait oublier ses armes, il court les quérir dans sa tente, où il cache son épée sous le chevet de son lit et emploie beaucoup de temps à les

1. V. le chap. de la *Flatterie* (L. B.). — 2. Avec des huiles de senteur (L. B.). — 3. Les anciens naviguaient rarement avec ceux qui passaient pour impies, et ils se faisaient initier avant de partir, c'est-à-dire instruire des mystères de quelque divinité, pour se la rendre propice dans leurs voyages. V. le chap. de la *Superstition* (L. B.). — 4. Ils consultaient les dieux par les sacrifices ou par les augures, c'est-à-dire par le vol, le chant et le manger des oiseaux, et encore par les entrailles des bêtes (L. B.).

chercher, pendant que, d'un autre côté, son valet va, par ses ordres, savoir des nouvelles des ennemis, observe quelle route ils ont prise, et où en sont les affaires ; et, dès qu'il voit apporter au camp quelqu'un tout sanglant d'une blessure qu'il a reçue, il accourt vers lui, le console et l'encourage, étanche le sang qui coule de sa plaie, chasse les mouches qui l'importunent, ne lui refuse aucun secours et se mêle de tout, excepté de combattre. Si, pendant le temps qu'il est dans la chambre du malade, qu'il ne perd pas de vue, il entend la trompette qui sonne la charge : « Ah ! dit-il avec imprécation, puisses-tu être pendu, maudit sonneur, qui cornes incessamment et fais un bruit enragé qui empêche ce pauvre homme de dormir. » Il arrive même que, tout plein d'un sang qui n'est pas le sien, mais qui a rejailli sur lui de la plaie du blessé, il fait accroire à ceux qui viennent du combat qu'il a couru un grand risque de sa vie pour sauver celle de son ami ; il conduit vers lui ceux qui y prennent intérêt, ou comme ses parents, ou parce qu'ils sont d'un même pays ; et là il ne rougit pas de leur raconter quand et de quelle manière il a tiré cet homme des ennemis et l'a apporté dans sa tente.

DES GRANDS D'UNE RÉPUBLIQUE

LA plus grande passion de ceux qui ont les premières places dans un État populaire n'est pas le désir du gain ou de l'accroissement de leurs revenus, mais une impatience de s'agrandir et de se fonder, s'il se pouvait, une souveraine puissance sur la ruine de celle du peuple. S'il est assemblé pour délibérer à qui des citoyens il donnera la commission d'aider de ses soins le premier magistrat dans la conduite d'une fête ou d'un spectacle, cet homme ambitieux, et tel que je viens de le définir, se lève, demande cet emploi, et proteste que nul autre ne peut si bien s'en acquitter. Il n'approuve point la domination de plusieurs ; et de tous les vers d'Homère il n'a retenu que celui-ci :

Les peuples sont heureux quand un seul les gouverne¹.

Son langage le plus ordinaire est tel : « Retirons-nous de cette multitude qui nous environne ; tenons ensemble un conseil particulier où le peuple ne soit point admis ; essayons même de lui fermer le chemin à la magistrature. » Et s'il se laisse prévenir contre une personne d'une condition privée, de qui il croie avoir reçu quelque injure : « Cela, dit-il, ne se peut souffrir, et il faut que lui ou moi abandonnions la ville. » Vous le voyez se promener dans la place, sur le milieu du jour, avec les ongles propres, la barbe et les cheveux en bon ordre, repousser fièrement ceux qui se trouvent sur ses pas, dire avec chagrin, aux premiers qu'il rencontre, que la ville est un lieu où il n'y a plus moyen de vivre ; qu'il ne peut plus tenir contre l'horrible foule des plaideurs, ni supporter plus longtemps les longueurs, les crieries et les mensonges des avocats ;

1. *Iliade*, II, 204-205.

qu'il commence à avoir honte de se trouver assis dans une assemblée publique ou sur les tribunaux auprès d'un homme mal habillé, sale, et qui dégoûte ; et qu'il n'y a pas un seul de ces orateurs dévoués au peuple qui ne lui soit insupportable. Il ajoute que c'est Thésée¹ qu'on peut appeler le premier auteur de tous ces maux, et il fait de pareils discours aux étrangers qui arrivent dans la ville, comme à ceux avec qui il sympathise de mœurs et de sentiments.

D'UNE TARDIVE INSTRUCTION

IL s'agit de décrire quelques inconvénients où tombent ceux qui, ayant méprisé dans leur jeunesse les sciences et les exercices, veulent réparer cette négligence, dans un âge plus avancé, par un travail souvent inutile. Ainsi un vieillard de soixante ans s'avise d'apprendre des vers par cœur, et de les réciter à table dans un festin², où, la mémoire venant à lui manquer, il a la confusion de demeurer court. Une autre fois, il apprend de son propre fils les évolutions qu'il faut faire dans les rangs à droit³ ou à gauche, le manie-ment des armes et quel est l'usage à la guerre de la lance et du bouclier. S'il monte un cheval qu'on lui a prêté, il le presse de l'éperon, veut le manier, et, lui faisant faire des voltes ou des caracoles, il tombe lourdement et se casse la tête. On le voit tantôt, pour s'exercer au javelot, le lancer tout un jour contre l'homme de bois⁴, tantôt tirer de l'arc, et disputer avec son valet lequel des deux donnera mieux dans un blanc avec des flèches ; vouloir d'abord apprendre de lui, se mettre ensuite à l'instruire et à le corriger, comme s'il était le plus habile. Enfin, se voyant tout nu au sortir d'un bain, il imite les postures d'un lutteur, et, par le défaut d'habitude, il les fait de mauvaise grâce, et il s'agit d'une manière ridicule.

DE LA MÉDISANCE

JE définis ainsi la médisance : une pente secrète de l'âme à penser mal de tous les hommes, laquelle se manifeste par les paroles. Et pour ce qui concerne le médisant, voici ses mœurs : si on l'interroge sur quelque autre, et que l'on lui demande quel est cet homme, il fait d'abord sa généalogie : « Son père, dit-il, s'appelait Sosie⁵, que l'on a connu dans le service et parmi les troupes sous le nom de Sosistrate ; il a été affranchi depuis ce temps, et reçu dans l'une des tribus de la ville⁶ ; pour sa mère, c'était une noble Thracienne, car les femmes de Thrace, ajoute-t-il, se piquent la plupart d'une ancienne

1. Thésée avait jeté les fondements de la république d'Athènes en établissant l'égalité entre les citoyens (L. B.). — 2. V. le chap. de la Brutalité (L. B.). — 3. A droit : à droite. — 4. Une grande statue de bois qui était dans les lieux des exercices pour apprendre à darder (L. B.). — 5. C'était, chez les Grecs, un nom de valet ou d'esclave (L. B.). — 6. Le peuple d'Athènes était partagé en diverses tribus (L. B.).

~~Madame de la Bruyère~~

Le Marquis de la Bruyère à M^{lle} de la Bruyère.

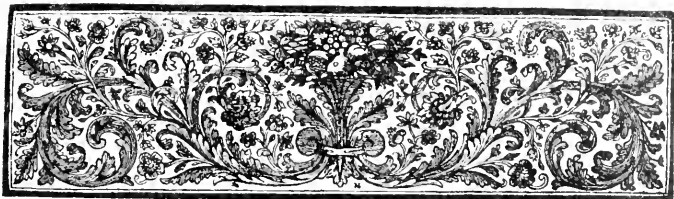
Je voudrois aller si vite dans les études de mon cousin
le duc de Bourbon quil y ait tous les jours quelques nouvelles
choses à vous mander sur le progrès quil y fait, elles ont
été un peu interrompues par la dévotion des dernières
fêtes et les répétitions du carrouzel nous sommes cependant
depuis quelques jours dans le bon train et fort avancés dans la
sue de François premier quil écrit avec assez dapplication
rapporte tout le soir dont se suis capable pour les rendre instruit
et des autres études dont vous êtes chargée et dont-espere
vous en rendre compte à lordinaire se suis avec un profond respect
M^{lle} de la Bruyère
De votre affecté
Le tres humble et tres obéissant serviteur
De la Bruyère

LETTRE DE LA BRUYÈRE AU GRAND CONDÉ

noblesse¹. Celui-ci, né de si honnêtes gens, est un scélérat qui ne mérite que le gibet. » Et retournant à la mère de cet homme, qu'il peint avec de si belles couleurs : « Elle est, poursuit-il, de ces femmes qui épient sur les grands chemins², les jeunes gens au passage, et qui, pour ainsi dire, les enlèvent et les ravissent. » Dans une compagnie où il se trouve quelqu'un qui parle mal d'une personne absente, il relève la conversation : « Je suis, lui dit-il, de votre sentiment ; cet homme m'est odieux, et je ne puis le souffrir ; qu'il est insupportable par sa physionomie. Y a-t-il un plus grand fripon et des manières plus extravagantes ? Savez-vous combien il donne à sa femme pour la dépense de chaque repas ? Trois oboles³, et rien davantage ; et croiriez-vous que dans les rigueurs de l'hiver et au mois de décembre il l'oblige de se laver à l'eau froide ? » Si alors quelqu'un de ceux qui l'écoutent se lève et se retire, il parle de lui presque dans les mêmes termes. Nul de ses plus familiers n'est épargné : les morts mêmes dans le tombeau ne trouvent pas un asile contre sa mauvaise langue⁴.

1. Cela est dit par dérision des Thraciennes qui venaient de la Grèce pour être servantes et quelque chose de pis (*L. B.*). — 2. Elles tenaient hôtellerie sur les chemins publics, où elles se mêlaient d'infâmes commerces (*L. B.*). — 3. Il y avait au-dessous de cette monnaie d'autres encore de moindre prix (*L. B.*). — 4. Il était défendu chez les Athéniens, de parler mal des morts, par une loi de Solon, leur législateur (*L. B.*).





LES CARACTÈRES

OU

LES MŒURS DE CE SIÈCLE

1688-1696

*Admonere volumus, non mordere;
prodesse, non lædere; consulere
moribus hominum, non officere¹.*
(ERASME.)

JE rends au public ce qu'il m'a prêté : j'ai emprunté de lui la matière de cet ouvrage, il est juste que, l'ayant achevé avec toute l'attention pour la vérité dont je suis capable et qu'il mérite de moi, je lui en fasse la restitution. Il peut regarder avec loisir² ce portrait que j'ai fait de lui d'après nature, et, s'il se connaît quelques-uns des défauts que je touche, s'en corriger. C'est l'unique fin que l'on doit se proposer en écrivant, et le succès aussi que l'on doit moins³ se promettre ; mais, comme les hommes ne se dégoûtent point du vice, il ne faut pas aussi⁴ se lasser de leur reprocher⁵ ; ils seraient peut-être pires s'ils venaient à manquer de censeurs ou de critiques, c'est ce qui fait que l'on prêche et que l'on écrit. L'orateur et l'écrivain ne sauraient vaincre la joie qu'ils ont d'être applaudis, mais ils devraient rougir d'eux-mêmes s'ils n'avaient cherché par leurs discours ou par leurs écrits que des éloges : outre que l'approbation la plus sûre et la moins équivoque est le changement de

1. Nous avons voulu avertir, non mordre ; être utile, non blesser ; servir les mœurs des hommes, non leur nuire. — 2. Avec loisir : à loisir. — 3. Moins : le moins. — 4. Aussi : non plus. — 5. Reprocher : faire des reproches.

mœurs et la réformation de ceux qui les lisent ou qui les écoutent, on ne doit parler, on ne doit écrire que pour l'instruction ; et, s'il arrive que l'on plaise, il ne faut pas néanmoins s'en repentir si cela sert à insinuer et à faire recevoir les vérités qui doivent instruire. Quand donc il s'est glissé dans un livre quelques pensées ou quelques réflexions qui n'ont ni le feu, ni le tour, ni la vivacité des autres, bien qu'elles semblent y être admises pour la variété, pour délasser l'esprit, pour le rendre plus présent et plus attentif à ce qui va suivre, à moins que d'ailleurs elles ne soient sensibles¹, familières, instructives, accommodées au simple peuple, qu'il n'est pas permis de négliger, le lecteur peut les condamner et l'auteur les doit proscrire : voilà la règle. Il y en a une autre, et que j'ai intérêt que l'on veuille suivre, qui est de ne pas perdre mon titre de vue, et de penser toujours, et dans toute la lecture de cet ouvrage, que ce sont les caractères ou les mœurs de ce siècle que je décris : car, bien que je les tire souvent de la cour de France et des hommes de ma nation, on ne peut pas néanmoins les restreindre à une seule cour ni les renfermer en un seul pays, sans que mon livre ne perde beaucoup de son étendue et de son utilité, ne s'écarte du plan que je me suis fait d'y peindre les hommes en général, comme des raisons qui entrent dans l'ordre des chapitres et dans une certaine suite insensible des réflexions qui les composent. Après cette précaution si nécessaire et dont on pénètre assez les conséquences, je crois pouvoir protester contre tout chagrin, toute plainte, toute maligne interprétation, toute fausse application et toute censure ; contre les froids plaisants et les lecteurs mal intentionnés. Il faut savoir lire et ensuite se taire, ou pouvoir rapporter ce qu'on a lu et ni plus ni moins que ce qu'on a lu ; et, si on le peut quelquefois, ce n'est pas assez, il faut encore le vouloir faire. Sans ces conditions, qu'un auteur exact et scrupuleux est en droit d'exiger de certains esprits pour l'unique récompense de son travail, je doute qu'il doive continuer d'écrire s'il préfère du moins sa propre satisfaction à l'utilité de plusieurs et au zèle de la vérité. J'avoue d'ailleurs que j'ai balancé dès l'année M.DC.LXXXX, et avant la cinquième édition, entre l'impatience de donner à mon livre plus de rondeur et une meilleure forme par de nouveaux caractères, et la crainte de faire dire à quelques-uns : « Ne

1. Sensibles : trappantes.

finiront-ils point, ces Caractères, et ne verrons-nous jamais autre chose de cet écrivain ? » Des gens sages me disaient, d'une part : « La matière est solide, utile, agréable, inépuisable ; vivez longtemps et traitez-la sans interruption pendant que vous vivrez : que pourriez-vous faire de mieux ? Il n'y a point d'année que les folies des hommes ne puissent vous fournir un volume. » D'autres, avec beaucoup de raison, me faisaient redouter les caprices de la multitude et la légèreté du public, de qui j'ai néanmoins de si grands sujets d'être content, et ne manquaient pas de me suggérer que, personne presque, depuis trente années, ne lisant plus que pour lire, il fallait aux hommes pour les amuser de nouveaux chapitres et un nouveau titre ; que cette indolence avait rempli les boutiques et peuplé le monde, depuis tout ce temps, de livres froids et ennuyeux, d'un mauvais style et de nulle ressource, sans règles et sans la moindre justesse, contraires aux mœurs et aux bienséances, écrits avec précipitation et lus de même, seulement par leur nouveauté ; et que, si je ne savais qu'augmenter un livre raisonnable, le mieux que je pouvais faire était de me reposer. Je pris alors quelque chose de ces deux avis si opposés et je gardai un tempérament qui les rapprochait. Je ne feignis¹ point d'ajouter quelques nouvelles remarques à celles qui avaient déjà grossi du double la première édition de mon ouvrage ; mais, afin que le public ne fût point obligé de parcourir ce qui était ancien pour passer à ce qu'il y avait de nouveau, et qu'il trouvât sous ses yeux ce qu'il avait seulement envie de lire, je pris soin de lui désigner cette seconde augmentation par une marque ((*)) particulière ; je crus aussi qu'il ne serait pas inutile de lui distinguer la première augmentation par une autre marque (*) plus simple, qui servît à lui montrer le progrès de mes *Caractères* et à aider son choix dans la lecture qu'il en voudrait faire ; et, comme il pouvait craindre que ce progrès n'allât à l'infini, j'ajoutais à toutes ces exactitudes une promesse sincère de ne plus rien hasarder en ce genre. Que si quelqu'un m'accuse d'avoir manqué à ma parole en insérant dans les trois éditions qui ont suivi un assez grand nombre de nouvelles remarques, il verra du moins qu'en les confondant avec les anciennes par la suppression entière de ces différences qui se voient par apostille, j'ai moins pensé à lui faire lire rien de nouveau qu'à

1. Feignis : hésitai.

laisser peut-être un ouvrage de mœurs plus complet, plus fin, et plus régulier à la postérité. Ce ne sont point au reste des maximes que j'ai voulu écrire, elles sont comme des lois dans la morale, et j'avoue que je n'ai ni assez d'autorité ni assez de génie pour faire le législateur; je sais même que j'aurais péché contre l'usage des maximes, qui veut qu'à la manière des oracles elles soient courtes et concises; quelques-unes de ces remarques le sont, quelques autres sont plus étendues: on pense les choses d'une manière différente, et on les explique par un tour aussi tout différent, par une sentence, par un raisonnement, par une métaphore ou quelque autre figure, par un parallèle, par une simple comparaison, par un fait tout entier, par un seul trait, par une description, par une peinture: de là procède la longueur ou la brièveté de mes réflexions. Ceux enfin qui font des maximes veulent être crus; je consens, au contraire, que l'on dise de moi que je n'ai pas quelquefois bien remarqué, pourvu que l'on remarque mieux.





DES OUVRAGES DE L'ESPRIT

Il faut chercher à penser et à parler juste. Bien écrire exige de l'ordre et de la netteté. Du goût. Nécessité de bien définir et de bien peindre. Anciens et modernes. Le mot propre. Les critiques et la critique. Térence et Molière, Malherbe, Ronsard, Marot, Rabelais, Montaigne, Amyot. L'opéra, la tragédie. Corneille et Racine, l'éloquence, le style. — Portraits d'Arsène, écrivain admiré et qui s'admire, de Théocrène, auteur médiocre et prétentieux.

TOUT est dit, et l'on vient trop tard depuis plus de sept mille¹ ans qu'il y a des hommes, et qui² pensent. Sur ce qui concerne les mœurs, le plus beau et le meilleur est enlevé ; l'on ne fait que glaner après les anciens et les habiles d'entre les modernes.

♥ Il faut chercher seulement à penser et à parler juste, sans vouloir amener les autres à notre goût et à nos sentiments ; c'est une trop grande entreprise.

♥ C'est un métier que de faire un livre, comme de faire une pendule ; il faut plus que de l'esprit pour être auteur. Un magistrat allait par son mérite à la première dignité ; il était homme délié et pratique dans les affaires ; il a fait imprimer un ouvrage moral qui est rare par le ridicule.

1. La Bruyère suit la chronologie de Suidas, qui place la création du monde 6000 ans avant J. C. — 2. Qui : qu'ils, faute d'orthographe fréquente à cette époque, où il se prononçait *i*, sauf devant une voyelle.

♥ Il n'est pas si aisé de se faire un nom par un ouvrage parfait que d'en faire valoir un médiocre par le nom qu'on s'est déjà acquis.

♥ Un ouvrage satirique ou qui contient des faits, qui est donné en feuilles sous le manteau, aux conditions d'être rendu de même s'il est médiocre, passe pour merveilleux ; l'impression est l'écueil.

♥ Si l'on ôte de beaucoup d'ouvrages de morale l'avertissement au lecteur, l'épître dédicatoire, la préface, la table, les approbations, il reste à peine assez de pages pour mériter le nom du livre.

♥ Il y a de certaines choses dont la médiocrité est insupportable : la poésie, la musique, la peinture, le discours public.

Quel supplice que celui d'entendre déclamer pompeusement un froid discours ou prononcer de médiocres vers avec toute l'emphase d'un mauvais poète !

♥ Certains poètes¹ sont sujets, dans le dramatique, à de longues suites de vers pompeux, qui semblent forts, élevés et remplis de grands sentiments ; le peuple écoute avidement, les yeux élevés et la bouche ouverte, croit que cela lui plaît, et, à mesure qu'il y comprend moins, l'admire davantage ; il n'a pas le temps de respirer, il a à peine celui de se récrier et d'applaudir ; j'ai cru autrefois et dans ma première jeunesse que ces endroits étaient clairs et intelligibles pour les acteurs, pour le parterre et l'amphithéâtre, que leurs auteurs s'entendaient eux-mêmes, et qu'avec toute l'attention que je donnais à leur récit j'avais tort de n'y rien entendre ; je suis détrompé.

♥ L'on n'a guère vu jusqu'à présent un chef-d'œuvre d'esprit qui soit l'ouvrage de plusieurs : Homère a fait l'*Illiade*, Virgile l'*Enéide*, Tite-Live ses *Décades*, et l'Orateur romain ses *Oraisons*.

♥ Il y a dans l'art un point de perfection comme de bonté ou de maturité dans la nature ; celui qui le sent et qui l'aime a le goût parfait, celui qui ne le sent pas et qui aime en deçà et au delà a le goût défectueux. Il y a donc un bon et un mauvais goût, et l'on dispute des goûts avec fondement

♥ Il y a beaucoup plus de vivacité que de goût parmi les hommes, ou, pour mieux dire, il y a peu d'hommes dont l'esprit soit accompagné d'un goût sûr et d'une critique judicieuse.

♥ La vie des héros a enrichi l'histoire, et l'histoire a embelli les actions des héros. Ainsi je ne sais qui sont plus redevables,

1. Pierre Corneille. .

ou ceux qui ont écrit l'histoire à ceux qui leur en ont fourni une si noble matière, ou ces grands hommes à leurs historiens.

♥ Amas d'épithètes, mauvaises louanges ; ce sont les faits qui jouent et la manière de les raconter.

♥ Tout l'esprit d'un auteur consiste à bien définir et à bien peindre. MOÏSE ¹, HOMÈRE, PLATON, VIRGILE, HORACE, ne sont au-dessus des autres écrivains que par leurs expressions et par leurs images. Il faut exprimer le vrai pour écrire naturellement, fortement, délicatement.

♥ On a dû faire du style ce qu'on a fait de l'architecture : on a entièrement abandonné l'ordre gothique que la barbarie avait introduit pour les palais et pour les temples ; on a rappelé le dorique, l'ionique et le corinthien ; ce qu'on ne voyait plus que dans les ruines de l'ancienne Rome et de la vieille Grèce, devenue moderne, éclate dans nos portiques et dans nos péristyles. De même on ne saurait, en écrivant, rencontrer le parfait, et, s'il se peut, surpasser les anciens que par leur imitation.

Combien de siècles se sont écoulés avant que les hommes, dans les sciences et dans les arts, aient pu revenir au goût des anciens et reprendre enfin le simple et le naturel !

On ² se nourrit des anciens et des habiles modernes, on les presse, on en tire le plus qu'on peut, on en renfle ses ouvrages ; et, quand enfin l'on est auteur et que l'on croit marcher tout seul, on s'élève contre eux, on les maltraite, semblable à ces enfants, drus ³ et forts d'un bon lait qu'ils ont sucé, qui battent leur nourrice.

Un auteur moderne ⁴ prouve ordinairement que les anciens nous sont inférieurs en deux manières, par raison et par exemple ; il tire la raison de son goût particulier et l'exemple de ses ouvrages.

Il avoue que les anciens, quelque inégaux et peu corrects qu'ils soient, ont de beaux traits ; il les cite, et ils sont si beaux qu'ils font lire sa critique.

Quelques habiles ⁵ prononcent en faveur des anciens contre les modernes, mais ils sont suspects et semblent juger en leur propre cause, tant leurs ouvrages sont faits sur le goût de l'antiquité ; on les récuse.

♥ L'on devrait aimer à lire ses ouvrages à ceux qui en savent assez pour les corriger et les estimer.

1. Quand même on ne le considère que comme un homme qui a écrit (*L. B.*). — 2. Fontenelle, littérateur, neveu de Corneille. Secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences, auteur des *Entretiens sur la pluralité des mondes* (1657-1757). — 3. *Drus* : solides. — 4. Perrault. — 5. Boileau et Racine.

Ne vouloir être ni conseillé ni corrigé sur son ouvrage est un pédantisme.

Il faut qu'un auteur reçoive avec une égale modestie les éloges et la critique que l'on fait de ses ouvrages.

♥ Entre toutes les différentes expressions qui peuvent rendre une seule de nos pensées, il n'y en a qu'une qui soit la bonne ; on ne la rencontre pas toujours en parlant ou en écrivant. Il est vrai néanmoins qu'elle existe, que tout ce qui ne l'est point est faible et ne satisfait point un homme d'esprit qui veut se faire entendre.

Un bon auteur, et qui écrit avec soin, éprouve souvent que l'expression qu'il cherchait depuis longtemps sans la connaître, et qu'il a enfin trouvée, est celle qui était la plus simple, la plus naturelle, qui semblait devoir se présenter d'abord et sans effort.

Ceux qui écrivent par humeur sont sujets à retoucher à leurs ouvrages ; comme elle n'est pas toujours fixe et qu'elle varie en eux selon les occasions, ils se refroidissent bientôt pour les expressions et les termes qu'ils ont le plus aimés.

♥ La même justesse d'esprit qui nous fait écrire de bonnes choses nous fait appréhender qu'elles ne le soient pas assez pour mériter d'être lues.

Un esprit médiocre croit écrire divinement ; un bon esprit croit écrire raisonnablement.

♥ L'on m'a engagé, dit *Ariste*, à lire mes ouvrages à *Zoile* ; je l'ai fait ; ils l'ont saisi d'abord, et, avant qu'il ait eu le loisir de les trouver mauvais, il les a loués modestement en ma présence, et il ne les a pas loués depuis devant personne. Je l'excuse et je n'en demande pas davantage à un auteur ; je le plains même d'avoir écouté de belles choses qu'il n'a point faites.

Ceux qui par leur condition se trouvent exempts de la jalousie d'auteur ont ou des passions ou des besoins qui les distraient et les rendent froids sur les conceptions d'autrui ; personne presque, par la disposition de son esprit, de son cœur et de sa fortune, n'est en état de se livrer au plaisir que donne la perfection d'un ouvrage.

♥ Le plaisir de la critique nous ôte celui d'être vivement touché de très belles choses.

♥ Bien des gens vont jusqu'à sentir le mérite d'un manuscrit qu'on leur lit, qui ne peuvent se déclarer en sa faveur jusqu'à ce qu'ils aient vu le cours qu'il aura dans le monde par l'impression ou quel sera son sort parmi les habiles ; ils ne hasardent point leurs suffrages, et il veulent être portés par la foule et entraînés

par la multitude ; ils disent alors qu'ils ont les premiers approuvé cet ouvrage, et que le public est de leur avis.

Ces gens laissent échapper les plus belles occasions de nous convaincre qu'ils ont de la capacité et des lumières, qu'ils savent juger, trouver bon ce qui est bon et meilleur ce qui est meilleur. Un bel ouvrage tombe entre leurs mains, c'est un premier ouvrage; l'auteur ne s'est pas encore fait un grand nom, il n'a rien qui préviene en sa faveur ; il ne s'agit point de faire sa cour ou de flatter les grands en applaudissant à ses écrits. On ne vous demande pas, *Zélotes*, de vous récrier : « C'est un chef-d'œuvre de l'esprit; l'humanité ne va pas plus loin ; c'est jusqu'où la parole humaine peut s'élever ; on ne jugera à l'avenir du goût de quelqu'un qu'à proportion qu'il en aura pour cette pièce. » Phrases outrées, dégoûtantes, qui sentent la pension ou l'abbaye, nuisibles à cela même qui est louable et qu'on veut louer. Que ne disiez-vous seulement : « Voilà un bon livre ; » vous le dites, il est vrai, avec toute la France, avec les étrangers comme avec vos compatriotes, quand il est imprimé par toute l'Europe et qu'il est traduit en plusieurs langues : il n'est plus temps.

♥ Quelques-uns de ceux qui ont lu un ouvrage en rapportent certains traits dont ils n'ont pas compris le sens, et qu'ils altèrent encore par tout ce qu'ils y mettent du leur ; et ces traits ainsi corrompus et défigurés, qui ne sont autre chose que leurs propres pensées et leurs expressions, ils les exposent à la censure, soutiennent qu'ils sont mauvais, et tout le monde convient qu'ils sont mauvais ; mais l'endroit de l'ouvrage que ces critiques croient citer, et qu'en effet ils ne citent point, n'en est pas pire.

♥ Que dites-vous du livre d'*Hermodore*? — Qu'il est mauvais, répond *Anthime*. — Qu'il est mauvais? — Qu'il est tel, continue-t-il, que ce n'est pas un livre, ou qui mérite du moins que le monde en parle. — Mais l'avez-vous lu? — Non, dit *Anthime*. Que n'ajoute-t-il que *Fulvie* et *Mélanie* l'ont condamné sans l'avoir lu, et qu'il est ami de *Fulvie* et de *Mélanie* ?

♥ *Arsène* du plus haut de son esprit contemple les hommes, et dans l'éloignement d'où il les voit il est comme effrayé de leur petitesse. Loué, exalté et porté jusqu'aux cieus par de certaines gens qui se sont promis de s'admirer réciproquement, il croit, avec quelque mérite qu'il a, posséder tout celui qu'on peut avoir et qu'il n'aura jamais. Occupé et rempli de ses sublimes idées, il se donne à peine le loisir de prononcer quelques oracles ; élevé par son caractère au-dessus des jugements humains, il abandonne aux âmes communes le mérite d'une vie suivie et uniforme, et il n'est responsable de ses inconstances qu'à ce cercle d'a-

mis qui les idolâtrèrent ; eux seuls savent juger, savent penser, savent écrire, doivent écrire ; il n'y a point d'autre ouvrage d'esprit si bien reçu dans le monde et si universellement goûté des honnêtes gens ¹, je ne dis pas qu'il veuille approuver, mais qu'il daigne lire ; incapable d'être corrigé par cette peinture qu'il ne lira point.

♥ *Théocrine* sait des choses assez inutiles ; il a des sentiments toujours singuliers ; il est moins profond que méthodique, il n'exerce que sa mémoire ; il est abstrait ², dédaigneux, et il semble toujours rire en lui-même de ceux qu'il croit ne le valoir pas. Le hasard fait que je lui lis mon ouvrage ; il l'écoute ; est-il lu, il me parle du sien. « Et du vôtre, me direz-vous, qu'en pense-t-il ? » Je vous l'ai déjà dit, il me parle du sien.

♥ Il n'y a point d'ouvrage si accompli qui ne fondît tout entier au milieu de la critique, si son auteur voulait en croire tous les censeurs, qui ôtent chacun l'endroit qui leur plaît le moins.

♥ C'est une expérience faite, que, s'il se trouve dix personnes qui effacent d'un livre une expression ou un sentiment, l'on en fournit aisément un pareil nombre qui les réclame. Ceux-ci s'écrient : « Pourquoi supprimer cette pensée ? elle est neuve, elle est belle, et le tour en est admirable ; » et ceux-là affirment, au contraire, ou qu'ils auraient négligé cette pensée, ou qu'ils lui auraient donné un autre tour. « Il y a un terme, disent les uns, dans votre ouvrage, qui est rencontré et qui peint la chose au naturel. — Il y a un mot, disent les autres, qui est hasardé, et qui d'ailleurs ne signifie pas assez ce que vous voulez peut-être faire entendre. » Et c'est du même trait et du même mot que tous ces gens s'expliquent ainsi ; et tous sont connaisseurs et passent pour tels. Quel autre parti pour un auteur que d'oser pour lors être de l'avis de ceux qui l'approuvent ?

♥ Un auteur sérieux n'est pas obligé de remplir son esprit de toutes les extravagances, de toutes les saletés, de tous les mauvais mots que l'on peut dire et de toutes les ineptes applications que l'on peut faire au sujet de quelques endroits de son ouvrage, et encore moins de les supprimer ; il est convaincu que, quelque scrupuleuse exactitude que l'on ait dans sa manière d'écrire, la raillerie froide des mauvais plaisants est un mal inévitable, et que les meilleures choses ne leur servent souvent qu'à leur faire rencontrer une sottise.

♥ Si certains esprits vifs et décisifs étaient crus, ce serait

1. *Honnêtes gens* : hommes d'esprit cultivé. — 2. *Abstrait* : distrait, rêveur isolé dans sa pensée.

encore trop que les termes pour exprimer les sentiments : il faudrait leur parler par signes, ou sans parler se faire entendre. Quelque soin qu'on apporte à être serré et concis, et quelque réputation qu'on ait d'être tel, ils vous trouvent diffus : il faut leur laisser tout à suppléer et n'écrire que pour eux seuls ; ils conçoivent une période par le mot qui la commence, et par une période tout un chapitre ; leur avez-vous lu un seul endroit de l'ouvrage, c'est assez : ils sont dans le fait et entendent l'ouvrage. Un tissu d'énigmes leur serait une lecture divertissante, et c'est une perte pour eux que ce style estropié qui les enlève soit rare et que peu d'écrivains s'en accommodent. Les comparaisons tirées d'un fleuve dont le cours, quoique rapide, est égal et uniforme, ou d'un embrasement qui, poussé par les vents, s'épand au loin dans une forêt où il consume les chênes et les pins, ne leur fournissent aucune idée de l'éloquence ; montrez-leur un feu grégeois qui les surprenne ou un éclair qui les éblouisse, ils vous quittent du bon et du beau.

♥ Quelle prodigieuse distance entre un bel ouvrage et un ouvrage parfait ou régulier ! Je ne sais s'il s'en est encore trouvé de ce dernier genre. Il est peut-être moins difficile aux rares génies de rencontrer le grand et le sublime que d'éviter toute sorte de fautes. Le *Cid* n'a eu qu'une voix pour lui à sa naissance, qui a été celle de l'admiration ; il s'est vu plus fort que l'autorité et la politique, qui ont tenté vainement de le détruire ; il a réuni en sa faveur des esprits toujours partagés d'opinions et de sentiments : les grands et le peuple ; ils s'accordent tous à le savoir de mémoire et à prévenir au théâtre les acteurs qui le récitent. Le *Cid*, enfin, est l'un des plus beaux poèmes que l'on puisse faire, et l'une des meilleures critiques qui ait été faite sur aucun sujet est celle du *Cid*.

♥ Quand une lecture vous élève l'esprit et qu'elle vous inspire des sentiments nobles et courageux, ne cherchez pas une autre règle pour juger de l'ouvrage : il est bon et fait de main d'ouvrier.

♥ *Capys*¹, qui s'érige en juge du beau style et qui croit écrire comme BOUHOURS² et RABUTIN³, résiste à la voix du peuple, et dit tout seul que *Damis*⁴ n'est pas un bon auteur. *Damis* cède à la multitude et dit ingénument avec le public que *Capys* est froid écrivain.

1. Boursault, auteur dramatique (1638-1701) ; la comédie *le Mercure galant* est son principal ouvrage. — 2. Bouhours, grammairien et littérateur, auteur des *Entretiens d'Ariste et d'Eugène* (1628-1702). — 3. Rabutin, historien français qui a écrit l'*Histoire amoureuse des Gaules*. — 4. Boileau.

♥ Le devoir du nouvelliste est de dire : « Il y a un tel livre qui court, et qui est imprimé chez Cramoisy, en tel caractère; il est bien relié et en beau papier ; il se vend tant. » Il doit savoir jusqu'à l'enseigne du libraire qui le débite ; sa folie est d'en vouloir faire la critique.

Le sublime du nouvelliste est le raisonnement creux sur la politique.

Le nouvelliste se couche le soir tranquillement sur une nouvelle qui se corrompt la nuit et qu'il est obligé d'abandonner le matin à son réveil.

♥ Le philosophe ¹ consume sa vie à observer les hommes, et il use ses esprits ² à en démêler les vices et le ridicule ; s'il donne quelque tour à ses pensées, c'est moins par une vanité d'auteur que pour mettre une vérité, qu'il a trouvée, dans tout le jour nécessaire pour faire l'impression qui doit servir à son dessein. Quelques lecteurs croient néanmoins le payer avec usure s'ils disent magistralement qu'ils ont lu son livre et qu'il y a de l'esprit, mais il leur renvoie tous leurs éloges, qu'il n'a pas cherché par son travail et par ses veilles : il porte plus haut ses projets et agit pour une fin plus relevée ; il demande des hommes un plus grand et un plus rare succès que les louanges, et même que les récompenses, qui est de les rendre meilleurs.

♥ Les sots lisent un livre et ne l'entendent point ; les esprits médiocres croient l'entendre parfaitement ; les grands esprits ne l'entendent quelquefois pas tout entier : ils trouvent obscur ce qui est obscur, comme ils trouvent clair ce qui est clair ; les beaux esprits veulent trouver obscur ce qui ne l'est point, et ne pas entendre ce qui est fort intelligible.

♥ Un auteur cherche vainement à se faire admirer par son ouvrage. Les sots admirent quelquefois, mais ce sont des sots. Les personnes d'esprit ont en eux les semences de toutes les vérités et de tous les sentiments ; rien ne leur est nouveau ; ils admirent peu : ils approuvent.

♥ Je ne sais si l'on pourra jamais mettre dans les lettres plus d'esprit, plus de tour, plus d'agrément et plus de style, que l'on en voit dans celles de BALZAC et de VOITURE ; elles sont vides de sentiments qui n'ont régné que depuis leur temps et qui doivent aux femmes leur naissance. Ce sexe va plus loin que le nôtre dans ce genre d'écrire ; elles trouvent sous leur plume des tours et des expressions qui souvent en nous ne sont l'effet que d'un long travail et d'une pénible recherche ; elles sont heureu-

1. La Bruyère. — 2. Ses esprits ; sa vie, son activité.

ses dans le choix des termes, qu'elles placent si juste que, tout connus qu'ils sont, ils ont le charme de la nouveauté et semblent être faits seulement pour l'usage où elles les mettent. Il n'appartient qu'à elles de faire lire dans un seul mot tout un sentiment et de rendre délicatement une pensée qui est délicate ; elles ont un enchaînement de discours inimitable, qui se suit naturellement et qui n'est lié que par le sens. Si les femmes étaient toujours correctes, j'oserais dire que les lettres de quelques-unes d'entre elles seraient peut-être ce que nous avons dans notre langue de mieux écrit.

♥ Il n'a manqué à TÉRENCE que d'être moins froid : quelle pureté, quelle exactitude, quelle politesse, quelle élégance, quels caractères ! Il n'a manqué à MOLIÈRE que d'éviter le jargon et le barbarisme et d'écrire purement : quel feu, quelle naïveté, quelle source de la bonne plaisanterie, quelle imitation des mœurs, quelles images et quel fléau du ridicule ! Mais quel homme on aurait pu faire de ces deux comiques !

♥ J'ai lu MALHERBE et THÉOPHILE ; ils ont tous deux connu la nature, avec cette différence que le premier, d'un style plein et uniforme, montre tout à la fois ce qu'elle a de plus beau et de plus noble, de plus naïf et de plus simple ; il en fait la peinture ou l'histoire. L'autre, sans choix, sans exactitude, d'une plume libre et inégale, tantôt charge ses descriptions, s'appesantit sur les détails : il fait une anatomie ; tantôt il feint, il exagère, il passe le vrai dans la nature : il en fait le roman.

♥ RONSARD et BALZAC ont eu chacun dans leur genre assez de bon et de mauvais pour former après eux de très grands hommes en vers et en prose.

♥ MAROT, par son tour et par son style, semble avoir écrit depuis RONSARD ; il n'y a guère entre ce premier et nous que la différence de quelques mots.

♥ RONSARD et les auteurs ses contemporains ont plus nui au style qu'ils ne lui ont servi ; ils l'ont retardé dans le chemin de la perfection, ils l'ont exposé à la manquer pour toujours et à n'y plus revenir. Il est étonnant que les ouvrages de MAROT, si naturels et si faciles, n'aient su faire de Ronsard, d'ailleurs plein de verve et d'enthousiasme, un plus grand poète que Ronsard et que Marot, et, au contraire, que Belleau, Jodelle et du Bartas aient été sitôt suivis d'un RACAN et d'un MALHERBE, et que notre langue à peine corrompue se soit vue réparée.

♥ MAROT et RABELAIS sont inexcusables d'avoir semé l'ordure dans leurs écrits ; tous deux avaient assez de génie et de

naturel pour pouvoir s'en passer, même à l'égard de ceux qui cherchent moins à admirer qu'à rire dans un auteur. Rabelais surtout est incompréhensible : son livre est une énigme, quoi qu'on veuille dire, inexplicable ; c'est une chimère, c'est le visage d'une belle femme avec des pieds et une queue de serpent, ou de quelque autre bête plus difforme ; c'est un monstrueux assemblage d'une morale fine et ingénieuse et d'une sale corruption. Où il est mauvais il passe bien loin au delà du pire : c'est le charme de la canaille ; où il est bon il va jusques à l'exquis et à l'excellent : il peut être le mets des plus délicats.

♥ Deux écrivains dans leurs ouvrages ont blâmé MONTAIGNE ¹, que je ne crois pas aussi bien qu'eux exempt de toute sorte de blâme ; il paraît que tous deux ne l'ont estimé en nulle manière. L'un ² ne pensait pas assez pour goûter un auteur qui pense beaucoup ; l'autre ³ pense trop subtilement pour s'accommoder de pensées qui sont naturelles.

♥ Un style grave, sérieux, scrupuleux, va fort loin. On lit AMYOT et COEFFETEAU ; lequel lit-on de leurs contemporains ? BALZAC, pour les termes et pour l'expression, est moins vieux que VOITURE ; mais, si ce dernier, pour le tour, pour l'esprit et pour le naturel, n'est pas moderne et ne ressemble en rien à nos écrivains, c'est qu'il leur a été plus facile de le négliger que de l'imiter, et que le petit nombre de ceux qui courent après lui ne peut l'atteindre.

♥ Le H** G** ⁴ est immédiatement au-dessous de rien ; il y a bien d'autres ouvrages qui lui ressemblent. Il y a autant d'invention à s'enrichir par un sot livre qu'il y a de sottise à l'acheter ; c'est ignorer le goût du peuple que de ne pas hasarder quelquefois de grandes fadaïses.

♥ L'on voit bien que l'*opéra* est l'ébauche d'un grand spectacle : il en donne l'idée.

Je ne sais pas comment l'*opéra*, avec une musique si parfaite et une dépense toute royale, a pu réussir à m'ennuyer.

Il y a des endroits dans l'*opéra* qui laissent en désirer d'autres ; il échappe quelquefois de souhaiter la fin de tout le spectacle : c'est faute de théâtre, d'action et de choses qui intéressent.

L'*opéra*, jusqu'à ce jour, n'est pas un poème, ce sont des vers, ni un spectacle, depuis que les machines ont disparu par le bon

1. Montaigne, moraliste dont les *Essais* ont rendu le nom immortel (1533-1592). —
 2. Guez de Balzac, auteur de *Lettres* très goûtées, du *Prince*, du *Socrate chrétien*, de l'*Aristippe*, ouvrages qui ont beaucoup contribué au progrès de la prose française (1594-1654).
 3. Malebranche, métaphysicien, a écrit de la *Recherche de la vérité* (1638-1715).
 4. *Hermès galant* ou le *Mercur* galant.

ménage d'*Amphion*¹ et de sa race : c'est un concert ou ce sont des voix soutenues par des instruments. C'est prendre le change et cultiver un mauvais goût que de dire, comme l'on fait, que la machine n'est qu'un amusement d'enfants et qui ne convient qu'aux Marionnettes : elle augmente et embellit la fiction, soutient dans les spectateurs cette douce illusion qui est tout le plaisir du théâtre, où elle jette encore le merveilleux. Il ne faut point de vols, ni de chars, ni de changements, aux *Bérenices* et à *Pénélope* : il en faut aux *opéras*, et le propre de ce spectacle est de tenir les esprits, les yeux et les oreilles dans un égal enchantement.

♥ Ils ont fait le théâtre, ces empressés, les machines, les ballets, les vers, la musique, tout le spectacle, jusqu'à la salle où s'est donné le spectacle, j'entends le toit et les quatre murs dès leur fondement. Qui doute que la chasse sur l'eau, l'enchantement de la Table² la merveille du Labyrinthe³ ne soient encore de leur invention? J'en juge par le mouvement qu'ils se donnent et par l'air content dont ils s'applaudissent sur tout le succès. Si je me trompe et qu'ils n'aient contribué en rien à cette fête si superbe, si galante, si longtemps soutenue, et où un seul a suffi pour le projet et pour la dépense, j'admire deux choses : la tranquillité et le flegme de celui qui a tout remué, comme l'embaras et l'action de ceux qui n'ont rien fait.

♥ Les connaisseurs, ou ceux qui se croient tels, se donnent voix délibérative et décisive sur les spectacles, se cantonnent aussi et se divisent en des partis contraires, dont chacun, poussé par un tout autre intérêt que par celui du public ou de l'équité, admire un certain poème ou une certaine musique et siffle tout autre. Ils nuisent également, par cette chaleur à défendre leurs préventions, et à la faction opposée et à leur propre cabale ; ils découragent par mille contradictions les poètes et les musiciens, retardent le progrès des sciences et des arts, en leur ôtant le fruit qu'ils pourraient tirer de l'émulation et de la liberté qu'auraient plusieurs excellents maîtres de faire chacun dans leur genre et selon leur génie de très beaux ouvrages.

♥ D'où vient que l'on rit si librement au théâtre et que l'on a honte d'y pleurer? Est-il moins dans la nature de s'attendrir sur le pitoyable⁴ que d'éclater sur le ridicule? Est-ce l'altération

1. Lulli, né à Florence, créa l'Opéra à Paris, fut le musicien préféré de Louis XIV. Il composa une vingtaine d'opéras : *Psyché*, *Bellérophon*, *Armide*, etc. puis des ballets (1633-1687) — 2. Collation très ingénieuse donnée dans le labyrinthe de Chantilly (L. B.). — 3. Rendez-vous de chasse dans la forêt de Chantilly (L. B.). — 4. Pitoyable digne de pitié.

des traits qui nous retient? Elle est plus grande dans un ris immodéré que dans la plus amère douleur, et l'on détourne son visage pour rire comme pour pleurer en la présence des grands et de tous ceux que l'on respecte. Est-ce une peine que l'on sent à laisser voir que l'on est tendre et à marquer quelque faiblesse, surtout en un sujet faux et dont il semble que l'on soit la dupe? Mais, sans citer les personnes graves ou les esprits forts qui trouvent du faible dans un ris excessif comme dans les pleurs et qui se les défendent également, qu'attend-on d'une scène tragique? qu'elle fasse rire? Et d'ailleurs la vérité n'y règne-t-elle pas aussi vivement par ses images que dans le comique? L'âme ne vatt-elle pas jusqu'au vrai dans l'un et l'autre genre avant que de s'émouvoir? est-elle même si aisée à contenter? ne lui faut-il pas encore le vraisemblable? Comme donc ce n'est point une chose bizarre d'entendre s'élever de tout un amphithéâtre un ris universel sur quelque endroit d'une comédie, et que cela suppose au contraire qu'il est plaisant et très naïvement exécuté, aussi l'extrême violence que chacun se fait à contraindre ses larmes et le mauvais ris dont on veut les couvrir prouvent clairement que l'effet naturel du grand tragique serait de pleurer tous franchement et de concert à la vue l'un de l'autre et sans autre embarras que d'essuyer ses larmes; outre qu'après être convenu de s'y abandonner, on éprouverait encore qu'il y a souvent moins lieu de craindre de pleurer au théâtre que de s'y morfondre.

♥ Le poème tragique vous serre le cœur dès son commencement, vous laisse à peine dans tout son progrès la liberté de respirer et le temps de vous remettre, ou, s'il vous donne quelque relâche, c'est pour vous replonger dans de nouveaux abîmes et dans de nouvelles alarmes; il vous conduit à la terreur par la pitié, ou, réciproquement, à la pitié par le terrible; vous mène par les larmes, par les sanglots, par l'incertitude, par l'espérance, par la crainte, par les surprises et par l'horreur, jusqu'à la catastrophe. Ce n'est donc pas un tissu de jolis sentiments, de déclarations tendres, d'entretiens galants, de portraits agréables, de mots *douceux* ou quelquefois assez plaisants pour faire rire, suivi, à la vérité, d'une dernière scène où les mutins¹ n'entendent aucune raison et où, pour la bienséance, il y a enfin du sang répandu et quelque malheureux à qui il en coûte la vie.

♥ Ce n'est point assez que les mœurs du théâtre ne soient point mauvaises, il faut encore qu'elles soient décentes et instructives; il peut y avoir un ridicule si bas et si grossier, ou même

1. Sédition, dénouement vulgaire des tragédies (L. B.).

si fade et si indifférent, qu'il n'est ni permis au poète d'y faire attention, ni possible aux spectateurs de s'en divertir. Le paysan ou l'ivrogne fournit quelques scènes à un farceur ; il n'entre qu'à peine dans le vrai comique. Comment pourrait-il faire le fond et l'action principale de la comédie ? Ces caractères, dit-on, sont naturels. Ainsi, par cette règle, on occupera bientôt tout l'amphithéâtre d'un laquais qui siffle, d'un malade dans sa garde-robe, d'un homme ivre qui dort ou qui vomit. Y a-t-il rien de plus naturel ? C'est le propre d'un efféminé de se lever tard, de passer une partie du jour à sa toilette, de se voir au miroir, de se parfumer, de se mettre des mouches, de recevoir des billets et d'y faire réponse : mettez ce rôle sur la scène, plus longtemps vous le ferez durer, un acte, deux actes, plus il sera naturel et conforme à son original ; mais plus aussi il sera froid et insipide.

♥ Il semble que le roman et la comédie pourraient être aussi utiles qu'ils sont nuisibles ; l'on y voit de si grands exemples de constance, de vertu, de tendresse et de désintéressement, de si beaux et de si parfaits caractères que, quand une jeune personne jette de là sa vue sur tout ce qui l'entoure, ne trouvant que des sujets indignes et fort au-dessous de ce qu'elle vient d'admirer, je m'étonne qu'elle soit capable pour eux de la moindre faiblesse.

♥ CORNEILLE ne peut être égalé dans les endroits où il excelle : il a pour lors un caractère original et inimitable, mais il est inégal. Ses premières comédies sont sèches, languissantes, et ne laissaient pas espérer qu'il dût aller si loin ensuite, comme ses dernières font qu'on s'étonne qu'il ait pu tomber de si haut. Dans quelques-unes de ses meilleures pièces, il y a des fautes inexcusables contre les mœurs, un style de déclamateur qui arrête l'action et la fait languir, des négligences dans les vers et dans l'expression qu'on ne peut comprendre en un si grand homme. Ce qu'il y a en lui de plus éminent, c'est l'esprit, qu'il avait sublime, auquel il a été redevable de certains vers, les plus heureux qu'on ait jamais lus d'ailleurs, de la conduite de son théâtre, qu'il a quelquefois hasardée contre les règles des anciens, et enfin de ses dénouements, car il ne s'est pas toujours assujéti au goût des Grecs et à leur grande simplicité ; il a aimé, au contraire, à charger la scène d'événements dont il est presque toujours sorti avec succès, admirable surtout par l'extrême variété et le peu de rapport qui se trouve pour le dessein entre un si grand nombre de poèmes qu'il a composés. Il semble qu'il y ait plus de ressemblance dans ceux de RACINE, et qu'ils tendent un peu plus à une même chose ; mais il est égal, soutenu, toujours le même partout, soit pour le dessein et la conduite

de ses pièces, qui sont justes, régulières, prises dans le bon sens et dans la nature ; soit pour la versification, qui est correcte, riche dans ses rimes, élégante, nombreuse, harmonieuse ; exact imitateur des anciens, dont il a suivi scrupuleusement la netteté et la simplicité de l'action ; à qui le grand et le merveilleux n'ont pas même manqué, ainsi qu'à Corneille, ni le touchant ni le pathétique. Quelle plus grande tendresse que celle qui est répandue dans tout le *Cid*, dans *Polyeucte* et dans les *Horaces* ! Quelle grandeur ne se remarque point en Mithridate, en Porus et en Burrhus ! Ces passions encore favorites des anciens, que les tragiques aimaient à exciter sur les théâtres, et qu'on nomme la terreur et la pitié, ont été connues de ces deux poètes : Oreste, dans l'*Andromaque* de Racine, et *Phèdre* du même auteur, comme l'*Œdipe* et les *Horaces* de Corneille, en sont la preuve. Si cependant il est permis de faire entre eux quelque comparaison et les marquer l'un et l'autre par ce qu'ils ont eu de plus propre et par ce qui éclate le plus ordinairement dans leurs ouvrages, peut-être qu'on pourrait parler ainsi : Corneille nous assujettit à ses caractères et à ses idées, Racine se conforme aux nôtres ; celui-là peint les hommes comme ils devraient être, celui-ci les peint tel qu'ils sont ; il y a plus dans le premier de ce que l'on admire et de ce que l'on doit même imiter, il y a plus dans le second de ce que l'on reconnaît dans les autres ou de ce que l'on éprouve dans soi-même ; l'un élève, étonne, maîtrise, instruit ; l'autre plaît, remue, touche, pénètre ; ce qu'il y a de plus beau, de plus noble et de plus impérieux dans la raison est manié par le premier, et par l'autre ce qu'il y a de plus flatteur et de plus délicat dans la passion ; ce sont dans celui-là des maximes, des règles, des préceptes, et dans celui-ci du goût et des sentiments ; l'on est plus occupé aux pièces de Corneille, l'on est plus ébranlé et plus attendri à celles de Racine, Corneille est plus moral, Racine plus naturel ; il semble que l'un imite *Sophocle*, et que l'autre doit plus à EURIPIDE.

♥ Le peuple appelle éloquence la facilité que quelques-uns ont de parler seuls et longtemps, jointe à l'emportement du geste, à l'éclat de la voix et à la force des poumons ; les pédants ne l'admettent aussi que dans le discours oratoire, et ne la distinguent pas de l'entassement des figures, de l'usage des grands mots et de la rondeur des périodes.

■ Il semble que la logique est l'art de convaincre de quelque vérité, et l'éloquence un don de l'âme, lequel nous rend maîtres du cœur et de l'esprit des autres, qui fait que nous leur inspirons ou que nous leur persuadons tout ce qui nous plaît.

L'éloquence peut se trouver dans les entretiens et dans tout genre d'écrire ; elle est rarement où on la cherche, et elle est quelquefois où on ne la cherche point.

L'éloquence est au sublime ce que le tout est à sa partie.

Qu'est-ce que le sublime ? Il ne paraît pas qu'on l'ait défini. Est-ce une figure ? naît-il des figures, ou du moins de quelques figures ? Tout genre d'écrire reçoit-il le sublime, où s'il n'y a que les grands sujets qui en soient capables ? peut-il briller autre chose dans l'épique qu'un beau naturel, et dans les lettres familières, comme dans les conversations, qu'une grande délicatesse ? ou plutôt le naturel et le délicat ne sont-ils pas le sublime des ouvrages dont ils font la perfection ? Qu'est-ce que le sublime ? où entre le sublime ?

Les synonymes sont plusieurs diction¹ ou plusieurs phrases différentes qui signifient une même chose. L'antithèse est une opposition de deux vérités qui se donnent du jour l'une à l'autre. La métaphore ou la comparaison emprunte d'une chose étrangère une image sensible et naturelle d'une vérité. L'hyperbole exprime au delà de la vérité pour ramener l'esprit à la mieux connaître. Le sublime ne peint que la vérité, mais en un sujet noble ; il la peint tout entière dans sa cause et dans son effet ; il est l'expression ou l'image la plus digne de cette vérité. Les esprits médiocres ne trouvent point l'unique expression, et usent de synonymes. Les jeunes gens sont éblouis de l'éclat de l'antithèse, et s'en servent. Les esprits justes, et qui aiment à faire des images qui soient précises, donnent naturellement dans la comparaison et la métaphore. Les esprits vifs, pleins de feu et qu'une vaste imagination emporte hors des règles et de la justesse, ne peuvent s'assouvir de l'hyperbole ; pour le sublime, il n'y a même entre les grands génies que les plus élevés qui en soient capables.

♥ Tout écrivain, pour écrire nettement, doit se mettre à la place de ses lecteurs, examiner son propre ouvrage comme quelque chose qui lui est nouveau, qu'il lit pour la première fois, où il n'a nulle part, et que l'auteur aurait soumis à sa critique, et se persuader ensuite qu'on n'est pas entendu seulement à cause que l'on s'entend soi-même, mais parce qu'on est en effet intelligible.

♥ L'on n'écrit que pour être entendu, mais il faut du moins en écrivant faire entendre de belles choses ; l'on doit avoir une diction pure et user de termes qui soient propres, il est vrai, mais

1. *Diction* : mot.

il faut que ces termes si propres expriment des pensées nobles, vives, solides et qui renferment un très beau sens ; c'est faire de la pureté et de la clarté du discours un mauvais usage que de les faire servir à une matière aride, infructueuse, qui est sans sel, sans utilité, sans nouveauté. Que sert aux lecteurs de comprendre aisément et sans peine des choses frivoles et puériles, quelquefois fades et communes, et d'être moins incertains de la pensée d'un auteur qu'ennuyés de son ouvrage ?

Si l'on jette quelque profondeur dans certains écrits, si l'on affecte une finesse de tour et quelquefois une trop grande délicatesse, ce n'est que par la bonne opinion qu'on a de ses lecteurs.

♥ L'on a cette incommodité à essayer dans la lecture des livres faits par des gens de parti et de cabale ¹, que l'on n'y voit pas toujours la vérité ; les faits y sont déguisés, les raisons réciproques n'y sont point rapportées dans toute leur force, ni avec une entière exactitude ; et, ce qui use la plus longue patience, il faut lire un grand nombre de termes durs et injurieux que se disent des hommes graves, qui d'un point de doctrine ou d'un fait contesté se font une querelle personnelle. Ces ouvrages ont cela de particulier qu'ils ne méritent ni le cours prodigieux qu'ils ont pendant un certain temps, ni le profond oubli où ils tombent lorsque, le feu et la division venant à s'éteindre, ils deviennent des almanachs de l'autre année.

♥ La gloire ou le mérite de certains hommes est de bien écrire ; et de quelques autres, c'est de n'écrire point.

♥ L'on écrit régulièrement depuis vingt années, l'on est esclave de la construction, l'on a enrichi la langue de nouveaux mots, secoué le joug du latinisme et réduit le style à la phrase purement française ; l'on a presque retrouvé le nombre que MALHERBE et BALZAC avaient les premiers rencontré et que tant d'auteurs depuis eux ont laissé perdre ; l'on a mis enfin dans le discours tout l'ordre et toute la netteté dont il est capable ; cela conduit insensiblement à y mettre de l'esprit.

♥ Il y a des artisans ² ou des habiles dont l'esprit est aussi vaste que l'art et la science qu'ils professent ; ils lui rendent avec avantage par le génie et par l'invention ce qu'ils tiennent d'elle et de ses principes ; ils sortent de l'art pour l'ennoblir, s'écartent des règles si elles ne les conduisent pas au grand et au sublime ; ils marchent seuls et sans compagnie, mais ils vont fort haut et pénètrent fort loin, toujours sûrs et confirmés par

1. Jésuites et jansénistes. — 2. Artisans : ouvriers.

le succès des avantages que l'on tire quelquefois de l'irrégularité. Les esprits justes, doux, modérés, non seulement ne les atteignent pas, ne les admirent pas, mais ils ne les comprennent point et voudraient encore moins les imiter; ils demeurent tranquilles dans l'étendue de leur sphère, vont jusqu'à un certain point qui fait les bornes de leur capacité et de leurs lumières; ils ne vont pas plus loin, parce qu'ils ne voient rien au delà; ils ne peuvent au plus qu'être les premiers d'une seconde classe et exceller dans le médiocre.

♥ Il y a des esprits, si je l'ose dire, inférieurs et subalternes, qui ne semblent faits que pour être le recueil, le registre ou le magasin de toutes les productions des autres génies; ils sont plagiaires, traducteurs, compilateurs; ils ne pensent point, ils disent ce que les auteurs ont pensé; et, comme le choix des pensées est invention, ils l'ont mauvais, peu juste et qui les détermine plutôt à rapporter beaucoup de choses que d'excellentes choses; ils n'ont rien d'original et qui soit à eux; ils ne savent que ce qu'ils ont appris, et ils n'apprennent que ce que tout le monde veut bien ignorer: une science vaine, aride, dénuée d'agrément et d'utilité, qui ne tombe point dans la conversation, qui est hors de commerce, semblable à une monnaie qui n'a point de cours; on est tout à la fois étonné de leur lecture et ennuyé de leur entretien ou de leurs ouvrages. Ce sont ceux que les grands et le vulgaire confondent avec les savants et que les sages renvoient au pédantisme.

♥ La critique souvent n'est pas une science, c'est un métier où il faut plus de santé que d'esprit, plus de travail que de capacité, plus d'habitude que de génie; si elle vient d'un homme qui ait moins de discernement que de lecture et qu'elle s'exerce sur de certains chapitres, elle corrompt et les lecteurs et l'écrivain.

♥ Je conseille à un auteur né copiste, et qui a l'extrême modestie de travailler d'après quelqu'un, de ne se choisir pour exemplaires¹ que ces sortes d'ouvrages où il entre de l'esprit, de l'imagination ou même de l'érudition; s'il n'atteint pas ses originaux, du moins, il en approche et il se fait lire. Il doit, au contraire, éviter comme un écueil de vouloir imiter ceux qui écrivent par humeur, que le cœur fait parler, à qui il inspire les termes et les figures, et qui tirent pour ainsi dire de leurs entrailles tout ce qu'ils expriment sur le papier; dangereux modèles et tout propres à faire tomber dans le froid, dans le bas et dans le ridicule, ceux qui s'ingèrent de les suivre; en

1. *Exemplaires* : Modèles.

effet, je rirais d'un homme qui voudrait sérieusement parler mon ton de voix ou me ressembler de visage.

♡ Un homme né chrétien et Français se trouve contraint dans la satire, les grands sujets lui sont défendus ; il les entame quelquefois et se détourne ensuite sur de petites choses qu'il relève par la beauté de son génie et de son style.

♡ Il faut éviter le style vain et puéril, de peur de ressembler à *Dorilas* et *Handburg* ; l'on peut, au contraire, en une sorte d'écrits, hasarder de certaines expressions, user de termes transposés et qui peignent vivement, et plaindre ceux qui ne sentent pas le plaisir qu'il y a à s'en servir ou à les entendre.

♡ Celui qui n'a égard en écrivant qu'au goût de son siècle songe plus à sa personne qu'à ses écrits ; il faut toujours tendre à la perfection, et alors cette justice, qui nous est quelquefois refusée par nos contemporains, la postérité sait nous la rendre.

♡ Il ne faut point mettre un ridicule où il n'y en a point : c'est se gâter le goût, c'est corrompre son jugement et celui des autres ; mais le ridicule qui est quelque part, il faut l'y voir, l'en tirer avec grâce et d'une manière qui plaise et qui instruisse.

♡ HORACE OU DESPRÉAUX l'a dit avant vous. — Je le crois sur votre parole ; mais je l'ai dit comme mien, ne puis-je pas penser après eux, une chose vraie et que d'autres encore penseront après moi !





DU MÉRITE PERSONNEL

Le mérite sans prôneurs et sans cabales ; le mérite méconnu, modeste. Qualités de la véritable grandeur. — Portraits d'Egésippe, incapable propre à tout, qui demande un emploi ; de Xanthus, affranchi faible ; de Philémon, fat couvert d'or et de broderies ; d'Émile, homme de guerre ; de Mopse, l'indiscret ; de Celse, le complaisant d'importance ; de Ménippe, oiseau paré de divers plumages.

QUI peut, avec les plus rares talents et le plus excellent mérite, n'être pas convaincu de son inutilité, quand il considère qu'il laisse, en mourant, un monde qui ne se sent pas de sa perte et où tant de gens se trouvent pour le remplacer ?

♥ De bien des gens il n'y a que le nom qui vaille¹ quelque chose : quand vous les voyez de fort près, c'est moins que rien ; de loin ils imposent.

♥ Tout persuadé que je suis que ceux que l'on choisit pour de différents emplois, chacun selon son génie et sa profession, font bien, je me hasarde de dire qu'il se peut faire qu'il y ait au monde plusieurs personnes connues ou inconnues, que l'on n'emploie pas, qui feraient très bien ; et je suis induit à ce sentiment par le merveilleux succès de certaines gens que le hasard seul a placés, et de qui jusqu'alors on n'avait pas attendu de fort grandes choses.

Combien d'hommes admirables, et qui avaient de très beaux génies, sont morts sans qu'on en ait parlé ! Combien vivent encore dont on ne parle point et dont on ne parlera jamais !

♥ Quelle horrible peine a un homme qui est sans prôneurs et

1. Vaille : vaille.

sans cabale, qui n'est engagé dans aucun corps, mais qui est seul, et qui n'a que beaucoup de mérite pour toute recommandation, de se faire jour à travers l'obscurité où il se trouve, et de venir au niveau d'un fat qui est en crédit !

✕ ♡ Personne presque ne s'avise de lui-même du mérite d'un autre.

Les hommes sont trop occupés d'eux-mêmes pour avoir le loisir de pénétrer ou de discerner les autres : de là vient qu'avec un grand mérite et une plus grande modestie l'on peut être longtemps ignoré.

★ ♡ Le génie et les grands talents manquent souvent, quelquefois aussi les seules occasions : tels peuvent être loués de ce qu'ils ont fait, et tels de ce qu'ils auraient fait.

♡ Il est moins rare de trouver de l'esprit que des gens qui se servent du leur ou qui fassent valoir celui des autres et le mettent à quelque usage ¹.

♡ Il y a plus d'outils que d'ouvriers, et de ces derniers plus de mauvais que d'excellents : que pensez-vous de celui qui veut scier avec un rabot, et qui prend sa scie pour raboter ?

♡ Il n'y a point au monde un si pénible métier que celui de se faire un grand nom ; la vie s'achève que l'on a à peine ébauché son ouvrage.

♡ Que faire d'*Egésippe*, qui demande un emploi ? le mettra-t-on dans les finances ou dans les troupes ? Cela est indifférent, et il faut que ce soit l'intérêt seul qui en décide : car il est aussi capable de manier de l'argent, ou de dresser des comptes, que de porter les armes. « Il est propre à tout, » disent ses amis, ce qui signifie toujours qu'il n'a pas plus de talent pour une chose que pour une autre, ou, en d'autres termes, qu'il n'est propre à rien. Ainsi la plupart des hommes occupés d'eux seuls dans leur jeunesse, corrompus par la paresse ou par le plaisir, croient faussement, dans un âge plus avancé, qu'il leur suffit d'être inutiles ou dans l'indigence, afin que la république soit engagée à les placer ou à les secourir, et ils profitent rarement de cette leçon si importante : que les hommes devraient employer les premières années de leur vie à devenir tels, par leurs études et par leur travail, que la république elle-même eût besoin de leur industrie ² et de leurs lumières ; qu'ils fussent comme une pièce nécessaire à tout son édifice, et qu'elle se trouvât portée par ses propres avantages à faire leur fortune ou à l'embellir.

1 Mettre à quelque usage : mettre en usage. — 2. Industrie : dextérité.

Nous devons travailler à nous rendre très dignes de quelque emploi ; le reste ne nous regarde point, c'est l'affaire des autres.

♥ Se faire valoir par des choses qui ne dépendent point des autres, mais de soi seul, ou renoncer à se faire valoir : maxime inestimable et d'une ressource infinie dans la pratique, utile aux faibles, aux vertueux, à ceux qui ont de l'esprit, qu'elle rend maîtres de leur fortune ou de leur repos : pernicieuse pour les grands, qui diminuerait leur cour, ou plutôt le nombre de leurs esclaves, qui ferait tomber leur morgue avec une partie de leur autorité, et les réduirait presque à leurs entremets et à leurs équipages ; qui les priverait du plaisir qu'ils sentent à se faire prier, presser, solliciter, à faire attendre ou à refuser, à promettre et à ne pas donner ; qui les traverserait dans le goût qu'ils ont quelquefois à mettre les sots en vue et à anéantir le mérite quand il leur arrive de le discerner ; qui bannirait des cours les brigues, les cabales, les mauvais offices, la bassesse, la flatterie, la fourberie ; qui ferait d'une cour orageuse, pleine de mouvements et d'intrigues, comme une pièce comique ou même tragique, dont les sages ne seraient que les spectateurs ; qui remettrait de la dignité dans les différentes conditions des hommes, de la sérénité sur leurs visages ; qui étendrait leur liberté ; qui réveillerait en eux, avec les talents naturels, l'habitude du travail et de l'exercice ; qui les exciterait à l'émulation, au désir de la gloire, à l'amour de la vertu ; qui, au lieu de courtisans vils, inquiets, inutiles, souvent onéreux à la république, en ferait ou de sages économes, ou d'excellents pères de famille, ou des juges intègres, ou de bons officiers, ou de grands capitaines, ou des orateurs, ou des philosophes, et qui ne leur attirerait à tous nul autre inconvénient que celui peut-être de laisser à leurs héritiers moins de trésors que de bons exemples.

♥ Il faut, en France, beaucoup de fermeté et une grande étendue d'esprit pour se passer des charges et des emplois, et consentir ainsi à demeurer chez soi et à ne rien faire ; personne presque n'a assez de mérite pour jouer ce rôle avec dignité, ni assez de fonds pour remplir le vide du temps sans ce que le vulgaire appelle des affaires : il ne manque cependant à l'oisiveté du sage qu'un meilleur nom, et que méditer, parler, lire et être tranquille s'appelât travailler.

♥ Un homme de mérite et qui est en place n'est jamais incommode par sa vanité ; il s'étourdit moins du poste qu'il occupe qu'il n'est humilié par un plus grand qu'il ne remplit pas et dont il se croit digne ; plus capable d'inquiétude que de fierté ou de mépris pour les autres, il ne pèse qu'à soi-même.

♥ Il coûte à un homme de mérite de faire assidûment sa cour, mais par une raison bien opposée à celle que l'on pourrait croire: il n'est point tel sans une grande modestie, qui l'éloigne de penser qu'il fasse le moindre plaisir aux princes, s'il se trouve sur leur passage, se poste devant leurs yeux et leur montre son visage ; il est plus proche de se persuader qu'il les importune, et il a besoin de toutes les raisons tirées de l'usage et de son devoir pour se résoudre à se montrer. Celui au contraire qui a bonne opinion de soi et que le vulgaire appelle un glorieux a du goût à se faire voir, et il fait sa cour avec d'autant plus de confiance qu'il est incapable de s'imaginer que les grands dont il est vu pensent autrement de sa personne qu'il fait lui-même.

♥ Un honnête homme se paie par ses mains de l'application qu'il a à son devoir par le plaisir qu'il sent à le faire, et se désintéresse sur les éloges, l'estime et la reconnaissance, qui lui manquent quelquefois.

✂ ♥ Si j'osais faire une comparaison entre deux conditions tout à fait inégales, je dirais qu'un homme de cœur pense à remplir ses devoirs à peu près comme le couvreur songe à couvrir : ni l'un ni l'autre ne cherchent à exposer leur vie, ni ne sont détournés par le péril ; la mort pour eux est un inconvénient dans le métier, et jamais un obstacle ; le premier aussi n'est guère plus vain d'avoir paru à la tranchée, emporté un ouvrage ou forcé un retranchement, que celui-ci d'avoir monté sur de hauts combles ou sur la pointe d'un clocher : ils ne sont tous deux appliqués qu'à bien faire, pendant que le fanfaron travaille à ce que l'on dise de lui qu'il a bien fait.

✂ ♥ La modestie est au mérite ce que les ombres sont aux figures dans un tableau : elle lui donne de la force et du relief.

Un extérieur simple est l'habit des hommes vulgaires, il est taillé pour eux sur mesure ; mais c'est une parure pour ceux qui ont rempli leur vie de grandes actions : je les compare à une beauté négligée, mais plus piquante.

Certains hommes contents d'eux-mêmes, de quelque action ou de quelque ouvrage qui ne leur a pas mal réussi, et ayant ouï dire que la modestie sied bien aux grands hommes, osent être modestes, contrefont les simples et les naturels, semblables à ces gens d'une taille médiocre qui se baissent aux portes de peur de se heurter.

♥ Votre fils est bête, ne le faites pas monter sur la tribune ; votre fille est née pour le monde, ne l'enfermez pas parmi les vestales ; *Xanthus* votre affranchi est faible et timide, ne différez pas, retirez-le des légions et de la milice : « Je veux l'avancer », di-

tes-vous. » Comblez-le de biens, surchargez-le de terres, de titres et de possessions, servez-vous du temps, nous vivons dans un siècle où elles lui feront plus d'honneur que la vertu. « Il m'en coûterait trop, » ajoutez-vous. Parlez-vous sérieusement, *Cras-sus*? Songez-vous que c'est une goutte d'eau que vous puisez du Tibre pour enrichir Xanthus, que vous aimez, et pour prévenir les honteuses suites d'un engagement où il n'est pas propre?

♥ Il ne faut regarder dans ses amis que la seule vertu qui nous attache à eux, sans aucun examen de leur bonne ou de leur mauvaise fortune ; et, quand on se sent capable de les suivre dans leur disgrâce, il faut les cultiver hardiment et avec confiance jusque dans leur plus grande prospérité.

♥ S'il est ordinaire d'être vivement touché des choses rares, pourquoi le sommes-nous si peu de la vertu?

♥ S'il est heureux d'avoir de la naissance, il ne l'est pas moins d'être tel qu'on ne s'informe plus si vous en avez.

♥ Il apparaît de temps en temps sur la surface de la terre des hommes rares ¹, exquis, qui brillent par leur vertu, et dont les qualités éminentes jettent un éclat prodigieux, semblables à ces étoiles extraordinaires dont on ignore les causes, et dont on sait encore moins ce qu'elles deviennent après avoir disparu : ils n'ont ni aïeux ni descendants ; ils composent seuls toute leur race.

♥ Le bon esprit nous découvre notre devoir, notre engagement à le faire ; et, s'il y a du péril, avec péril ; il inspire le courage ou il y supplée.

♥ Quand on excelle dans son art et qu'on lui donne toute la perfection dont il est capable, l'on en sort en quelque manière, et l'on s'égale à ce qu'il y a de plus noble et de plus relevé. V** ² est un peintre, C** ³ un musicien, et l'auteur de *Pyrame* ⁴ est un poète ; mais MIGNARD est MIGNARD, LULLI est LULLI, et CORNEILLE est CORNEILLE.

♥ Un homme libre, et qui n'a point de femme, s'il a quelque esprit, peut s'élever au-dessus de sa fortune, se mêler dans le monde et aller de pair avec les plus honnêtes gens : cela est moins facile à celui qui est engagé ; il semble que le mariage met tout le monde dans son ordre ⁵.

♥ Après le mérite personnel, il faut l'avouer, ce sont les éminentes dignités et les grands titres dont les hommes tirent plus

1. Richelieu. — 2. Un des frères Vignon, tous deux peintres et membres de l'Académie. — 3. Colasse, compositeur, secrétaire de Lulli, a écrit des opéras, des motets, des cantates (1649-1709). — 4. Pradon (1632-1698). — 5. *Ordre* : condition..

de distinction et plus d'éclat, et qui ne sait être un ERASME doit penser à être évêque. Quelques-uns, pour étendre leur renommée, entassent sur leurs personnes des pairies, des colliers d'ordre, des primaties, la pourpre, et ils auraient besoin d'une tiare; mais quel besoin a *Trophime* d'être cardinal?

♥ L'or éclate, dites-vous, sur les habits de *Philémon* : il éclate de même chez les marchands ; il est habillé des plus belles étoffes : le sont-elles moins toutes déployées dans les boutiques et à la pièce? Mais la broderie et les ornements y ajoutent encore la magnificence : je loue donc le travail de l'ouvrier. Si on lui demande quelle heure il est, il tire une montre qui est un chef-d'œuvre ; la garde de son épée est en onyx ¹ ; il a au doigt un gros diamant qu'il fait briller aux yeux et qui est parfait; il ne lui manque aucune de ces curieuses bagatelles que l'on porte sur soi autant pour la vanité que pour l'usage, et il ne se plaint ² non plus toute sorte de parure qu'un jeune homme qui a épousé une riche vieille. Vous m'inspirez enfin de la curiosité, il faut voir du moins des choses si précieuses ; envoyez-moi cet habit et ces bijoux de *Philémon*, je vous quitte de la personne.

Tu te trompes, *Philémon*, si, avec ce carrosse brillant, ce grand nombre de coquins qui te suivent et ces six bêtes qui te traînent, tu penses que l'on t'en estime davantage ; l'on écarte tout cet attirail, qui t'est étranger, pour pénétrer jusqu'à toi, qui n'es qu'un fat.

Ce n'est pas qu'il faut quelquefois pardonner à celui qui, avec un grand cortège, un habit riche et un magnifique équipage, s'en croit plus de naissance et plus d'esprit : il lit cela dans la contenance et dans les yeux de ceux qui lui parlent.

♥ Un homme à la cour, et souvent à la ville, qui a un long manteau de soie ou de drap de Hollande, une ceinture large et placée haut sur l'estomac, le soulier de maroquin, la calotte de même, d'un beau grain, un collet bien fait et bien empesé, les cheveux arrangés et le teint vermeil, qui, avec cela se souvient de quelques distinctions métaphysiques, explique ce que c'est que la lumière de gloire, et sait précisément comment l'on voit Dieu, cela s'appelle un docteur. Une personne humble ³, qui est ensevelie dans le cabinet, qui a médité, cherché, consulté, confronté, lu ou écrit pendant toute sa vie, est un homme docte.

♥ Chez nous, le soldat est brave et l'homme de robe est savant ; nous n'allons pas plus loin. Chez les Romains, l'homme

1. Agate (*L. B.*). — 2. *Plaindre* : refuser. — 3. *Mabillon*, bénédictin, érudit français, membre de l'Académie des inscriptions ; son œuvre capitale est le *de Re diplomatica*.

de robe était brave, et le soldat était savant ; un Romain était tout ensemble et le soldat et l'homme de robe.

♥ Il semble que le héros est d'un seul métier, qui est celui de la guerre, et que le grand homme est de tous les métiers : ou de la robe, ou de l'épée, ou du cabinet, ou de la cour : l'un et l'autre mis ensemble ne pèsent pas un homme de bien.

♥ Dans la guerre, la distinction entre le héros et le grand homme est délicate¹ ; toutes les vertus militaires font l'un et l'autre : il semble néanmoins que le premier soit jeune, entreprenant, d'une haute valeur, ferme dans les périls, intrépide ; que l'autre excelle par un grand sens, par une vaste prévoyance, par une haute capacité et par une longue expérience : peut-être qu'ALEXANDRE n'était qu'un héros, et que CÉSAR était un grand homme.

♥ *Emile*² était né ce que les plus grands hommes ne deviennent qu'à force de règles, de méditations et d'exercices ; il n'a eu dans ses premières années qu'à remplir des talents qui étaient naturels et qu'à se livrer à son génie ; il a fait, il a agi avant que de savoir, ou plutôt il a su ce qu'il n'avait jamais appris ; dirai-je que les jeux de son enfance ont été plusieurs victoires ? Une vie accompagnée d'un extrême bonheur joint à une longue expérience serait illustre par les seules actions qu'il avait achevées dès sa jeunesse. Toutes les occasions de vaincre qui se sont depuis offertes, il les a embrassées, et celles qui n'étaient pas, sa vertu et son étoile les ont fait naître ; admirable même et par les choses qu'il a faites et par celles qu'il aurait pu faire. On l'a regardé comme un homme incapable de céder à l'ennemi, de plier sous le nombre ou sous les obstacles ; comme une âme du premier ordre, pleine de ressources et de lumières, et qui voyait encore où personne ne voyait plus ; comme celui qui, à la tête des légions, était pour elles un présage de la victoire, et qui valait seul plusieurs légions ; qui était grand dans la prospérité, plus grand quand la fortune lui a été contraire ; la levée d'un siège, une retraite, l'ont plus ennobli que ses triomphes ; l'on ne met qu'après les batailles gagnées et les villes prises ; qui était rempli de gloire et de modestie : on lui a entendu dire : « Je fuyais, » avec la même grâce qu'il disait : « Nous les battîmes ; » un homme dévoué à l'Etat, à sa famille, au chef de sa famille ; sincère pour Dieu et pour les hommes, autant admirateur du mérite que s'il lui eût été moins propre et moins fami-

1. *Délicate* : difficile. — 2. Le Grand Condé.

lier ; un homme vrai, simple, magnanime, à qui il n'a manqué que les moindres vertus.

♥ Les enfants des dieux¹, pour ainsi dire, se tirent des² règles de la nature et en sont comme l'exception. Ils n'attendent presque rien du temps et des années. Le mérite chez eux devance l'âge. Ils naissent instruits, et ils sont plus tôt des hommes parfaits que le commun des hommes ne sort de l'enfance.

♥ Les vues courtes, je veux dire les esprits bornés et resserrés dans leur petite sphère, ne peuvent comprendre cette universalité de talents que l'on remarque quelquefois dans un même sujet : où ils voient l'agréable, ils en excluent le solide ; où ils croient découvrir les grâces du corps, l'agilité, la souplesse, la dextérité, ils ne veulent plus y admettre les dons de l'âme, la profondeur, la réflexion, la sagesse : ils ôtent de l'histoire de SOCRATE qu'il ait dansé.

♥ Il n'y a guère d'homme si accompli et si nécessaire aux siens qu'il n'ait de quoi se faire moins regretter.

♥ Un homme d'esprit et d'un caractère simple et droit peut tomber dans quelque piège, il ne pense pas que personne veuille lui en dresser et le choisir pour être sa dupe : cette confiance le rend moins précautionné, et les mauvais plaisants l'entament par cet endroit. Il n'y a qu'à perdre pour ceux qui en viendraient. à une seconde charge : il n'est trompé qu'une fois.

J'éviterai avec soin d'offenser personne si je suis équitable, mais sur toutes choses, un homme d'esprit³ si j'aime le moins du monde mes intérêts.

♥ Il n'y a rien de si délié⁴, de si simple et de si imperceptible où il n'entre des manières qui nous décèlent. Un sot ni n'entre ni ne sort, ni ne s'assied, ni ne se lève, ni ne se tait, ni n'est sur ses jambes, comme un homme d'esprit.

♥ Je connais *Mopse*, d'une visite⁵ qu'il m'a rendue sans me connaître. Il prie des gens qu'il ne connaît point de le mener chez d'autres dont il n'est pas connu; il écrit à des femmes qu'il connaît de vue; il s'insinue dans un cercle de personnes respectables et qui ne savent quel il est, et là, sans attendre qu'on l'interroge, ni sans sentir qu'il interrompt, il parle, et souvent, et ridiculement. Il entre une autre fois dans une assemblée, se place où il se trouve sans nulle attention aux autres ni à soi-même ; on l'ôte d'une place destinée à un ministre, il s'assied à celle

1. Fils, petit-fils, issus de rois (L. B.). — 2. *Se tirent des* : se placent en dehors. — 3. *Sur toutes choses* : surtout. — 4. *Délié* : menu. — 5. *D'une visite* : par suite d'une visite.

du duc et pair ; il est là précisément celui dont la multitude rit, et qui seul est grave et ne rit point. Chassez un chien du fauteuil du roi, il grimpe à la chaire du prédicateur, il regarde le monde indifféremment, sans embarras, sans pudeur : il n'a pas, non plus que le sot, de quoi rougir.

♡ *Celse* est d'un rang médiocre, mais des grands le souffrent ; il n'est pas savant, il a relation avec des savants ; il a peu de mérite, mais il connaît des gens qui en ont beaucoup ; il n'est pas habile, mais il a une langue qui peut servir de truchement et des pieds qui peuvent le porter d'un lieu à un autre ; c'est un homme né pour les allées et venues, pour écouter des propositions et les rapporter, pour en faire d'office, pour aller plus loin que sa commission et en être désavoué, pour réconcilier des gens qui se querellent à leur première entrevue, pour réussir dans une affaire et en manquer mille, pour se donner toute la gloire de la réussite et pour détourner sur les autres la haine d'un mauvais succès ; il sait les bruits communs, les historiettes de la ville ; il ne fait rien, il dit et il écoute ce que les autres font ; il est nouvelliste, il sait même le secret des familles : il entre dans de plus hauts mystères : il vous dit pourquoi celui-ci est exilé et pourquoi on rappelle cet autre ; il connaît le fond et les causes de la brouillerie des deux frères et de la rupture des deux ministres : n'a-t-il pas prédit aux premiers les tristes suites de leur mésintelligence ? n'a-t-il pas dit de ceux-ci que leur union ne serait pas longue ? n'était-il pas présent à de certaines paroles qui furent dites ? n'entra-t-il pas dans une espèce de négociation ? le voulut-on croire ? fut-il écouté ? A qui parlez-vous de ces choses ? qui a eu plus de part que *Celse* à toutes ces intrigues de cour ? Et, si cela n'était ainsi, s'il ne l'avait du moins ou rêvé ou imaginé, songerait-il à vous le faire croire ? aurait-il l'air important et mystérieux d'un homme revenu d'une ambassade ?

♡ *Ménippe*¹ est l'oiseau paré de divers plumages qui ne sont pas à lui : il ne parle pas, il ne sent pas, il répète des sentiments et des discours, se sert même si naturellement de l'esprit des autres qu'il y est le premier trompé, et qu'il croit souvent dire son goût ou expliquer sa pensée lorsqu'il n'est que l'écho de quelqu'un qu'il vient de quitter ; c'est un homme qui est de mise un quart d'heure de suite, qui le moment d'après baisse, dégénère, perd le peu de lustre qu'un peu de mémoire lui donnait et montre la corde. Lui seul ignore combien il est au-dessous du sublime et de l'héroïque ; et, incapable de

1. François de Neufville, duc de Villeroi, maréchal de France (1644-1730).

savoir jusqu'où l'on peut avoir de l'esprit, il croit naïvement que ce qu'il en a est tout ce que les hommes en sauraient avoir : aussi a-t-il l'air et le maintien de celui qui n'a rien à désirer sur ce chapitre et qui ne porte envie à personne. Il se parle souvent à soi-même et il ne s'en cache pas ; ceux qui passent le voient, et qu'il semble toujours prendre un parti ou décider qu'une telle chose est sans réplique. Si vous le saluez quelquefois, c'est le jeter dans l'embarras de savoir s'il doit rendre le salut ou non, et pendant qu'il délibère vous êtes déjà hors de portée. Sa vanité l'a fait honnête homme, l'a mis au-dessus de lui-même, l'a fait devenir ce qu'il n'était pas : l'on juge en le voyant qu'il n'est occupé que de sa personne, qu'il sait que tout lui sied bien et que sa parure est assortie ; qu'il croit que tous les yeux sont ouverts sur lui et que les hommes se relayent pour le contempler.

✕ ♡ Celui qui, logé chez soi dans un palais avec deux appartements pour les deux saisons, vient coucher au Louvre dans un entresol n'en use pas ainsi par modestie. Cet autre qui, pour conserver une taille fine, s'abstient du vin et ne fait qu'un seul repas, n'est ni sobre ni tempérant ; et d'un troisième qui, importuné d'un ami pauvre, lui donne enfin quelque secours, l'on dit qu'il achète son repos, et nullement qu'il est libéral. Le motif seul fait le mérite des actions des hommes, et le désintéressement y met la perfection.

♡ La fausse grandeur est farouche et inaccessible : comme elle sent son faible, elle se cache ou du moins ne se montre pas de front et ne se fait voir qu'autant qu'il faut pour imposer et ne paraître point ce qu'elle est, je veux dire une vraie petitesse. La véritable grandeur¹ est libre, douce, familière, populaire ; elle se laisse toucher et manier, elle ne perd rien à être vue de près ; plus on la connaît, plus on l'admire ; elle se courbe par bonté vers ses inférieurs, et revient sans effort dans son naturel ; elle s'abandonne quelquefois, se néglige, se relâche de ses avantages, toujours en pouvoir de les reprendre et de les faire valoir ; elle rit, joue et badine, mais avec dignité ; on l'approche tout ensemble avec liberté et avec retenue ; son caractère est noble et facile, inspire le respect et la confiance, et fait que les princes nous paraissent grands et très grands sans nous faire sentir que nous sommes petits.

♡ Le sage guérit de l'ambition par l'ambition même ; il tend à de si grandes choses qu'il ne peut se borner à ce qu'on appelle

1. Turenne.

des trésors, des postes, la fortune et la faveur ; il ne voit rien dans de si faibles avantages qui soit assez bon et assez solide pour remplir son cœur et pour mériter ses soins et ses désirs, il a même besoin d'efforts pour ne les pas trop dédaigner ; le seul bien capable de le tenter est cette sorte de gloire qui devrait naître de la vertu toute pure et toute simple, mais les hommes ne l'accordent guère. et il s'en passe.

× ♡ Celui-là est bon qui fait du bien aux autres ; s'il souffre pour le bien qu'il fait, il est très bon : s'il souffre de ceux à qui il a fait ce bien, il a une si grande bonté qu'elle ne peut être augmentée que dans le cas où ces souffrances viendraient à croître ; et, s'il en meurt, sa vertu ne saurait aller plus loin : elle est héroïque, elle est parfaite.





DES FEMMES

La grandeur artificielle ou naturelle des femmes ; les femmes coquettes, capricieuses, volages ; les femmes de ville, de province, les fausses dévotes et leur directeur de conscience ; les femmes dissimulées, amantes.— Portraits de Lise, coquette déjà vieille qui contrefait les jeunes ; d'Emire, la belle fille insensible ; d'Euphrosine, amie d'Emire.

LES hommes et les femmes conviennent rarement sur le mérite d'une femme ; leurs intérêts sont trop différents : les femmes ne se plaisent point les unes aux autres par les mêmes agréments qu'elles plaisent aux hommes ; mille manières qui allument dans ceux-ci les grandes passions forment¹ entre elles l'aversion et l'antipathie.

♥ Il y a dans quelques femmes une grandeur artificielle, attachée au mouvement des yeux, à un air de tête, aux façons de marcher, et qui ne va pas plus loin ; un esprit éblouissant qui impose, et que l'on n'estime que parce qu'il n'est pas approfondi. Il y a dans quelques autres une grandeur simple, naturelle, indépendante du geste et de la démarche, qui a sa source dans le cœur et qui est comme une suite de leur haute naissance ; un mérite paisible, mais solide, accompagné de mille vertus qu'elles ne peuvent couvrir de toute leur modestie, qui échappent et qui se montrent à ceux qui ont des yeux.

♥ J'ai vu souhaiter d'être fille, et une belle fille depuis treize ans jusqu'à vingt-deux, et après cet âge de devenir un homme.

♥ Quelques jeunes personnes ne connaissent point assez les avantages d'une heureuse nature et combien il leur serait utile de s'y abandonner ; elles affaiblissent ces dons du ciel si rares et si fragiles par des manières affectées et par une mauvaise imitation ; leur son de voix et leur démarche sont empruntés ; elles

1. *Forment* : font naître.

se composent, elles se recherchent, regardent dans un miroir si elles s'éloignent assez de leur naturel : ce n'est pas sans peine qu'elles plaisent moins.

❖ Chez les femmes, se parer et se farder n'est pas, je l'avoue, parler contre sa pensée ; c'est plus aussi que le travestissement et la mascarade¹ où l'on ne se donne point pour ce que l'on paraît être, mais où l'on pense seulement à se cacher et à se faire ignorer ; c'est chercher à imposer² aux yeux et vouloir paraître selon l'extérieur contre la vérité ; c'est une espèce de menterie.

Il faut juger des femmes depuis la chaussure jusqu'à la coiffure exclusivement, à peu près comme on mesure le poisson entre queue et tête.

❖ Si les femmes veulent seulement être belles à leurs propres yeux et se plaire à elles-mêmes, elles peuvent sans doute, dans la manière de s'embellir, dans le choix des ajustements et de la parure, suivre leur goût et leur caprice ; mais si c'est aux hommes qu'elles désirent de plaire, si c'est pour eux qu'elles se fardent ou qu'elles s'enluminent, j'ai recueilli les voix, et je leur prononce de la part de tous les hommes, ou de la plus grande partie, que le blanc et le rouge les rend affreuses et dégoûtantes, que le rouge seul les vieillit et les déguise ; qu'ils haïssent³ autant à les voir avec de la céruse sur le visage qu'avec de fausses dents en la bouche et des boules de cire dans les mâchoires⁴ ; qu'ils protestent sérieusement contre tout l'artifice dont elles usent pour se rendre laides ; et que, bien loin d'en répondre devant Dieu, il semble au contraire qu'il leur ait réservé ce dernier et infaillible moyen de guérir des femmes.

Si les femmes étaient telles naturellement qu'elles le deviennent par artifice, qu'elles perdissent en un moment toute la fraîcheur de leur teint, qu'elles eussent le visage aussi allumé et aussi plombé qu'elles se le font par le rouge et par la peinture dont elles se fardent, elles seraient inconsolables.

❖ Une femme coquette ne se rend point sur⁴ la passion de plaire et sur l'opinion qu'elle a de sa beauté ; elle regarde le temps et les années comme quelque chose seulement qui ride et qui enlaidit les autres femmes ; elle oublie du moins que l'âge est écrit sur le visage ; la même parure qui a autrefois embelli sa jeunesse défigure enfin sa personne, éclaire les défauts de sa vieillesse : la mignardise et l'affectation l'accompagnent dans

1. *Var.* : Se mettre du rouge ou se farder est, je l'avoue, un moindre crime que de parler contre sa pensée ; c'est quelque chose aussi de moins innocent que le travestissement, la mascarade... (1694). — 2. *Imposer* : en imposer. — 3. *Haïr à* : Haïr de. — 4. *Ne se rend point sur* : ne cède pas au sujet de.

la douleur et dans la fièvre; elle meurt parée et en rubans de couleur.

✕ ♡ *Lise* entend dire d'une autre coquette qu'elle se moque de se piquer de jeunesse et de vouloir user d'ajustements qui ne conviennent plus à une femme de quarante ans ; *Lise* les a accomplis, mais les années pour elle ont moins de douze mois et ne la vieillissent point, elle le croit ainsi ; et pendant qu'elle se regarde au miroir, qu'elle met du rouge sur son visage et qu'elle place des mouches, elle convient qu'il n'est pas permis à un certain âge de faire la jeune, et que *Clarice* en effet avec ses mouches et son rouge est ridicule.

♡ Les femmes se préparent pour leurs amants, si elles les attendent ; mais, si elles en sont surprises, elles oublient, à leur arrivée, l'état où elles se trouvent, elles ne se voient plus. Elles ont plus de loisir avec les indifférents, elles sentent le désordre où elles sont, s'ajustent en leur présence ou disparaissent un moment et reviennent parées.

✕♡ Un beau visage est le plus beau de tous les spectacles, et l'harmonie la plus douce est le son de voix de celle que l'on aime.

♡ L'agrément est arbitraire ; la beauté est quelque chose de plus réel et de plus indépendant du goût et de l'opinion.

♡ L'on peut être touché de certaines beautés si parfaites et d'un mérite si éclatant que l'on se borne à les voir et à leur parler.

♡ Une belle femme qui a les qualités d'un honnête homme est ce qu'il y a au monde d'un commerce plus délicieux ; l'on trouve en elle tout le mérite des deux sexes.

♡ Il échappe à une jeune personne de petites choses qui persuadent beaucoup et qui flattent sensiblement celui pour qui elles sont faites : il n'échappe presque rien aux hommes, leurs caresses sont volontaires ; ils parlent, ils agissent, ils sont empressés, et persuadent moins.

✕ ♡ Le caprice est, dans les femmes, tout proche de la beauté, pour être son contrepoison et afin qu'elle nuise moins aux hommes, qui n'en guériraient pas sans remède.

♡ Les femmes s'attachent aux hommes par les faveurs qu'elles leur accordent ; les hommes guérissent par ces mêmes faveurs.

♡ Une femme oublie d'un homme qu'elle n'aime plus jusqu'aux faveurs qu'il a reçues d'elle.

♥ Une femme qui n'a qu'un gaïant croit n'être point coquette ; celle qui a plusieurs galants croit n'être que coquette.

Telle femme évite d'être coquette par un ferme attachement à un seul, qui passe pour folle par son mauvais choix.

♥ Un ancien galant tient à si peu de chose qu'il cède à un nouveau mari, et celui-ci dure si peu qu'un nouveau galant qui survient lui rend le change.

Un ancien galant craint ou méprise un nouveau rival, selon le caractère de la personne qu'il sert.

Il ne manque souvent à un ancien galant auprès d'une femme qui l'attache que le nom de mari : c'est beaucoup, et il serait mille fois perdu sans cette circonstance.

♥ Il semble que la galanterie dans une femme ajoute à la coquetterie ; un homme coquet au contraire est quelque chose de pire qu'un homme galant : l'homme coquet et la femme galanté vont assez de pair.

♥ Il y a peu de galanteries secrètes ; bien des femmes ne sont pas mieux désignées par le nom de leurs maris que par celui de leurs amants.

♥ Une femme galante veut qu'on l'aime, il suffit à une coquette d'être trouvée aimable et de passer pour belle : celle-là cherche à engager, celle-ci se contente de plaire ; la première passe successivement d'un engagement à un autre, la seconde a plusieurs amusements tout à la fois ; ce qui domine dans l'une, c'est la passion et le plaisir, et dans l'autre c'est la vanité et la légèreté ; la galanterie est un faible du cœur ou peut-être un vice de la complexion, la coquetterie est un dérèglement de l'esprit ; la femme galante se fait craindre, et la coquette se fait haïr. L'on peut tirer de ces deux caractères de quoi en faire un troisième, le pire de tous.

♥ Une femme faible est celle à qui l'on reproche une faute, qui se la reproche à elle-même, dont le cœur combat la raison, qui veut guérir, qui ne guérira point, ou bien tard.

♥ Une femme inconstante est celle qui n'aime plus, une légère celle qui déjà en aime un autre, une volage celle qui ne sait si elle aime et ce qu'elle aime, une indifférente celle qui n'aime rien.

♥ La perfidie, si je l'ose dire, est un mensonge de toute la personne : c'est dans une femme l'art de placer un mot ou une action qui donne le change, et quelquefois de mettre en œuvre des serments et des promesses qui ne lui coûtent pas plus à faire qu'à violer.

Une femme infidèle, si elle est connue pour telle de la personne intéressée, n'est qu'infidèle ; s'il la croit fidèle, elle est perfide.

On tire ce bien de la perfidie des femmes, qu'elle guérit de la jalousie.

♥ Quelques femmes ont dans le cours de leur vie un double engagement à soutenir, également difficile à rompre et à se dissimuler ; il ne manque à l'un que le contrat, et à l'autre que le cœur.

♥ A juger de cette femme par sa beauté, sa jeunesse, sa fierté et ses dédains, il n'y a personne qui doute que ce ne soit un héros qui doit un jour la charmer : son choix est fait, c'est un petit monstre qui manque d'esprit.

♥ Il y a des femmes déjà flétries qui, par leur complexion ou par leur mauvais caractère, sont naturellement la ressource des jeunes gens qui n'ont pas assez de bien. Je ne sais qui est plus à plaindre, ou d'une femme avancée en âge qui a besoin d'un cavalier, ou d'un cavalier qui a besoin d'une vieille.

♥ Le rebut de la cour est reçu à la ville dans une ruelle¹, où il défait le magistrat, même en cravate et en habit gris, ainsi que le bourgeois en baudrier, les écarte et devient maître de la place ; il est écouté, il est aimé ; on ne tient guère plus d'un moment contre une écharpe d'or et une plume blanche, contre un homme qui *parle au roi et voit les ministres*. Il fait des jaloux et des jalouses ; on l'admire, il fait envie : à quatre lieues de là² il fait pitié.

♥ Un homme de la ville est pour une femme de province ce qu'est pour une femme de ville un homme de la cour.

♥ A un homme vain, indiscret, qui est grand parleur et mauvais plaisant, qui parle de soi avec confiance et des autres avec mépris, impétueux, altier, entreprenant, sans mœurs ni probité, de nul jugement et d'une imagination très libre, il ne lui manque plus pour être adoré de bien des femmes que de beaux traits et la taille belle.

♥ Est-ce en vue du secret ou par un goût hypocondre que cette femme aime un valet, cette autre un moine, et *Dorine* son médecin ?

♥ *Roscius* entre sur la scène de bonne grâce, oui, *Lélie*, et j'ajoute encore qu'il a les jambes bien tournées, qu'il joue bien et de longs rôles, et que pour déclamer parfaitement il ne lui manque,

1. Ruelle : alcôve servant de salon et où se tenaient des conversations d'esprit. —
2. C'est-à-dire à Versailles.

comme on le dit, que de parler avec la bouche ; mais est-il le seul qui ait de l'agrément dans ce qu'il fait ? et ce qu'il fait est-ce la chose la plus noble et la plus honnête que l'on puisse faire ? Roscius d'ailleurs ne peut être à vous, il est à un autre, et, quand cela ne serait pas ainsi, il est retenu : *Claudie* attend pour l'avoir qu'il se soit dégoûté de *Messaline*. Prenez *Bathylle*, *Lélie* : où trouverez-vous, je ne dis pas dans l'ombre des chevaliers, que vous dédaignez, mais même parmi les farceurs, un jeune homme qui s'élève si haut en dansant et qui passe mieux la capriole¹ ? Voudriez-vous le sauteur *Cobus*, qui, jetant ses pieds en avant, tourne une fois en l'air avant que de tomber à terre ? Ignorez-vous qu'il n'est plus jeune ? Pour *Bathylle*, dites-vous, la presse y est trop grande, et il refuse plus de femmes qu'il n'en agrée ; mais vous avez *Dracon* le joueur de flûte : nul autre de son métier n'enfle plus déceinement ses joues en soufflant dans le haut-bois ou le flageolet, car c'est une chose infinie que le nombre des instruments qu'il fait parler ; plaisant d'ailleurs, il fait rire jusqu'aux enfants et aux femmelettes. Qui mange et qui boit mieux que *Dracon* en un seul repas ? il enivre toute une compagnie, et il se rend le dernier. Vous soupirez, *Lélie* : est-ce que *Dracon* aurait fait un choix ou que malheureusement on vous aurait prévenue ? se serait-il enfin engagé à *Césonie*, qui l'a tant couru, qui lui a sacrifié une si grande foule d'amants, je dirai même toute la fleur des Romains ? à *Césonie* qui est d'une famille patricienne, qui est si jeune, si belle et si sérieuse ? Je vous plains, *Lélie*, si vous avez pris par contagion ce nouveau goût qu'ont tant de femmes romaines pour ce qu'on appelle des hommes publics et exposés par leur condition à la vue des autres : que ferez-vous lorsque le meilleur en ce genre vous est enlevé ? Il reste encore *Bronte* le questionnaire² : le peuple ne parle que de sa force et de son adresse ; c'est un jeune homme qui a les épaules larges et la taille ramassée, un nègre d'ailleurs, un homme noir.

¶ Pour les femmes du monde, un jardinier est un jardinier, et un maçon un maçon ; pour quelques autres plus retirées, un maçon est un homme, un jardinier est un homme. Tout est tentation à qui la craint.

¶ Quelques femmes donnent aux convents³ et à leurs amants ; galantes et bienfaitrices, elles ont jusque dans l'enceinte de l'autel des tribunes et des oratoires où elles lisent des billets tendres et où personne ne voit qu'elles ne prient point Dieu.

¶ Qu'est-ce donc qu'une femme que l'on dirige ? est-ce une

1. *Capriole* : cabriole. — 2. *Questionnaire* : bourreau. — 3. *Convents* : couvents.

femme plus complaisante pour son mari, plus douce pour ses domestiques, plus appliquée à sa famille et à ses affaires, plus ardente et plus sincère pour ses amis, qui soit moins esclave de son humeur, moins attachée à ses intérêts, qui aime moins les commodités de la vie ; je ne dis pas qui fasse des largesses à ses enfants qui sont déjà riches, mais qui, opulente elle-même et accablée du superflu, leur fournisse le nécessaire et leur rende au moins la justice qu'elle leur doit ; qui soit plus exempte d'amour de soi-même et d'éloignement pour les autres, qui soit plus libre de tous les attachements humains ? Non, dites-vous, ce n'est rien de toutes ces choses. J'insiste et je vous demande : Qu'est-ce donc qu'une femme que l'on dirige ? Je vous entends, c'est une femme qui a un directeur.

♥ Si le confesseur et le directeur ne conviennent point sur une règle de conduite, qui sera le tiers qu'une femme prendra pour surarbitre ?

♥ Le capital pour une femme n'est pas d'avoir un directeur, mais de vivre si uniment qu'elle s'en puisse passer.

♥ Si une femme pouvait dire à son confesseur, avec ses autres faiblesses, celles qu'elle a pour son directeur et le temps qu'elle perd dans son entretien, peut-être lui serait-il donné pour pénitence d'y renoncer.

♥ Je voudrais qu'il me fût permis de crier de toute ma force à ces hommes saints qui ont été autrefois blessés des femmes : « Fuyez les femmes, ne les dirigez point : laissez à d'autres le soin de leur salut. »

♥ C'est trop contre un mari d'être coquette et dévote : une femme devrait opter.

♥ J'ai différé à le dire, et j'en ai souffert, mais enfin il m'échappe, et j'espère même que ma franchise sera utile à celles qui, n'ayant pas assez d'un confesseur pour leur conduite, n'usent d'aucun discernement dans le choix de leurs directeurs. Je ne sors pas d'admiration et d'étonnement à la vue de certains personnages que je ne nomme point ; j'ouvre de fort grands yeux sur eux, je les contemple : ils parlent, je prête l'oreille ; je m'informe, on me dit des faits, je les recueille, et je ne comprends pas comment des gens en qui je crois voir toutes choses diamétralement opposées au bon esprit, au sens droit, à l'expérience des affaires du monde, à la connaissance de l'homme, à la science de la religion et des mœurs, présument que Dieu doive renouveler en nos jours la merveille de l'apostolat et faire un miracle en leurs personnes, en les rendant capables, tout simples et pe-

tits esprits qu'ils sont, du ministère des âmes, celui de tous le plus délicat et le plus sublime ; et si au contraire ils se croient nés pour un emploi si relevé, si difficile et accordé à si peu de personnes, et qu'ils se persuadent de ne faire en cela qu'exercer leurs talents naturels et suivre une vocation ordinaire, je le comprends encore moins.

Je vois bien que le goût qu'il y a à devenir le dépositaire secret des familles, à se rendre nécessaire pour les réconciliations, à procurer des commissions ou à placer des domestiques, à trouver toutes les portes ouvertes dans les maisons des grands, à manger souvent à de bonnes tables, à se promener en carrosse dans une grande ville, et à faire de délicieuses retraites à la campagne, à voir plusieurs personnes de nom et de distinction s'intéresser à sa vie et à sa santé, et à ménager pour les autres et pour soi-même tous les intérêts humains ; je vois bien, encore une fois, que cela seul a fait imaginer le spécieux et irrépréhensible prétexte du soin des âmes, et semé dans le monde cette pépinière intarissable de directeurs.

♥ La dévotion vient à quelques-uns, et surtout aux femmes, comme une passion, ou comme le faible d'un certain âge, ou comme une mode qu'il faut suivre : elles comptaient autrefois une semaine pour les jours de jeu, de spectacle, de concert, de mascarade ou d'un joli sermon ; elles allaient le lundi perdre leur argent chez *Ismène*, le mardi leur temps chez *Climène*, et le mercredi leur réputation chez *Célimène* ; elles savaient dès la veille toute la joie qu'elles devaient avoir le jour d'après et le lendemain ; elles jouissaient tout à la fois du plaisir présent et de celui qui ne leur pouvait manquer ; elles auraient souhaité de les pouvoir rassembler tous en un seul jour, c'était alors leur unique inquiétude et tout le sujet de leurs distractions, et, si elles se trouvaient quelquefois à l'Opéra, elles y regrettaient la Comédie. Autres temps, autres mœurs : elles outrent l'austérité et la retraite, elles n'ouvrent plus les yeux qui leur sont donnés pour voir, elles ne mettent plus leurs sens à aucun usage et, chose incroyable ! elles parlent peu ; elles pensent encore et assez bien d'elles-mêmes, comme assez mal des autres ; il y a chez elles une émulation de vertu et de réforme qui tient quelque chose de la jalousie ; elles ne haïssent pas de primer dans ce nouveau genre de vie comme elles faisaient dans celui qu'elles viennent de quitter par politique ou par dégoût ; elles se perdaient gaiement par la galanterie, par la bonne chère et par l'oisiveté, et elles se perdent tristement par la présomption et par l'envie.

✕ ♡ Si j'épouse, *Hermas*, une femme avare, elle ne me ruinera point ; si une joueuse, elle pourra s'enrichir ; si une savante, elle saura m'instruire ; si une prude, elle ne sera point emportée ; si une emportée, elle exercera ma patience ; si une coquette, elle voudra me plaire ; si une galante, elle le sera peut-être jusqu'à m'aimer ; si une dévote¹, répondez, *Hermas*, que dois-je attendre de celle qui veut tromper Dieu, et qui se trompe elle-même ?

♡ Une femme est aisée à gouverner, pourvu que ce soit un homme qui s'en donne la peine ; un seul même en gouverne plusieurs ; il cultive leur esprit et leur mémoire, fixe et détermine leur religion, il entreprend même de régler leur cœur ; elles n'approuvent et ne désapprouvent, ne louent et ne condamnent qu'après avoir consulté ses yeux et son visage ; il est le dépositaire de leurs joies et de leurs chagrins, de leurs désirs, de leurs jalousies, de leurs haines et de leurs amours ; il les fait rompre avec leurs galants, il les brouille et les réconcilie avec leurs maris et il profite des interrègnes. Il prend soin de leurs affaires, sollicite leurs procès et voit leurs juges ; il leur donne son médecin, son marchand, ses ouvriers ; il s'ingère de les loger, de les meubler, et il ordonne de leur équipage. On le voit avec elles dans leurs carrosses, dans les rues d'une ville et aux promenades, ainsi que dans leur banc à un sermon, et dans leur loge à la Comédie ; il fait avec elles les mêmes visites, il les accompagne au bain, aux eaux, dans les voyages ; il a le plus commode appartement chez elles à la campagne. Il vieillit sans déchoir de son autorité, un peu d'esprit et beaucoup de temps à perdre lui suffit pour la conserver ; les enfants, les héritiers, la bru, la nièce, les domestiques, tout en dépend. Il a commencé par se faire estimer, il finit par se faire craindre. Cet ami si ancien, si nécessaire, meurt sans qu'on le pleure, et dix femmes dont il était le tyran héritent par sa mort de la liberté.

♡ Quelques femmes ont voulu cacher leur conduite sous les dehors de la modestie, et tout ce que chacune a pu gagner par une continuelle affectation, et qui ne s'est jamais démentie, a été de faire dire de soi : « On l'aurait prise pour une vestale. »

♡ C'est dans les femmes une violente² preuve d'une réputation bien nette et bien établie, qu'elle ne soit pas même effleurée par la familiarité de quelques-unes qui ne leur ressemblent point, et qu'avec toute la pente qu'on a aux malignes explications on ait recours à une toute autre raison de ce commerce qu'à celle de la convenance des mœurs.

1. Fausse dévote (L. B.). — 2. Violente : forte.

♥ Un comique outre sur la scène ses personnages, un poète charge ses descriptions, un peintre qui fait d'après nature force et exagère une passion, un contraste, des attitudes ; et celui qui copie, s'il ne mesure au compas les grandeurs et les proportions, grossit ses figures, donne à toutes les pièces qui entrent dans l'ordonnance de son tableau plus de volume que n'en ont celles de l'original : de même la pruderie est une imitation de la sagesse. ✕ Il y a une fausse modestie qui est vanité, une fausse gloire qui est légèreté, une fausse grandeur qui est petitesse, une fausse vertu qui est hypocrisie, une fausse sagesse qui est pruderie.

Une femme prude paie de maintien et de paroles, une femme sage paie de conduite : celle-là suit son humeur et sa complexion, celle-ci sa raison et son cœur ; l'une est sérieuse et austère, l'autre est dans les diverses rencontres précisément ce qu'il faut qu'elle soit : la première cache des faibles sous de plausibles dehors, la seconde couvre un riche fonds sous un air libre et naturel ; la pruderie contraint l'esprit, ne cache ni l'âge ni la laideur, souvent elle les suppose ; la sagesse au contraire pallie les défauts du corps, ennoblit l'esprit, ne rend la jeunesse que plus piquante et la beauté que plus périlleuse.

♥ Pourquoi s'en prendre aux hommes de ce que les femmes ne sont pas savantes ? Par quelles lois, par quels édits, par quels rescrits leur a-t-on défendu d'ouvrir les yeux et de lire, de retenir ce qu'elles ont lu, et d'en rendre compte ou dans leur conversation ou dans leurs ouvrages ? Ne se sont-elles pas au contraire établies elles-mêmes dans cet usage de ne rien savoir, ou par la faiblesse de leur complexion, ou par la paresse de leur esprit, ou par le soin de leur beauté, ou par une certaine légèreté qui les empêche de suivre une longue étude, ou par le talent et le génie qu'elles ont seulement pour les ouvrages de la main, ou par les distractions que donnent les détails d'un domestique¹, ou par un éloignement naturel des choses pénibles et sérieuses, ou par une curiosité toute différente de celle qui contente l'esprit, ou par un tout autre goût que celui d'exercer leur mémoire ? Mais à quelque cause que les hommes puissent devoir cette ignorance des femmes, ils sont heureux que les femmes, qui les dominent d'ailleurs par tant d'endroits, aient sur eux cet avantage de moins.

On regarde une femme savante comme on fait une belle arme, elle est ciselée artistement, d'une polissure admirable et d'un travail fort recherché ; c'est une pièce de cabinet, que l'on montre

1. *Domestique* : soin de la maison, de l'intérieur d'un ménage.

aux curieux, qui n'est pas d'usage, qui ne sert ni à la guerre ni à la chasse, non plus qu'un cheval de manège, quoique le mieux instruit du monde.

Si la science et la sagesse se trouvent unies en un même sujet, je ne m'informe plus du sexe, j'admire; et si vous me dites qu'une femme sage ne songe guère à être savante, ou qu'une femme savante n'est guère sage, vous avez déjà oublié ce que vous venez de lire, que les femmes ne sont détournées des sciences que par de certains défauts : concluez donc vous-mêmes que moins elles auraient de ces défauts, plus elles seraient sages; et qu'ainsi une femme sage n'en serait que plus propre à devenir savante, ou qu'une femme savante, n'étant telle que parce qu'elle aurait pu vaincre beaucoup de défauts, n'en est que plus sage.

♡ La neutralité entre des femmes qui nous sont également amies, quoiqu'elles aient rompu pour des intérêts où nous n'avons nulle part, est un point difficile; il faut choisir souvent entre elles ou les perdre toutes deux.

♡ Il y a telle femme qui aime mieux son argent que ses amies, et ses amants que son argent.

♡ Il est étonnant de voir dans le cœur de certaines femmes quelque chose de plus vif et de plus fort que l'amour pour les hommes, je veux dire l'ambition et le jeu : de telles femmes rendent les hommes chastes, elles n'ont de leur sexe que les habits.

♡ Les femmes sont extrêmes; elles sont meilleures ou pires que les hommes.

♡ La plupart des femmes n'ont guère de principes, elles se conduisent par le cœur, et dépendent pour leurs mœurs de ceux qu'elles aiment.

♡ Les femmes vont plus loin en amour que la plupart des hommes; mais les hommes l'emportent sur elles en amitié.

Les hommes sont cause que les femmes ne s'aiment point.

♡ Il y a du péril à contrefaire. *Lise*, déjà vieille, veut rendre¹ une jeune femme ridicule, et elle-même devient difforme, elle me fait peur; elle use pour l'imiter de grimaces et de contorsions: la voilà aussi laide qu'il faut pour embellir celle dont elle se moque.

♡ On veut à la ville que bien des idiots et des idiotes aient de l'esprit; on veut à la cour que bien des gens manquent d'esprit qui en ont beaucoup, et entre les personnes de

1. *Rendre* : imiter.

ce dernier genre une belle femme ne se sauve qu'à peine avec d'autres femmes.

♥ Un homme est plus fidèle au secret d'autrui qu'au sien propre ; une femme, au contraire, garde mieux son secret que celui d'autrui.

♥ Il n'y a point dans le cœur d'une jeune personne un si violent amour auquel l'intérêt ou l'ambition n'ajoute quelque chose.

♥ Il y a un temps où les filles les plus riches doivent prendre parti ; elles n'en laissent guère échapper les premières occasions sans se préparer un long repentir ; il semble que la réputation des biens diminue en elles avec celle de leur beauté : tout favorise au contraire une jeune personne, jusqu'à l'opinion des hommes, qui aiment à lui accorder tous les avantages qui peuvent la rendre plus souhaitable.

♥ Combien de filles à qui une grande beauté n'a jamais servi qu'à leur faire espérer une grande fortune !

♥ Les belles filles sont sujettes à venger ceux de leurs amants qu'elles ont maltraités, ou par de laids, ou par de vieux, ou par d'indignes maris.

♥ La plupart des femmes jugent du mérite et de la bonne mine d'un homme par l'impression qu'il fait sur elles, et n'accordent presque ni l'un ni l'autre à celui pour qui elles ne sentent rien.

♥ Un homme qui serait en peine de connaître s'il change, s'il commence à vieillir, peut consulter les yeux d'une jeune femme qu'il aborde et le ton dont elle lui parle : il apprendra ce qu'il craint de savoir. Rude école.

♥ Une femme qui n'a jamais les yeux que sur une même personne, ou qui les en détourne toujours, fait penser d'elle la même chose.

♥ Il coûte peu aux femmes de dire ce qu'elles ne sentent point ; il coûte encore moins aux hommes de dire ce qu'ils sentent.

♥ Il arrive quelquefois qu'une femme cache à un homme toute la passion qu'elle sent pour lui, pendant que de son côté il feint pour elle tout ce qu'il ne sent pas.

♥ L'on suppose un homme indifférent, mais qui voudrait persuader à une femme une passion qu'il ne sent pas, et l'on demande s'il ne lui serait pas plus aisé d'imposer à celle dont il est aimé qu'à celle qui ne l'aime point.

♥ Un homme peut tromper une femme par un feint attachement, pourvu qu'il n'en ait pas ailleurs un véritable.

♥ Un homme éclate contre une femme qui ne l'aime plus, et se console ; une femme fait moins de bruit quand elle est quittée. et demeure longtemps inconsolable.

♥ Les femmes guérissent de leur paresse par la vanité ou par l'amour.

La paresse, au contraire, dans les femmes vives est le présage de l'amour.

♥ Il est fort sûr qu'une femme qui écrit avec emportement est emportée ; il est moins clair qu'elle soit touchée : il semble qu'une passion vive et tendre est morne et silencieuse, et que le plus pressant intérêt d'une femme qui n'est plus libre, celui qui l'agite davantage, est moins de persuader qu'elle aime que de s'assurer si elle est aimée.

♥ *Glycère* n'aime pas les femmes, elle hait leur commerce et leurs visites, se fait celer pour elles, et souvent pour ses amis, dont le nombre est petit, à qui elle est sévère, qu'elle resserre dans leur ordre, sans leur permettre rien de ce qui passe l'amitié; elle est distraite avec eux, leur répond par des monosyllabes, et semble chercher à s'en défendre ; elle est solitaire et farouche dans sa maison ; sa porte est mieux gardée, et sa chambre plus inaccessible que celles de *Montauron* et d'*Emery*¹ ; une seule *Corinne* y est attendue, y est reçue, et à toutes les heures ; on l'embrasse à plusieurs reprises, on croit l'aimer, on lui parle à l'oreille dans un cabinet où elles sont seules, on a soi-même plus de deux oreilles pour l'écouter, on se plaint à elle de tout autre que d'elle, on lui dit toutes choses et l'on ne lui apprend rien, elle a la confiance de tous les deux : l'on voit *Glycère* en partie carrée au bal, au théâtre, dans les jardins publics, sur le chemin de *Venouze*², où l'on mange les premiers fruits ; quelquefois seule en litière sur la route du grand faubourg, où elle a un verger délicieux, ou à la porte de *Canidie*, qui a de si beaux secrets, qui promet aux jeunes femmes de secondes nocces, qui en dit le temps et les circonstances ; elle paraît ordinairement avec une coiffure plate et négligée, en simple déshabillé, sans corps³ et avec des mules ; elle est belle en cet équipage, et il ne lui manque que de la fraîcheur ; on remarque néanmoins sur elle une riche attache qu'elle dérobe avec soin aux yeux de son mari ; elle le flatte, elle le caresse, elle invente tous les jours pour lui de nouveaux noms, elle n'a pas d'autre lit que celui de ce cher époux, et elle ne veut pas découcher. Le matin elle se partage entre sa toilette et quelques billets qu'il faut écrire ; un affranchi vient lui parler en secret,

1. Financiers très connus. — 2. Venouze : Vincennes. — 3. Corps : corset.



Dame en Deshabillé a Son Lever.

A Paris Chez J. Variette rue St Jacques aux Colonnes d'Heroules avec Privilege du Roy.

c'est *Parmenon*, qui est favori, qu'elle soutient contre l'antipathie du maître et la jalousie des domestiques. Qui, à la vérité, fait mieux connaître des intentions et rapporte mieux une réponse que *Parmenon*? qui parle moins de ce qu'il faut taire? qui sait ouvrir une porte secrète avec moins de bruit? qui conduit plus adroitement par le petit escalier? qui fait mieux sortir par où l'on est entré?

♥ Je ne comprends pas comment un mari qui s'abandonne à son humeur et à sa complexion, qui ne cache aucun de ses défauts et se montre au contraire par ses mauvais endroits, qui est avare, qui est trop négligé dans son ajustement, brusque dans ses réponses, incivil, froid et taciturne, peut espérer de défendre le cœur d'une jeune femme contre les entreprises de son galant, qui emploie la parure et la magnificence, la complaisance, les soins, l'empressement, les dons, la flatterie.

♥ Un mari n'a guère un rival qui ne soit de sa main et comme un présent qu'il a autrefois fait à sa femme ; il le loue devant elle de ses belles dents et de sa belle tête ; il agrée ses soins, il reçoit ses visites, et, après ce qui lui vient de son cru, rien ne lui paraît de meilleur goût que le gibier et les truffes que cet ami lui envoie ; il donne à souper, et il dit aux convives : « Goûtez bien cela, il est de *Léandre*, et il ne me coûte qu'un *grand merci*. »

♥ Il y a telle femme qui anéantit ou qui enterre son mari au point qu'il n'en est fait dans le monde aucune mention : vit-il encore, ne vit-il plus? on en doute ; il ne sert dans sa famille qu'à montrer l'exemple d'un silence timide et d'une parfaite soumission ; il ne lui est dû ni douaire ni conventions ; mais à cela près, et qu'il n'accouche pas, il est la femme et elle le mari; ils passent les mois entiers dans une même maison sans le moindre danger de se rencontrer, il est vrai seulement qu'ils sont voisins. Monsieur paye le rôti et le cuisinier, et c'est toujours chez Madame qu'on a soupé ; ils n'ont souvent rien de commun, ni le lit ni la table, pas même le nom, ils vivent à la romaine ou à la grecque, chacun a le sien ; et ce n'est qu'avec le temps, et après qu'on est initié au jargon d'une ville, qu'on sait enfin que Monsieur B... est publiquement depuis vingt années le mari de Madame L....

♥ Telle autre femme à qui le désordre manque pour mortifier son mari y revient par sa noblesse et ses alliances, par la riche dot qu'elle a apportée, par les charmes de sa beauté, par son mérite, par ce que quelques-uns appellent vertu.

♥ Il y a peu de femmes si parfaites qu'elles empêchent un

mari de se repentir du moins une fois le jour d'avoir une femme ou de trouver heureux celui qui n'en a point.

✧ ♡ Les douleurs muettes et stupides¹ sont hors d'usage : on pleure, on récite, on répète, on est si touchée de la mort de son mari qu'on n'en oublie pas la moindre circonstance.

♡ Ne pourrait-on point découvrir l'art de se faire aimer de sa femme?

♡ Une femme insensible est celle qui n'a pas encore vu celui qu'elle doit aimer.

✧ ♡ Il y avait à *Smyrne* une très belle fille qu'on appelait *Émire*, et qui était moins connue dans toute la ville par sa beauté que par la sévérité de ses mœurs, et surtout par l'indifférence qu'elle conservait pour tous les hommes, qu'elle voyait, disait-elle, sans aucun péril et sans d'autres dispositions que celles où elle se trouvait pour ses amies ou pour ses frères; elle ne croyait pas la moindre partie de toutes les folies qu'on disait que l'amour avait fait faire dans tous les temps, et celles qu'elle avait vues elle-même, elle ne les pouvait comprendre : elle ne connaissait que l'amitié. Une jeune et charmante personne à qui elle devait cette expérience la lui avait rendue si douce qu'elle ne pensait qu'à la faire durer, et n'imaginait pas par quel autre sentiment elle pourrait jamais se refroidir sur celui de l'estime et de la confiance dont elle était si contente : elle ne parlait que d'*Euphrosine*, c'était le nom de cette fidèle amie, et tout *Smyrne* ne parlait que d'elle et d'*Euphrosine* ; leur amitié passait en proverbe. *Émire* avait deux frères qui étaient jeunes, d'une excellente beauté, et dont toutes les femmes de la ville étaient éprises, et il est vrai qu'elles les aimait toujours comme une sœur aime ses frères. Il y eut un prêtre de *Jupiter* qui avait accès dans la maison de son père, à qui elle plut, qui osa le lui déclarer et ne s'attira que du mépris. Un vieillard qui, se confiant en sa naissance et en ses grands biens, avait eu la même audace, eut aussi la même aventure. Elle triomphait cependant, et c'était jusqu'alors au milieu de ses frères, d'un prêtre et d'un vieillard, qu'elle se disait insensible. Il sembla que le ciel voulut l'exposer à de plus fortes épreuves, qui ne servirent néanmoins qu'à la rendre plus vaine et qu'à l'affermir dans la réputation d'une fille que l'amour ne pouvait toucher. De trois amants que ses charmes lui acquirent successivement, et dont elle ne craignit pas de voir toute la passion, le premier, dans un transport amoureux, se perça le sein à ses pieds ; le second, plein de désespoir de n'être

1. *Stupide* où l'on reste comme paralysé.

pas écouté, alla se faire tuer à la guerre de *Crète*, et le troisième mourut de langueur et d'insomnie. Celui qui les devait venger n'avait pas encore paru. Ce vieillard qui avait été si malheureux dans ses amours s'en était guéri par des réflexions sur son âge et sur le caractère de la personne à qui il voulait plaire ; il désira de continuer de la voir, et elle le souffrit. Il lui amena un jour son fils, qui était jeune, d'une physionomie agréable, et qui avait une taille fort noble ; elle le vit avec intérêt, et, comme il se tut beaucoup en la présence de son père, elle trouva qu'il n'avait pas assez d'esprit et désira qu'il en eût eu davantage : il la vit seul, parla assez et avec esprit ; mais, comme il la regarda peu et qu'il parla encore moins d'elle et de sa beauté, elle fut surprise et comme indignée qu'un homme si bien fait et si spirituel ne fût pas galant. Elle s'entretint de lui avec son amie, qui voulut le voir : il n'eut des yeux que pour Euphrosine, il lui dit qu'elle était belle ; et Émire, si indifférente, devenue jalouse, comprit que *Ctésiphon* était persuadé de ce qu'il disait, et que non seulement il était galant, mais même qu'il était tendre. Elle se trouva depuis ce temps moins libre avec son amie ; elle désira de les voir ensemble une seconde fois pour être plus éclaircie, et une seconde entrevue lui fit voir encore plus qu'elle ne craignait de voir et changea ses soupçons en certitude. Elle s'éloigna d'Euphrosine, ne lui connaît plus le mérite qui l'avait charmée, perd le goût de sa conversation ; elle ne l'aime plus, et ce changement lui fait sentir que l'amour dans son cœur a pris la place de l'amitié. Ctésiphon et Euphrosine se voient tous les jours, s'aiment, songent à s'épouser, s'épousent ; la nouvelle s'en répand par toute la ville, et l'on publie que deux personnes enfin ont eu cette joie si rare de se marier à ce qu'ils aimaient. Émire l'apprend et s'en désespère, elle ressent tout son amour, elle recherche Euphrosine pour le seul plaisir de revoir Ctésiphon ; mais ce jeune mari est encore l'amant de sa femme, et trouve une maîtresse dans une nouvelle épouse ; il ne voit dans Émire que l'amie d'une personne qui lui est chère. Cette fille infortunée perd le sommeil et ne veut plus manger, elle s'affaiblit, son esprit s'égaré, elle prend son frère pour Ctésiphon et elle lui parle comme à un amant ; elle se détrompe, rougit de son égarement ; elle retombe bientôt dans de plus grands et n'en rougit plus, elle ne les connaît plus ; alors elle craint les hommes, mais trop tard, c'est sa folie : elle a des intervalles où sa raison lui revient et où elle gémit de la retrouver. La jeunesse de Smyrne, qui l'a vue si fière et si insensible, trouve que les dieux l'ont trop punie.



DU CŒUR

Du cœur chez les femmes, l'amitié, l'amour. Le cœur a ses limites. Le cœur et l'esprit.

x **I**L y a un goût dans la pure amitié où ne peuvent atteindre ceux qui sont nés médiocres.

♡ L'amitié peut subsister entre les gens de différents sexes, exempte même de toute grossièreté ; une femme cependant regarde toujours un homme comme un homme, et réciproquement un homme regarde une femme comme une femme : cette liaison n'est ni passion ni amitié pure, elle fait une classe à part.

x ♡ L'amour naît brusquement, sans autre réflexion, par tempérament ou par faiblesse ; un trait de beauté nous fixe, nous détermine. L'amitié, au contraire, se forme peu à peu, avec le temps, par la pratique, par un long commerce. Combien d'esprit, de bonté de cœur, d'attachement, de services et de complaisance dans les amis, pour faire en plusieurs années bien moins que ne fait quelquefois en un moment un beau visage ou une belle main !

x ♡ Le temps, qui fortifie les amitiés, affaiblit l'amour.

x ♡ Tant que l'amour dure, il subsiste de soi-même, et quelquefois par les choses qui semblent le devoir éteindre, par les caprices, par les rigueurs, par l'éloignement, par la jalousie ; l'amitié, au contraire, a besoin de secours, elle périt faute de soins, de confiance et de complaisance.

♡ Il est plus ordinaire de voir un amour extrême qu'une parfaite amitié.

♡ L'amour et l'amitié s'excluent l'un l'autre.

♡ Celui qui a eu l'expérience d'un grand amour néglige l'amitié, et celui qui est épuisé sur l'amitié n'a encore rien fait pour l'amour.

♡ L'amour commence par l'amour, et l'on ne saurait passer de la plus forte amitié qu'à un amour faible.

♡ Rien ne ressemble mieux à une vive amitié que ces liaisons que l'intérêt de notre amour nous fait cultiver.

♡ L'on n'aime bien qu'une seule fois, c'est la première : les amours qui suivent sont moins involontaires.

♡ L'amour qui naît subitement est le plus long à guérir.

✕♡ L'amour qui croît peu à peu et par degrés ressemble trop à l'amitié pour être une passion violente.

♡ Celui qui aime assez pour vouloir aimer un million de fois plus qu'il ne fait, ne cède en amour qu'à celui qui aime plus qu'il ne voudrait.

♡ Si j'accorde que dans la violence d'une grande passion on peut aimer quelqu'un plus que soi-même, à qui ferai-je plus de plaisir, ou à ceux qui aiment, ou à ceux qui sont aimés ?

♡ Les hommes souvent veulent aimer et ne sauraient y réussir ; ils cherchent leur défaite sans pouvoir la rencontrer, et, si j'ose ainsi parler, ils sont contraints de demeurer libres.

♡ Ceux qui s'aiment d'abord avec la plus violente passion contribuent bientôt chacun de leur part à s'aimer moins, et ensuite à ne s'aimer plus. Qui d'un homme ou d'une femme met davantage du sien dans cette rupture, il n'est pas aisé de le décider : les femmes accusent les hommes d'être volages, et les hommes disent qu'elles sont légères.

♡ Quelque délicat que l'on soit en amour, on pardonne plus de fautes que dans l'amitié.

♡ C'est une vengeance douce à celui qui aime beaucoup de faire par tout son procédé d'une personne ingrate une très ingrate.

✕♡ Il est triste d'aimer sans une grande fortune, et qui nous donne les moyens de combler ce que l'on aime et le rendre si heureux qu'il n'ait plus de souhaits à faire.

♡ S'il se trouve une femme pour qui l'on ait eu une grande passion et qui ait été indifférente, quelques importants services qu'elle nous rende dans la suite de notre vie, l'on court un grand risque d'être ingrat.

♥ Une grande reconnaissance emporte avec soi beaucoup de goût et d'amitié pour la personne qui nous oblige.

✕ ♥ Être avec des gens qu'on aime, cela suffit ; rêver, leur parler, ne leur parler point, penser à eux, penser à des choses plus indifférentes, mais auprès d'eux, tout est égal.

♥ Il n'y a pas si loin de la haine à l'amitié que de l'antipathie.

♥ Il semble qu'il est moins rare de passer de l'antipathie à l'amour qu'à l'amitié.

♥ L'on confie son secret dans l'amitié, mais il échappe dans l'amour.

L'on peut avoir la confiance de quelqu'un sans en avoir le cœur : celui qui a le cœur n'a pas besoin de révélation ou de confiance, tout lui est ouvert.

♥ L'on ne voit dans l'amitié que les défauts qui peuvent nuire à nos amis. L'on ne voit en amour de défauts dans ce qu'on aime que ceux dont on souffre soi-même.

♥ Il n'y a qu'un premier dépit en amour, comme la première faute dans l'amitié, dont on puisse faire un bon usage.

♥ Il semble que, s'il y a un soupçon injuste, bizarre et sans fondement qu'on ait une fois appelé jalousie, cette autre jalousie qui est un sentiment juste, naturel, fondé en raison et sur l'expérience, mériterait un autre nom.

Le tempérament a beaucoup de part à la jalousie, et elle ne suppose pas toujours une grande passion ; c'est cependant un paradoxe qu'un violent amour sans délicatesse.

Il arrive souvent que l'on souffre tout seul de la délicatesse ; l'on souffre de la jalousie, et l'on fait souffrir les autres.

Celles qui ne nous ménagent sur rien et ne nous épargnent nulles occasions de jalousie ne mériteraient de nous aucune jalousie si l'on se réglait plus par leurs sentiments et leur conduite que par son cœur.

✕ ♥ Les froideurs et les relâchements dans l'amitié ont leurs causes ; en amour il n'y a guère d'autre raison de ne s'aimer plus que de s'être trop aimés.

♥ L'on n'est pas plus maître de toujours aimer qu'on l'a été de ne pas aimer.

♥ Les amours meurent par le dégoût, et l'oubli les enterre.

♥ Le commencement et le déclin de l'amour se fait sentir par l'embarras où l'on est de se trouver seuls.

♥ Cesser d'aimer, preuve sensible que l'homme est borné et que le cœur a ses limites.

C'est faiblesse que d'aimer, c'est souvent une autre faiblesse que de guérir.

On guérit comme on se console : on n'a pas dans le cœur de quoi toujours pleurer et toujours aimer.

XII devrait y avoir dans le cœur des sources inépuisables de douleurs pour de certaines pertes. Ce n'est guère par vertu ou par force d'esprit que l'on sort d'une grande affliction : l'on pleure amèrement, et l'on est sensiblement touché ; mais l'on est ensuite si faible ou si léger que l'on se console.

♥ Si une laide se fait aimer, ce ne peut être qu'éperdument : car il faut que ce soit ou par une étrange faiblesse de son amant ou par de plus secrets et de plus invincibles charmes que ceux de la beauté.

♥ L'on est encore longtemps à se voir par habitude et à se dire de bouche que l'on s'aime, après que les manières disent qu'on ne s'aime plus.

♥ Vouloir oublier quelqu'un, c'est y penser. L'amour a cela de commun avec les scrupules, qu'il s'aigrit par les réflexions et les retours que l'on fait pour se délivrer. Il faut, s'il se peut, ne point songer à sa passion pour l'affaiblir.

♥ L'on veut faire tout le bonheur, ou, si cela ne se peut ainsi, tout le malheur de ce qu'on aime.

♥ Regretter ce que l'on aime est un bien en comparaison de vivre avec ce que l'on hait.

X♥ Quelque désintéressement qu'on ait à l'égard de ceux qu'on aime, il faut quelquefois se contraindre pour eux et avoir la générosité de recevoir.

Celui-là peut prendre qui goûte un plaisir aussi délicat à recevoir que son ami en sent à lui donner.

♥ Donner, c'est agir ; ce n'est pas souffrir de ses bienfaits, ni céder à l'importunité ou à la nécessité de ceux qui nous demandent.

♥ Si l'on a donné à ceux que l'on aimait, quelque chose qu'il arrive, il n'y a plus d'occasions où l'on doive songer à ses bienfaits.

♥ On a dit en latin qu'il coûte moins cher de haïr que d'aimer, ou, si l'on veut, que l'amitié est plus à charge que la haine : il est vrai qu'on est dispensé de donner à ses ennemis ; mais ne coûte-t-il rien de s'en venger ? ou, s'il est doux et naturel de faire du mal à ce que l'on hait, l'est-il moins de faire du bien à ce qu'on aime ? ne serait-il pas dur et pénible de ne leur en point faire ?

✕ ♡ Il y a du plaisir à rencontrer les yeux de celui à qui l'on vient de donner.

♡ Je ne sais si un bienfait qui tombe sur un ingrat, et ainsi sur un indigne, ne change pas de nom, et s'il méritait plus de reconnaissance.

> ♡ La libéralité consiste moins à donner beaucoup qu'à donner à propos.

✕ ♡ S'il est vrai que la pitié ou la compassion soit un retour vers nous-mêmes qui nous met en la place des malheureux, pour quoi tirent-ils de nous si peu de soulagement dans leurs misères?

Il vaut mieux s'exposer à l'ingratitude que de manquer aux misérables.

✕ ♡ L'expérience confirme que la mollesse ou l'indulgence pour soi et la dureté pour les autres n'est qu'un seul et même vice.

♡ Un homme dur au travail et à la peine, inexorable à soi-même, n'est indulgent aux autres que par un excès de raison.

♡ Quelque désagrément qu'on ait à se trouver chargé d'un indigent, l'on goûte à peine¹ les nouveaux avantages qui le tirent enfin de notre sujétion : de même la joie que l'on reçoit de l'élévation de son ami est un peu balancée par la petite peine qu'on a de le voir au-dessus de nous ou s'égalier à nous. Ainsi l'on s'accorde mal avec soi-même, car l'on veut des dépendants, et qu'il n'en coûte rien ; l'on veut aussi le bien de ses amis, et, s'il arrive, ce n'est pas toujours pour s'en réjouir que l'on commence.

✕ ♡ On convie, on invite, on offre sa maison, sa table, son bien et ses services ; rien ne coûte qu'à tenir parole.

♡ C'est assez pour soi d'un fidèle ami, c'est même beaucoup de l'avoir rencontré ; on ne peut en avoir trop pour le service des autres.

♡ Quand on en a assez fait auprès de certaines personnes pour avoir dû se les acquérir, si cela ne réussit point, il y a encore une ressource, qui est de ne plus rien faire.

✕ ♡ Vivre avec ses ennemis comme s'ils devaient un jour être nos amis, et vivre avec nos amis comme s'ils pouvaient devenir nos ennemis, n'est ni selon la nature de la haine, ni selon les règles de l'amitié : ce n'est point une maxime morale, mais politique.

✕ ♡ On ne doit pas se faire des ennemis de ceux qui, mieux con-

1. A peine : avec peine.

nus, pourraient avoir rang entre nos amis : on doit faire choix d'amis si sûrs et d'une si exacte probité que, venant à cesser de l'être, ils ne veuillent pas abuser de notre confiance, ni se faire craindre comme ennemis.

♥ Il est doux de voir ses amis par goût et par estime ; il est pénible de les cultiver par intérêt : c'est *solliciter*.

♥ Il faut briguer la faveur de ceux à qui l'on veut du bien plutôt que de ceux de qui l'on espère du bien.

♥ On ne vole point des mêmes ailes pour sa fortune que l'on fait pour des choses frivoles et de fantaisie ; il y a un sentiment de liberté à suivre ses caprices, et tout au contraire de servitude à courir pour son établissement ; il est naturel de le souhaiter beaucoup et d'y travailler peu, de se croire digne de le trouver sans l'avoir cherché.

♥ Celui qui sait attendre le bien qu'il souhaite ne prend pas le chemin de se désespérer s'il ne lui arrive pas, et celui au contraire qui désire une chose avec une grande impatience, y met trop du sien pour en être assez récompensé par le succès.

♥ Il y a de certaines gens qui veulent si ardemment et si déterminément une certaine chose que, de peur de la manquer, ils n'oublient rien de ce qu'il faut faire pour la manquer.

↳ ♥ Les choses les plus souhaitées n'arrivent point, ou, si elles arrivent, ce n'est ni dans le temps ni dans les circonstances où elles auraient fait un extrême plaisir.

↳ ♥ Il faut rire avant que d'être heureux, de peur de mourir sans avoir ri.

↳ ♥ La vie est courte, si elle ne mérite ce nom que lorsqu'elle est agréable, puisque, si l'on cousait ensemble toutes les heures que l'on passe avec ce qui plaît, l'on ferait à peine d'un grand nombre d'années une vie de quelques mois.

↳ ♥ Qu'il est difficile d'être content de quelqu'un !

↳ ♥ On ne pourrait se défendre de quelque joie à voir périr un méchant homme : l'on jouirait alors du fruit de sa haine, et l'on tirerait de lui tout ce qu'on en peut espérer, qui est le plaisir de sa perte. Sa mort enfin arrive, mais dans une conjoncture où nos intérêts ne nous permettent pas de nous en réjouir : il meurt trop tôt ou trop tard.

↳ ♥ Il est pénible à un homme fier de pardonner à celui qui le surprend en faute et qui se plaint de lui avec raison ; sa fierté ne s'adoucit que lorsqu'il reprend ses avantages et qu'il met l'autre dans son tort.

✕♥ Comme nous nous affectionnons de plus en plus aux personnes à qui nous faisons du bien, de même nous haïssons violemment ceux que nous avons beaucoup offensés.

♥ Il est également difficile d'étouffer dans les commencements le sentiment des injures et de le conserver après un certain nombre d'années.

✕♥ C'est par faiblesse que l'on hait un ennemi et que l'on songe à s'en venger, et c'est par paresse que l'on s'apaise et qu'on ne se venge point.

♥ Il y a bien autant de paresse que de faiblesse à se laisser gouverner.

Il ne faut pas penser à gouverner un homme tout d'un coup et sans autre préparation dans une affaire importante et qui serait capitale à lui ou aux siens ; il sentirait d'abord l'empire et l'ascendant qu'on veut prendre sur son esprit, et il se couvrirait le joug par honte ou par caprice ; il faut tenter auprès de lui les petites choses, et de là le progrès jusqu'aux plus grandes est immanquable : tel ne pouvait au plus, dans les commencements, qu'entreprendre de le faire partir pour la campagne ou retourner à la ville, qui finit par lui dicter un testament où il réduit son fils à la légitime.

✕ Pour gouverner quelqu'un longtemps et absolument, il faut avoir la main légère et ne lui faire sentir que le moins qu'il se peut sa dépendance.

Tels se laissent gouverner jusqu'à un certain point qui au delà sont intraitables et ne se gouvernent plus ; on perd tout à coup la route de leur cœur et de leur esprit ; ni hauteur ni souplesse, ni force ni industrie ne les peuvent dompter ; avec cette différence que quelques-uns sont ainsi faits par raison et avec fondement, et quelques autres par tempérament et par humeur.

Il se trouve des hommes qui n'écourent ni la raison, ni les bons conseils, et qui s'égarerent volontairement par la crainte qu'ils ont d'être gouvernés.

D'autres consentent d'être gouvernés par leurs amis en des choses presque indifférentes, et s'en font un droit de gouverner à leur tour en des choses graves et de conséquence.

Drance veut passer pour gouverner son maître, qui n'en croit rien non plus que le public ; parler sans cesse à un grand que l'on sert, en des lieux et en des temps où il convient le moins, lui parler à l'oreille en des termes mystérieux, rire jusqu'à éclater en sa présence, lui couper la parole, se mettre entre lui et ceux qui lui parlent, dédaigner ceux qui viennent faire leur cour, ou

attendre impatiemment qu'ils se retirent, se mettre proche¹ de lui en une posture trop libre, figurer avec lui le dos appuyé à une cheminée, le tirer par son habit, lui marcher sur les talons, faire le familier, prendre des libertés, marquent mieux un fat qu'un favori.

Un homme sage ni ne se laisse gouverner ni ne cherche à gouverner les autres ; il veut que la raison gouverne seule et toujours.

Je ne haïrais pas d'être livré par la confiance à une personne raisonnable et d'en être gouverné en toutes choses, et absolument et toujours : je serais sûr de bien faire sans avoir le soin de délibérer ; je jouirais de la tranquillité de celui qui est gouverné par la raison.

♥ Toutes les passions sont menteuses ; elles se déguisent autant qu'elles le peuvent aux yeux des autres ; elles se cachent à elles-mêmes : il n'y a point de vice qui n'ait une fausse ressemblance avec quelque vertu et qui ne s'en aide.

♥ On ouvre² un livre de dévotion, et il touche ; on en ouvre un autre qui est galant, et il fait son impression. Oserai-je dire que le cœur seul concilie les choses contraires et admet les incompatibles ?

✕ ♥ Les hommes rougissent moins de leurs crimes que de leurs faiblesses et de leur vanité : tel est ouvertement injuste, violent, perfide, calomniateur, qui cache son amour ou son ambition sans autre vue que de la cacher.

♥ Le cas n'arrive guère où l'on puisse dire : « J'étais ambitieux. » On ne l'est point, ou on l'est toujours ; mais le temps vient où l'on avoue que l'on a aimé.

♥ Les hommes commencent par l'amour, finissent par l'ambition, et ne se trouvent souvent dans une assiette plus tranquille que lorsqu'ils meurent.

♥ Rien ne coûte moins à la passion que de se mettre au-dessus de la raison ; son grand triomphe est de l'emporter sur l'intérêt.

♥ L'on est plus sociable et d'un meilleur commerce par le cœur que par l'esprit.

♥ Il y a de certains grands sentiments, de certaines actions nobles et élevées, que nous devons moins à la force de notre esprit qu'à la bonté de notre nature.

1. Proche de : près de.— 2. Var. : On trouve. (Texte, probablement faulif, des 8^e et 9^e éditions !)

♥ Il n'y a guère au monde un plus bel excès que celui de la reconnaissance.

♥ Il faut être bien dénué d'esprit, si l'amour, la malignité, la nécessité, n'en font pas trouver.

♥♥ Il y a des lieux que l'on admire, il y en a d'autres qui touchent et où l'on aimerait à vivre.

Il me semble que l'on dépend des lieux pour l'esprit, l'humeur, la passion, le goût et les sentiments.

♥ Ceux qui font bien mériteraient seuls d'être enviés, s'il n'y avait encore un meilleur parti à prendre, qui est de faire mieux : c'est une douce vengeance contre ceux qui nous donnent cette jalousie.

♥ Quelques-uns se défendent d'aimer et de faire des vers comme de deux faibles qu'ils n'osent avouer, l'un du cœur, l'autre de l'esprit.

♥ Il y a quelquefois dans le cours de la vie de si chers plaisirs et de si tendres engagements que l'on nous défend qu'il est naturel de désirer du moins qu'ils fussent permis : de si grands charmes ne peuvent être surpassés que par celui de savoir y renoncer par vertu.





DE LA SOCIÉTÉ

ET DE

LA CONVERSATION

Les défauts dans la conversation, l'esprit de la conversation. La politesse. Plaisirs de la société entre amis. Variété obligatoire des conversations. — Portraits d'Arrias, qui sait tout ; de Théodecte, grossier et bruyant ; de Troile, qui s'introduit partout, partout agissant en maître, aidant aux riches à dépenser leur argent ; de Cléon, qui dit à tort et à travers ce qu'il pense ; de Cléante, qui laisse sa femme pour incompatibilité d'humeur ; de Théobalde, bel esprit devenu vieux ; d'Hermagoras, ignorant de l'histoire moderne, savant sur l'ancienne ; de Cydias, le bel esprit ; de Nicandre, voltigeant de femme en femme pour leur dire sa fortune et son désir de se remarier.

UN caractère bien fade est celui de n'en avoir aucun.

♥ C'est le rôle d'un sot d'être importun : un homme habile sent s'il convient ou s'il ennuie ; il sait disparaître le moment qui précède celui où il serait de trop quelque part.

♥ L'on marche sur les mauvais plaisants, et il pleut par tous pays de cette sorte d'insectes ; un bon plaisant est une pièce rare ; à un homme qui est né tel il est encore fort délicat d'en soutenir longtemps le personnage, il n'est pas ordinaire que celui qui fait rire se fasse estimer.

♥ Il y a beaucoup d'esprits obscènes, encore plus de médians ou de satiriques, peu de délicats : pour badiner avec grâce

et rencontrer heureusement sur les plus petits sujets, il faut trop de manières, trop de politesse et même trop de fécondité ; c'est créer que de railler ainsi et faire quelque chose de rien.

♡ Si l'on faisait une sérieuse attention à tout ce qui se dit de froid, de vain et de puéril dans les entretiens ordinaires, l'on aurait honte de parler ou d'écouter, et l'on se condamnerait peut-être à un silence perpétuel, qui serait une chose pire dans le commerce que les discours inutiles. Il faut donc s'accommoder à tous les esprits ; permettre comme un mal nécessaire le récit des fausses nouvelles, les vagues réflexions sur le gouvernement présent ou sur l'intérêt des princes, le débit des beaux sentiments, et qui reviennent toujours les mêmes ; il faut laisser *Aronce*¹ parler proverbe, et *Mélinde* parler de soi, de ses vœux, de ses migraines et de ses insomnies.

♡ L'on voit des gens² qui, dans les conversations ou dans le peu de commerce que l'on a avec eux, vous dégoûtent par leurs ridicules expressions, par la nouveauté, et, j'ose dire, par l'impropriété des termes dont ils se servent, comme par l'alliance de certains mots qui ne se rencontrent ensemble que dans leur bouche, et à qui ils font signifier des choses que leurs premiers inventeurs n'ont jamais eu l'intention de leur faire dire. Ils ne suivent en parlant ni la raison ni l'usage, mais leur bizarre génie, que l'envie de toujours plaisanter et peut-être de briller tourne insensiblement à un jargon qui leur est propre et qui devient enfin leur idiome naturel ; ils accompagnent un langage si extravagant d'un geste affecté et d'une prononciation qui est contrefaite. Tous sont contents d'eux-mêmes et de l'agrément de leur esprit, et l'on ne peut pas dire qu'ils en soient entièrement dénués, mais on les plaint de ce peu qu'ils en ont, et, ce qui est pire, on en souffre.

♡ Que dites-vous ? comment ? je n'y suis pas ; vous plairait-il de recommencer ? j'y suis encore moins ; je devine enfin : vous voulez, *Acis*, me dire qu'il fait froid ; que ne disiez-vous : « Il fait froid » ; vous voulez m'apprendre qu'il pleut ou qu'il neige ; dites : « Il pleut, il neige » ; vous me trouvez bon visage, et vous désirez de m'en féliciter, dites : « Je vous trouve bon visage ».

Mais, répondez-vous, cela est bien uni et bien clair, et d'ailleurs qui ne pourrait pas en dire autant ? Qu'importe, *Acis* ? est-ce un si grand mal d'être entendu quand on parle, et de parler comme tout le monde ? Une chose vous manque, *Acis*, à vous et à vos semblables, les diseurs de *phébus*, vous ne

1. Ch. Perrault. — 2. *Les Précieuses*.

vous en défiez point, et je vais vous jeter dans l'étonnement; une chose vous manque, c'est l'esprit. Ce n'est pas tout, il y a en vous une chose de trop, qui est l'opinion d'en avoir plus que les autres; voilà la source de votre pompeux galimatias, de vos phrases embrouillées et de vos grands mots qui ne signifient rien. Vous abordez cet homme ou vous entrez dans cette chambre, je vous tire par votre habit et vous dis à l'oreille: « Ne songez point à avoir de l'esprit, n'en ayez point, c'est votre rôle; ayez, si vous pouvez, un langage simple, et tel que l'ont ceux en qui vous ne trouvez aucun esprit: peut-être alors croira-t-on que vous en avez. »

♥ Qui peut se promettre d'éviter dans la société des hommes la rencontre de certains esprits vains, légers, familiers, délibérés, qui sont toujours dans une compagnie ceux qui parlent et qu'il faut que les autres écoutent? On les entend de l'antichambre, on entre impunément et sans craindre de les interrompre; ils continuent leur récit sans la moindre attention pour ceux qui entrent ou qui sortent, comme pour le rang ou le mérite des personnes qui composent le cercle; ils font taire celui qui commence à conter une nouvelle, pour la dire de leur façon, qui est la meilleure; ils la tiennent de *Zamet*¹, de *Ruccelay* ou de *Concini*, qu'ils ne connaissent point, à qui ils n'ont jamais parlé, et qu'ils traiteraient de monseigneur s'ils leur parlaient; ils s'approchent quelquefois de l'oreille du plus qualifié de l'assemblée pour le gratifier d'une circonstance que personne ne sait, et dont ils ne veulent pas que les autres soient instruits; ils suppriment quelques noms pour déguiser l'histoire qu'ils racontent et pour détourner les applications; vous les priez, vous les pressez inutilement: il y a des choses qu'ils ne diront pas, il y a des gens qu'ils ne sauraient nommer, leur parole y est engagée; c'est le dernier secret, c'est un mystère, outre que vous leur demandez l'impossible, car, sur ce que vous voulez apprendre d'eux, ils ignorent le fait et les personnes.

♥ *Arrias* a tout lu, a tout vu, il veut le persuader ainsi; c'est un homme universel, et il se donne pour tel; il aime mieux mentir que de se taire ou de paraître ignorer quelque chose. On parle à la table d'un grand d'une cour du Nord, il prend la parole et l'ôte à ceux qui allaient dire ce qu'ils en savent; il s'oriente dans cette région lointaine comme s'il en était originaire; il discourt des mœurs de cette cour, des femmes du pays, de ses lois et de ses coutumes; il récite² des historiettes qui y sont arrivées; il

1. Sans dire *monsieur* (L. B.). — 2. *Réciter*: faire un récit.

les trouve plaisantes et il en rit le premier jusqu'à éclater. Quelqu'un se hasarde de¹ le contredire et lui prouve nettement qu'il dit des choses qui ne sont pas vraies ; Arrias ne se trouble point, prend feu au contraire contre l'interrupteur. « Je n'avance, lui dit-il, je ne raconte rien que je ne sache d'original, je l'ai appris de *Séthon*, ambassadeur de France dans cette cour, revenu à Paris depuis quelques jours, que je connais familièrement, que j'ai fort interrogé, et qui ne m'a caché aucune circonstance. » Il reprenait le fil de sa narration avec plus de confiance qu'il ne l'avait commencée, lorsque l'un des conviés lui dit : « C'est Séthon à qui vous parlez, lui-même, et qui arrive de son ambassade. »

♥ Il y a un parti à prendre dans les entretiens entre une certaine paresse qu'on a de parler, ou quelquefois un esprit abstrait qui, nous jetant loin du sujet de la conversation, nous fait faire ou de mauvaises demandes ou de sottes réponses, et une attention importune qu'on a au moindre mot qui échappe, pour le relever, badiner autour, y trouver un mystère que les autres n'y voient pas, y chercher de la finesse et de la subtilité, seulement pour avoir occasion d'y placer la sienne.

♥ Etre infatué de soi et s'être fortement persuadé qu'on a beaucoup d'esprit est un accident qui n'arrive guère qu'à celui qui n'en a point ou qui en a peu ; malheur pour lors à qui est exposé à l'entretien d'un tel personnage : combien de jolies phrases lui faudra-t-il essayer ! combien de ces mots aventuriers qui paraissent subitement, durent un temps et que bientôt on ne revoit plus ! S'il conte une nouvelle, c'est moins pour l'apprendre à ceux qui l'écoutent que pour avoir le mérite de la dire, et de la dire bien : elle devient un roman entre ses mains ; il fait penser les gens à sa manière, leur met en la bouche ses petites façons de parler, et les fait toujours parler longtemps ; il tombe ensuite en des parenthèses qui peuvent passer pour des épisodes, mais qui font oublier le gros de l'histoire et à lui qui vous parle et à vous qui le supportez ; que serait-ce de vous et de lui, si quelqu'un ne survenait heureusement pour déranger le cercle et faire oublier la narration ?

♥ J'entends *Théodecte* de l'antichambre ; il grossit sa voix à mesure qu'il s'approche, le voilà entré ; il rit, il crie, il éclate, on bouche ses oreilles, c'est un tonnerre, il n'est pas moins redoutable par les choses qu'il dit que par le ton dont il parle ; il ne s'apaise et il ne revient de ce grand fracas que pour bredouiller des vanités et des sottises : il a si peu d'égard au temps, aux personnes, aux bienséances, que chacun a son fait sans qu'il ait eu

1. *Se hasarde de* ; se hasarde à.

l'intention de le lui donner; il n'est pas encore assis qu'il a, à son insu, désobligé toute l'assemblée. A-t-on servi, il se met le premier à table et dans la première place; les femmes sont à sa droite et à sa gauche; il mange, il boit, il conte, il plaisante, il interrompt tout à la fois; il n'a nul discernement des personnes, ni du maître, ni des conviés; il abuse de la folle déférence qu'on a pour lui: est-ce lui, est-ce *Eutidème* qui donne le repas? Il rappelle à soi toute l'autorité de la table, et il y a un moindre inconvénient à la lui laisser entière qu'à la lui disputer; le vin et les viandes n'ajoutent rien à son caractère. Si l'on joue, il gagne au jeu; il veut railler celui qui perd, et il l'offense; les ricurs sont pour lui, il n'y a sorte de fatuités qu'on ne lui passe. Je cède enfin et je disparaiss, incapable de souffrir plus longtemps Théodecte et ceux qui le souffrent.

♥ *Troïle* est utile à ceux qui ont trop de bien, il leur ôte l'embaras du superflu, il leur sauve la peine d'amasser de l'argent, de faire des contrats, de fermer des coffres, de porter des clefs sur soi et de craindre un vol domestique; il les aide dans leurs plaisirs, et il devient capable ensuite de les servir dans leurs passions; bientôt il les règle et les maîtrise dans leur conduite; il est l'oracle d'une maison, celui dont on attend, que dis-je? dont on prévient, dont on devine les décisions. Il dit de cet esclave: « Il faut le punir, » et on le fouette, et de cet autre: « Il faut l'affranchir, » et on l'affranchit; l'on voit qu'un parasite ne le fait pas rire, il peut lui déplaire, il est congédié; le maître est heureux si *Troïle* lui laisse sa femme et ses enfants; si celui-ci est à table, et qu'il prononce d'un mets qu'il est friand, le maître et les conviés, qui en mangeaient sans réflexion, le trouvent friand et ne s'en peuvent rassasier; s'il dit au contraire d'un autre mets qu'il est insipide, ceux qui commençaient à le goûter n'osant avaler le morceau qu'ils ont à la bouche, ils le jettent à terre; tous ont les yeux sur lui, observent son maintien et son visage avant de prononcer sur le vin ou sur les viandes qui sont servies. Ne le cherchez pas ailleurs que dans la maison de ce riche qu'il gouverne; c'est là qu'il mange, qu'il dort et qu'il fait digestion, qu'il querelle son valet, qu'il reçoit ses ouvriers et qu'il remet ses créanciers; il régente, il domine dans une salle, il y reçoit la cour et les hommages de ceux qui, plus fins que les autres, ne veulent aller au maître que par *Troïle*. Si l'on entre par malheur sans avoir une physionomie qui lui agrée, il ride son front et il détourne sa vue; si on l'aborde, il ne se lève pas; si l'on s'assied auprès de lui, il s'éloigne; si on lui parle, il ne répond point; si l'on continue de parler, il passe dans une autre

chambre ; si on le suit, il gagne l'escalier ; il franchirait tous les étages ou il se lancerait par une fenêtre plutôt que de se laisser joindre par quelqu'un qui a un visage ou un ton de voix qu'il désapprouve : l'un et l'autre sont agréables en Troïle, et il s'en est servi heureusement pour s'insinuer ou pour conquérir ; tout devient, avec le temps, au-dessous de ses soins, comme il est au-dessus de vouloir se soutenir ou continuer de plaire par le moindre des talents qui ont commencé à le faire valoir ; c'est beaucoup qu'il sorte quelquefois de ses méditations et de sa taciturnité pour contredire et que même pour critiquer il daigne une fois le jour avoir de l'esprit ; bien loin d'attendre de lui qu'il défère à vos sentiments, qu'il soit complaisant, qu'il vous loue, vous n'êtes pas sûr qu'il aime toujours votre approbation ou qu'il souffre votre complaisance.

♥ Il faut laisser parler cet inconnu que le hasard a placé auprès de vous dans une voiture publique, à une fête ou à un spectacle, et il ne vous coûtera bientôt pour le connaître que de l'avoir écouté : vous saurez son nom, sa demeure, son pays, l'état de son bien, son emploi, celui de son père, la famille dont est sa mère, sa parenté, ses alliances, les armes de sa maison ; vous comprendrez qu'il est noble, qu'il a un château, de beaux meubles, des valets et un carrosse.

♥ Il y a des gens qui parlent un moment avant que d'avoir pensé ; il y en a d'autres qui ont une fade attention à ce qu'ils disent, et avec qui l'on souffre dans la conversation de tout le travail de leur esprit : ils sont comme pétris de phrases et de petits tours d'expression, concertés dans leur geste et dans tout leur maintien ; ils sont *puristes*¹, et ne hasardent pas le moindre mot, quand il devrait faire le plus bel effet du monde ; rien d'heureux ne leur échappe, rien ne coule de source et avec liberté ; ils parlent proprement et ennuyusement.

★ ♥ L'esprit de la conversation consiste bien moins à en montrer beaucoup qu'à en faire trouver aux autres ; celui qui sort de votre entretien content de soi et de son esprit l'est de vous parfaitement. Les hommes n'aiment point à vous admirer, ils veulent plaire ; ils cherchent moins à être instruits et même réjouis qu'à être goûtés et applaudis ; et le plaisir le plus délicat est de faire celui d'autrui.

♥ Il ne faut pas qu'il y ait trop d'imagination dans nos conversations ni dans nos écrits ; elle ne produit souvent que des idées vaines et puériles, qui ne servent point à perfectionner le

1. Gens qui affectent une grande pureté de langage (L. B.).

goût et à nous rendre meilleurs : nos pensées doivent être prises dans le bon sens et la droite raison, et doivent être un effet de notre jugement.

♥ C'est une grande misère que de n'avoir pas assez d'esprit pour bien parler, ni assez de jugement pour se taire. Voilà le principe de toute impertinence.

♥ Dire d'une chose modestement ou qu'elle est bonne ou qu'elle est mauvaise, et les raisons pourquoi elle est telle, demande du bon sens et de l'expression ; c'est une affaire. Il est plus court de prononcer, d'un ton décisif et qui emporte la preuve de ce qu'on avance, ou qu'elle est exécrationnelle, ou qu'elle est miraculeuse.

♥ Rien n'est moins selon Dieu et selon le monde que d'appuyer tout ce que l'on dit dans la conversation, jusqu'aux choses les plus indifférentes, par de longs et de fastidieux serments. Un honnête homme qui dit oui et non mérite d'être cru : son caractère jure pour lui, donne créance à ses paroles et lui attire toute sorte de confiance.

♥ Celui qui dit incessamment qu'il a de l'honneur et de la probité, qu'il ne nuit à personne, qu'il consent que le mal qu'il fait aux autres lui arrive, et qui jure pour le faire croire, ne sait pas même contrefaire l'homme de bien.

Un homme de bien ne saurait empêcher par toute sa modestie qu'on ne dise de lui ce qu'un malhonnête homme sait dire de soi.

♥ *Cléon* parle obligeamment ou peu juste, c'est l'un ou l'autre ; mais il ajoute qu'il est fait ainsi et qu'il dit ce qu'il pense.

♥ Il y a parler bien, parler aisément, parler juste, parler à propos : c'est pécher contre ce dernier genre que de s'étendre sur un repas magnifique que l'on vient de faire devant des gens qui sont réduits à épargner leur pain ; de dire merveilles de sa santé devant des infirmes ; d'entretenir de ses richesses, de ses revenus et de ses ameublements, un homme qui n'a ni rentes ni domicile ; en un mot de parler de son bonheur devant des misérables : cette conversation est trop forte pour eux, et la comparaison qu'ils font alors de leur état au vôtre est odieuse.

♥ « Pour vous, dit *Eutiphron*, vous êtes riche ou vous devez l'être ; dix mille livres de rente et en fonds de terre, cela est beau, cela est doux, et l'on est heureux à moins, » pendant que lui qui parle ainsi a cinquante mille livres de revenu, et qu'il croit n'avoir que la moitié de ce qu'il mérite ; il vous taxe, il vous apprécie, il fixe votre dépense, et, s'il vous jugeait digne d'une meilleure fortune et de celle même où il aspire, il ne manquerait pas de vous la souhaiter ; il n'est pas le seul qui fasse de si mauvaises

estimations ou des comparaisons si désobligeantes, le monde est plein d'Eutiphrons.

♡ Quelqu'un, suivant la pente de la coutume qui veut qu'on loue, et par l'habitude qu'il a à la flatterie et à l'exagération, congratule *Théodème* sur un discours qu'il n'a point entendu, et dont personne n'a pu encore lui rendre compte ; il ne laisse pas de lui parler de son génie, de son geste, et surtout de la fidélité de sa mémoire ; et il est vrai que *Théodème* est demeuré court.

♡ L'on voit des gens brusques, inquiets, *suffisants*, qui bien qu'oisifs et sans aucune affaire qui les appelle ailleurs, vous expédient, pour ainsi dire, en peu de paroles et ne songent qu'à se dégager de vous ; on leur parle encore qu'ils sont partis et ont disparu ; ils ne sont pas moins impertinents que ceux qui vous arrêtent seulement pour vous ennuyer, ils sont peut-être moins incommodes.

♡ Parler et offenser, pour de certaines gens, est précisément la même chose ; ils sont piquants et amers, leur style est mêlé de fiel et d'absinthe ; la raillerie, l'injure, l'insulte, leur découlent des lèvres comme leur salive ; il leur serait utile d'être nés muets ou stupides, ce qu'ils ont de vivacité et d'esprit leur nuit davantage que ne fait à quelques autres leur sottise ; ils ne se contentent pas toujours de répliquer avec aigreur, ils attaquent souvent avec insolence : ils frappent sur tout ce qui se trouve sous leur langue, sur les présents, sur les absents ; ils heurtent de front et de côté comme des béliers : demande-t-on à des béliers qu'ils n'aient pas de cornes ? de même n'espère-t-on pas de réformer par cette peinture des naturels si durs, si farouches, si indociles ; ce que l'on peut faire de mieux, d'aussi loin qu'on les découvre, est de les fuir de toute sa force et sans regarder derrière soi.

♡ Il y a des gens d'une certaine étoffe ou d'un certain caractère avec qui il ne faut jamais se commettre, et de qui l'on ne doit se plaindre que le moins qu'il est possible, et contre qui il n'est pas même permis d'avoir raison.

♡ Entre deux personnes qui ont eu ensemble une violente querelle, dont l'une a raison et l'autre ne l'a pas, ce que la plupart de ceux qui y ont assisté ne manquent jamais de faire, ou pour se dispenser de juger, ou par un tempérament qui m'a toujours paru hors de sa place, c'est de condamner tous les deux : leçon importante, motif pressant et indispensable de fuir à l'o-

1. Aujourd'hui on dirait : n'espère-t-on pas réformer.

rient quand le fat est à l'occident, pour éviter de partager avec lui le même tort.

♥ Je n'aime pas un homme que je ne puis aborder le premier ni saluer avant qu'il me salue, sans m'avilir à ses yeux et sans tremper dans la bonne opinion qu'il a de lui-même. MONTAIGNE dirait¹ : « Je veux avoir mes coudées franches et être courtois et affable à mon point, sans remords ne² conséquence. Je ne puis du tout estriver³ contre mon penchant et aller au rebours de mon naturel, qui m'emmène vers celui que je trouve à ma rencontre. Quand il m'est égal et qu'il ne m'est point ennemi, j'anticipe sur son accueil, je le questionne sur sa disposition et santé, je lui fais offre de mes offices sans tant marchander sur le plus ou sur le moins, ne être, comme disent aucuns, sur le qui-vive; celui-là me déplaît qui, par la connaissance que j'ai de ses coutumes et façons d'agir, me tire de cette liberté et franchise : comment me ressouvenir tout à propos et d'aussi loin que je vois cet homme, d'emprunter une contenance grave et importante, et qui l'avertisse que je crois le valoir bien et au delà? pour cela de me ramentevoir de⁴ mes bonnes qualités et conditions, et des siennes mauvaises, puis en faire la comparaison? C'est trop de travail pour moi, et ne suis du tout capable de si raide et si subite attention; et, quand bien elle m'aurait succédé⁵ une première fois, je ne laisserais de fléchir et me démentir à une seconde tâche : je ne puis me forcer et contraindre pour quelconque à être fier. »

♥ X Avec de la vertu, de la capacité et une bonne conduite, l'on peut être insupportable; les manières que l'on néglige comme de petites choses sont souvent ce qui fait que les hommes décident de vous en bien ou en mal; une légère attention à les avoir douces et polies prévient leurs mauvais jugements : il ne faut presque rien pour être cru fier, incivil, méprisant, désobligeant ; il faut encore moins pour être estimé tout le contraire.

♥ La politesse n'inspire pas toujours la bonté, l'équité, la complaisance, la gratitude; elle en donne du moins les apparences et fait paraître l'homme au dehors comme il devrait être intérieurement.

L'on peut définir l'esprit de politesse, l'on ne peut en fixer la pratique : elle suit l'usage et les coutumes reçues ; elle est attachée aux temps, aux lieux, aux personnes, et n'est point la même dans les deux sexes, ni dans les différentes conditions; l'esprit tout seul ne la fait pas deviner, il fait qu'on la suit par

1. Inité de Montaigne (L. B.). — 2. Ne: ni. — 3. Estriver: disputer. — 4. Ramentevoir de: rappeler. — 5. Succéder: réussir.

imitation et que l'on s'y perfectionne ; il y a des tempéraments qui ne sont susceptibles que de la politesse, et il y en a d'autres qui ne servent qu'aux grands talents ou à une vertu solide : il est vrai que les manières polies donnent cours au mérite et le rendent agréable, et qu'il faut avoir de bien éminentes qualités pour se soutenir sans la politesse.

Il me semble que l'esprit de politesse est une certaine attention à faire que par nos paroles et par nos manières les autres soient contents de nous et d'eux-mêmes.

✕ ♡ C'est une faute contre la politesse que de louer immodérément, en présence de ceux que vous faites chanter ou toucher un instrument, quelque autre personne qui a ces mêmes talents, comme, devant ceux qui vous lisent leurs vers, un autre poète.

♡ Dans les repas ou les fêtes que l'on donne aux autres, dans les présents qu'on leur fait et dans tous les plaisirs qu'on leur procure, il y a faire bien et faire selon leur goût ; le dernier est préférable.

♡ Il y aurait une espèce de férocité à rejeter indifféremment toutes sortes de louanges ; l'on doit être sensible à celles qui nous viennent des gens de bien, qui louent en nous sincèrement des choses louables.

♡ Un homme d'esprit et qui est né fier ne perd rien de sa fierté et de sa raideur pour se trouver pauvre ; si quelque chose au contraire doit amollir son humeur, le rendre plus doux et plus sociable, c'est un peu de prospérité.

♡ Ne pouvoir supporter tous les mauvais caractères dont le monde est plein n'est pas un fort bon caractère : il faut dans le commerce des pièces d'or et de la monnaie.

♡ Vivre avec des gens qui sont brouillés et dont il faut écouter de part et d'autre les plaintes réciproques, c'est pour ainsi dire ne pas sortir de l'audience et entendre du matin au soir plaider et parler procès. √

♡ L'on sait des gens qui avaient coulé leurs jours dans une union étroite : leurs biens étaient en commun, ils n'avaient qu'une même demeure, ils ne se perdaient pas de vue. Ils se sont aperçus à plus de quatre-vingts ans qu'ils devaient se quitter l'un l'autre et finir leur société ; ils n'avaient plus qu'un jour à vivre, et ils n'ont osé entreprendre de le passer ensemble ; ils se sont dépêchés de rompre avant que de mourir, ils n'avaient de fonds pour la complaisance que jusque-là ; ils ont trop vécu pour le bon exemple, un moment plus tôt ils mouraient sociables et laissaient après eux un rare modèle de la persévérance dans l'amitié.

✕♥ L'intérieur des familles est souvent troublé par les défiances, par les jalousies et par l'antipathie, pendant que des dehors contents, paisibles et enjoués nous trompent et nous y font supposer une paix qui n'y est point ; il y en a peu qui gagnent à être approfondies. Cette visite que vous rendez vient de suspendre une querelle domestique qui n'attend que votre retraite pour recommencer.

♥ Dans la société, c'est la raison qui plie la première : les plus sages sont souvent menés par le plus fou et le plus bizarre ; l'on étudie son faible, son humeur, ses caprices, l'on s'y acccommode ; l'on évite de le heurter, tout le monde lui cède ; la moindre sérénité qui paraît sur son visage lui attire des éloges, on lui tient compte de n'être pas toujours insupportable ; il est craint, ménagé, obéi, quelquefois aimé.

♥ Il n'y a que ceux qui ont eu de vieux collatéraux ou qui en ont encore, et dont il s'agit d'hériter, qui puissent dire ce qu'il en coûte.

♥ *Cléante* est un très honnête homme, il s'est choisi une femme qui est la meilleure personne du monde et la plus raisonnable ; chacun de sa part fait tout le plaisir et tout l'agrément des sociétés où il se trouve ; l'on ne peut voir ailleurs plus de probité, plus de politesse : ils se quittent demain, et l'acte de leur séparation est tout dressé chez le notaire. Il y a, sans mentir, de certains mérites qui ne sont point faits pour être ensemble, de certaines vertus incompatibles.

♥ L'on peut compter sûrement sur la dot, le douaire et les conventions, mais faiblement sur les *nourritures*¹ ; elles dépendent d'une union fragile de la belle-mère et de la bru, et qui périt souvent dans l'année du mariage.

♥ Un beau-père aime son gendre, aime sa bru. Une belle-mère aime son gendre, n'aime point sa bru. Tout est réciproque.

♥ Ce qu'une marâtre aime le moins de tout ce qui est au monde, ce sont les enfants de son mari ; plus elle est folle de son mari, plus elle est marâtre.

Les marâtres font désertier les villes et les bourgades et ne peuplent pas moins la terre de mendiants, de vagabonds, de domestiques et d'esclaves que la pauvreté.

✕♥ G** et H** sont voisins de campagne et leurs terres sont contiguës ; ils habitent une contrée déserte et solitaire. Eloignés des villes et de tout commerce, il semblait que la fuite d'une en-

1. Les *nourritures* : les époux seront nourris, pendant un certain temps, par les parents de l'un d'eux (convention des contrats).

tière solitude ou l'amour de la société eût dû les assujettir à une liaison réciproque : il est cependant difficile d'exprimer la bagatelle qui les a fait rompre, qui les rend implacables l'un pour l'autre, et qui perpétuera leurs haines dans leurs descendants. Jamais des parents et même des frères ne se sont brouillés pour une moindre chose.

Je suppose qu'il n'y ait que deux hommes sur la terre, qui la possèdent seuls et qui la partagent toute entre eux deux ; je suis persuadé qu'il leur naîtra bientôt quelque sujet de rupture, quand ce ne serait que pour les limites.

♥ Il est souvent plus court et plus utile de cadrer aux autres que de faire que les autres s'ajustent à nous.

✧ ♥ J'approche d'une petite ville et je suis déjà sur une hauteur d'où je la découvre ; elle est située à mi-côte, une rivière baigne ses murs et coule ensuite dans une belle prairie ; elle a une forêt épaisse qui la couvre des vents froids et de l'aquilon : je la vois dans un jour si favorable que je compte ses tours et ses clochers ; elle me paraît peinte sur le penchant de la colline. Je me récrie, et je dis : « Quel plaisir de vivre sous un si beau ciel et dans ce séjour si délicieux ! » Je descends dans la ville, où je n'ai pas couché deux nuits que je ressemble à ceux qui l'habitent : j'en veux sortir.

✧ ♥ Il y a une chose que l'on n'a point vue sous le ciel, et que, selon toutes les apparences, on ne verra jamais : c'est une petite ville qui n'est divisée en aucuns partis, où les familles sont unies, et où les cousins se voient avec confiance ; où un mariage n'engendre point une guerre civile ; où la querelle des rangs ne se réveille pas à tous moments par l'offrande, l'encens et le pain bénit, par les processions et par les obsèques ; d'où l'on a banni les *caquets*, le mensonge et la médisance ; où l'on voit parler ensemble le bailli et le président, les élus et les assesseurs ; où le doyen vit bien avec ses chanoines, où les chanoines ne dédaignent pas les chapelains, et où ceux-ci souffrent les chantres.

♥ Les provinciaux et les sots sont toujours prêts à se fâcher et à croire qu'on se moque d'eux ou qu'on les méprise ; il ne faut jamais hasarder la plaisanterie, même la plus douce et la plus permise, qu'avec des gens polis ou qui ont de l'esprit.

♥ On ne prime point avec les grands, ils se défendent par leur grandeur ; ni avec les petits, ils vous repoussent par le *qui-vive*.

♥ Tout ce qui est mérite se sent, se discerne, se devine réciproquement ; si l'on voulait être estimé, il faudrait vivre avec des personnes estimables.

♥ Celui qui est d'une éminence au-dessus des autres, qui le met à couvert de la répartie, ne doit jamais faire une raillerie piquante.

♥ Il y a de petits défauts que l'on abandonne volontiers à la censure, et dont nous ne haïssons pas à être raillés; ce sont de pareils défauts que nous devons choisir pour railler les autres.

♥ Rire des gens d'esprit, c'est le privilège des sots; ils sont dans le monde ce que les fous sont à la cour, je veux dire sans conséquence.

✂ ♥ La moquerie est souvent indigence d'esprit.

♥ Vous le croyez votre dupe; s'il feint de l'être, qui est plus dupe de lui ou de vous?

♥ Si vous observez avec soin qui sont les gens qui ne peuvent louer, qui blâment toujours, qui ne sont contents de personne, vous reconnaîtrez que ce sont ceux mêmes dont personne n'est content.

♥ Le dédain et le rengorgement dans la société attire précisément le contraire de ce que l'on cherche, si c'est à se faire estimer.

♥ Le plaisir de la société entre les amis se cultive par une ressemblance de goût sur ce qui regarde les mœurs et par quelque différence d'opinions sur les sciences : par là ou l'on s'affermite dans ses sentiments, ou l'on s'exerce et l'on s'instruit pour la dispute¹.

♥ L'on ne peut aller loin dans l'amitié si l'on n'est pas disposé à se pardonner les uns aux autres les petits défauts.

♥ Combien de belles et inutiles raisons à étaler à celui qui est dans une grande adversité pour essayer de le rendre tranquille : les choses de dehors qu'on appelle les événements sont quelquefois plus fortes que la raison et que la nature. « Mangez, dormez, ne vous laissez point mourir de chagrin, songez à vivre; » harangues froides et qui réduisent à l'impossible. « Etes-vous raisonnable de vous tant inquiéter? » N'est-ce pas dire : « Etes-vous fou d'être malheureux? »

♥ Le conseil, si nécessaire pour les affaires, est quelquefois, dans la société, nuisible à qui le donne et inutile à celui à qui il est donné : sur les mœurs, vous faites remarquer des défauts ou que l'on n'avoue pas, ou que l'on estime des vertus; sur les ouvrages, vous rayez les endroits qui paraissent admirables à leur auteur, où il se complaît davantage, où il croit s'être surpassé

1. *Dispute* : discussion.

lui-même. Vous perdez ainsi la confiance de vos amis, sans les avoir rendus ni meilleurs ni plus habiles.

♥ L'on a vu, il n'y a pas longtemps, un cercle de personnes des deux sexes, liées ensemble par la conversation et par un commerce d'esprit : ils laissaient au vulgaire l'art de parler d'une manière intelligible ; une chose dite entre eux peu clairement entraînait une autre encore plus obscure, sur laquelle on enchérissait par de vraies énigmes, toujours suivies de longs applaudissements : par tout ce qu'ils appelaient délicatesse, sentiments, tour et finesse d'expression, ils étaient enfin parvenus à n'être plus entendus et à ne s'entendre pas eux-mêmes. Il ne fallait pour fournir à ces entretiens ni bon sens, ni jugement, ni mémoire, ni la moindre capacité ; il fallait de l'esprit, non pas du meilleur, mais de celui qui est faux et où l'imagination a trop de part.

♥ Je le sais, *Théobalde*¹, vous êtes vieilli, mais voudriez-vous que je crusse que vous êtes baissé, que vous n'êtes plus poète ni bel esprit, que vous êtes présentement aussi mauvais juge de tout genre d'ouvrage que méchant auteur, que vous n'avez plus rien de naïf et de délicat dans la conversation ? Votre air libre et présomptueux me rassure et me persuade tout le contraire ; vous êtes donc aujourd'hui tout ce que vous fûtes jamais et peut-être meilleur : car, si à votre âge vous êtes si vif et si impétueux, quel nom, *Théobalde*, fallait-il vous donner dans votre jeunesse, et lorsque vous étiez la *coqueluche*² ou l'entêtement de certaines femmes qui ne juraient que par vous et sur votre parole, qui disaient : « Cela est délicieux ; qu'a-t-il dit ? »

♥ L'on parle impétueusement dans les entretiens, souvent par vanité ou par humeur, rarement avec assez d'attention ; tout occupé du désir de répondre à ce qu'on n'écoute point, l'on suit ses idées, et on les explique sans le moindre égard³ pour les raisonnements d'autrui : l'on est bien éloigné de trouver ensemble la vérité, l'on n'est pas encore convenu de celle que l'on cherche. Qui pourrait écouter ces sortes de conversations et les écrire ferait voir quelquefois de bonnes choses qui n'ont nulle suite.

♥ Il a régné pendant quelque temps une sorte de conversation fade et puérile, qui roulait toute sur des questions frivoles qui avaient relation au cœur et à ce qu'on appelle passion ou tendresse ; la lecture de quelques romans les avait introduites parmi les plus honnêtes gens de la ville et de la cour : ils s'en sont défaits et la bourgeoisie les a reçues avec les pointes et les équivoques.

1. Benserade. — 2. *Coqueluche* : objet d'engouement. — 3. *Egard* : attention.

♥ Quelques femmes de la ville ont la délicatesse de ne pas savoir ou de n'oser dire le nom des rues, des places et de quelques endroits publics qu'elles ne croient pas assez nobles pour être connus : elles disent *le Louvre, la place Royale* ; mais elles usent de tours et de phrases plutôt que de prononcer de certains noms ; et, s'ils leur échappent, c'est du moins avec quelque altération du mot et après quelques façons qui les rassurent ; en cela moins naturelles que les femmes de la cour, qui, ayant besoin, dans le discours, *des Halles, du Châtelet* ou de choses semblables, disent : *les Halles, le Châtelet*.

♥ Si l'on feint quelquefois de ne pas se souvenir de certains noms que l'on croit obscurs, et si l'on affecte de les corrompre en les prononçant, c'est par la bonne opinion qu'on a du sien.

♥ L'on dit par belle humeur, et dans la liberté de la conversation, de ces choses froides qu'à la vérité l'on donne pour telles, et que l'on ne trouve bonnes que parce qu'elles sont extrêmement mauvaises : cette manière basse de plaisanter a passé du peuple, à qui elle appartient, jusque dans une grande partie de la jeunesse de la cour, qu'elle a déjà infectée ; il est vrai qu'il y entre trop de fadeur et de grossièreté pour devoir craindre qu'elle s'étende plus loin, et qu'elle fasse de plus grands progrès dans un pays qui est le centre du bon goût et de la politesse ; l'on doit cependant en inspirer le dégoût à ceux qui la pratiquent : car, bien que ce ne soit jamais sérieusement, elle ne laisse pas de tenir la place, dans leur esprit et dans le commerce ordinaire, de quelque chose de meilleur.

♥ Entre dire de mauvaises choses ou en dire de bonnes que tout le monde sait et les donner pour nouvelles, je n'ai pas à choisir.

♥ *Lucain a dit une jolie chose ; il y a un beau mot de Claudien ; il y a cet endroit de Sénèque* ; et là-dessus une longue suite de latin que l'on cite souvent devant des gens qui ne l'entendent pas et qui feignent de l'entendre. Le secret serait d'avoir un grand sens et bien de l'esprit : car ou l'on se passerait des anciens, ou, après les avoir lus avec soin, l'on saurait encore choisir les meilleurs et les citer à propos.

♥ *Hermagoras* ne sait pas qui est roi de Hongrie ; il s'étonne de n'entendre faire aucune mention du roi de Bohême. Ne lui parlez pas des guerres de Flandre et de Hollande, dispensez-le du moins de vous répondre : il confond les temps, il ignore quand elles ont commencé, quand elles ont fini ; combats, sièges, tout lui est nouveau ; mais il est instruit de la guerre des Géants, il en raconte le progrès et les moindres détails ; rien ne lui est échap-

pé ; il débrouille de même l'horrible chaos des deux empires, le Babylonien et l'Assyrien ; il connaît à fond les Egyptiens et leurs dynasties. Il n'a jamais vu Versailles, il ne le verra point ; il a presque vu la tour de Babel et il en compte les degrés, il sait combien d'architectes ont présidé à cet ouvrage, il sait le nom des architectes. Dirai-je qu'il croit Henri IV¹ fils de Henri III ? il néglige du moins de rien connaître aux maisons de France, d'Autriche et de Bavière. « Quelles minuties ! » dit-il, pendant qu'il récite de mémoire toute une liste des rois des Mèdes ou de Babylonie, et que les noms d'Apronal, d'Hérigebal, de Noesnemordach de Mardokempad, lui sont aussi familiers qu'à nous ceux de VA-LOIS et de BOURBON. Il demande si l'empereur a jamais été marié ; mais personne ne lui apprendra que Ninus a eu deux femmes. On lui dit que le roi jouit d'une santé parfaite, et il se souvient que Thetmosis, un roi d'Egypte, était valétudinaire et qu'il tenait cette complexion de son aïeul Alipharmutosis. Que ne sait-il point ? quelle chose lui est cachée, de la vénérable antiquité ? Il vous dira que Sémiramis ou, selon quelques-uns, Sérimarais, parlait comme son fils Ninyas, qu'on ne les distinguait pas à la parole ; si c'était parce que la mère avait une voix mâle comme son fils, ou le fils une voix efféminée comme sa mère, qu'il n'ose pas le décider ; il vous révélera que Nembrot était gaucher et Sésostris ambidextre ; que c'est une erreur de s'imaginer qu'un Artaxerce ait été appelé Longuemain parce que les bras lui tombaient jusqu'aux genoux, et non à cause qu'il avait une main plus longue que l'autre ; et il ajoute qu'il y a des auteurs graves qui affirment que c'était la droite ; qu'il croit néanmoins être bien fondé en soutenant que c'est la gauche.

✱ ♡ Ascagne est statuaire, Hégion fondeur, Æchine foulon, et Cydias² bel esprit : c'est sa profession ; il a une enseigne, un atelier, des ouvrages de commande et des compagnons qui travaillent sous lui ; il ne vous saurait rendre de plus d'un mois les stances qu'il vous a promises, s'il ne manque de parole à *Dosithée*, qui l'a engagé à faire une élogie ; une idylle est sur le métier, c'est pour *Crantor*, qui le presse et qui lui laisse espérer un riche salaire. Prose, vers, que voulez-vous ? il réussit également en l'un et en l'autre ; demandez-lui des lettres de consolation ou sur une absence, il les entreprendra ; prenez-les toutes faites et entrez dans son magasin, il y a à choisir. Il a un ami qui n'a point d'autre fonction sur la terre que de le promettre longtemps à un certain monde et de le présenter enfin dans les maisons comme un homme rare et d'une exquise conversation ; et là, ainsi que

1. Henri le Grand (L. B.). — 2. Fontenelle.

le musicien chante et que le joueur de luth touche son luth devant les personnes à qui il a été promis, Cydias, après avoir tressé, relevé sa manchette, étendu la main et ouvert les doigts, débite gravement ses pensées quintessenciées et ses raisonnements sophistiqués. Différent de ceux qui, convenant de principes et connaissant la raison ou la vérité qui est une, s'arrachent la parole l'un à l'autre pour s'accorder sur leurs sentiments, il n'ouvre la bouche que pour contredire. « Il me semble, dit-il gracieusement, que c'est tout le contraire de ce que vous dites, » ou : « Je ne saurais être de votre opinion, » ou bien : « Ça été autrefois mon entêtement comme il est le vôtre ; mais... il y a trois choses, ajoute-t-il, à considérer... » et il en ajoute une quatrième ; fade discoureur qui n'a pas mis plutôt le pied dans une assemblée qu'il cherche quelques femmes auprès de qui il puisse s'insinuer, se parer de son bel esprit ou de sa philosophie, et mettre en œuvre ses rares conceptions, car, soit qu'il parle ou qu'il écrive, il ne doit pas être soupçonné d'avoir en vue ni le vrai, ni le faux, ni le raisonnable, ni le ridicule ; il évite uniquement de donner dans le sens des autres et d'être de l'avis de quelqu'un : aussi attend-il dans un cercle que chacun se soit expliqué sur le sujet qui s'est offert, ou souvent qu'il a amené lui-même, pour dire dogmatiquement des choses toutes nouvelles, mais à son gré décisives et sans réplique. Cydias s'égale à Lucien et à Sénèque¹, se met au-dessus de Platon, de Virgile et de Théocrite ; et son flatteur a soin de le confirmer tous les matins dans cette opinion ; uni de goût et d'intérêt avec les contempteurs d'Homère, il attend paisiblement que les hommes détrompés lui préfèrent les poètes modernes ; il se met, en ce cas, à la tête de ces derniers, et il sait à qui il adjuge la seconde place ; c'est, en un mot, un composé du pédant et du précieux, fait pour être admiré de la bourgeoisie et de la province, en qui néanmoins on n'aperçoit rien de grand que l'opinion qu'il a de lui-même.

✕ ♡ C'est la profonde ignorance qui inspire le ton dogmatique ; celui qui ne sait rien croit enseigner aux autres ce qu'il vient d'apprendre lui-même ; celui qui sait beaucoup pense à peine que ce qu'il dit puisse être ignoré et parle plus indifféremment².

Les plus grandes choses n'ont besoin que d'être dites simplement : elles se gâtent par l'emphase ; il faut dire noblement les plus petites : elles ne se soutiennent que par l'expression, le ton et la manière.

1. Philosophe et poète tragique (*L. B.*). — 2. *Indifféremment* : avec insouciance.

♥ Il me semble que l'on dit des choses encore plus finement qu'on ne peut les écrire.

✦♥ Il n'y a guère qu'une naissance honnête¹ ou qu'une bonne éducation qui rendent les hommes capables de secret.

♥ Toute confiance est dangereuse si elle n'est entière; il y a peu de conjonctures où il ne faille tout dire ou tout cacher. On a déjà trop dit de son secret à celui à qui l'on croit devoir en dérober une circonstance.

♥ Des gens vous promettent le secret, et ils le révèlent eux-mêmes et à leur insu; ils ne remuent pas les lèvres et on les entend; on lit sur leur front et dans leurs yeux, on voit au travers de leur poitrine, ils sont transparents; d'autres ne disent pas précisément une chose qui leur a été confiée, mais ils parlent et agissent de manière qu'on la découvre de soi-même; enfin quelques-uns méprisent votre secret, de quelque conséquence qu'il puisse être: « C'est un mystère, un tel m'en a fait part et m'a défendu de le dire, » et ils le disent.

Toute révélation d'un secret est la faute de celui qui l'a confié.

✦♥ *Nicandre* s'entretient avec *Elise* de la manière douce et complaisante dont il a vécu avec sa femme, depuis le jour qu'il en fit choix jusqu'à sa mort: il a déjà dit qu'il regrette qu'elle ne lui ait pas laissé des enfants, et il le répète; il parle des maisons qu'il a à la ville, et bientôt d'une terre qu'il a à la campagne; il calcule le revenu qu'elle lui rapporte, il fait le plan des bâtiments, en décrit la situation, exagère la commodité des appartements, ainsi que la richesse et la propreté² des meubles. Il assure qu'il aime la bonne chère, les équipages; il se plaint que sa femme n'aimait point assez le jeu et la société. « Vous êtes si riche, lui disait l'un de ses amis, que n'achetez-vous cette charge? pour quoi ne pas faire cette acquisition qui étendrait votre domaine? — On me croit, ajoute-t-il, plus de bien que je n'en possède. » Il n'oublie pas son extraction et ses alliances: « Monsieur le Surintendant, qui est mon cousin; Madame la Chancelière, qui est ma parente, » voilà son style. Il raconte un fait qui prouve le mécontentement qu'il doit avoir de ses plus proches et de ceux même qui sont ses héritiers: « Ai-je tort? dit-il à *Élise*; ai-je grand sujet de leur vouloir du bien? » et il l'en fait juge. Il insinue ensuite qu'il a une santé faible et languissante, et il parle de la cave³ où il doit être enterré. Il est insinuant, flatteur, officieux à l'égard de tous ceux qu'il trouve auprès de la personne à qui il aspire.

1. *Honnête*: honorable. — 2. *Propreté*: élégance. — 3. *Cave*: caveau.

Mais Élise n'a pas le courage d'être riche en l'épousant : on annonce, au moment qu'il parle, un cavalier, qui de sa seule présence démonte la batterie de l'homme de ville : il se lève déconcerté et chagrin, et va dire ailleurs qu'il veut se remarier.

★ ♡ Le sage quelquefois évite le monde de peur d'être ennuyé.





DES BIENS DE FORTUNE

La fortune couvre les ridicules et les défauts. La manière dont elle est répartie prouve son néant. Satire des partisans. Les brelans. La perte des biens est une affliction qui dure tout le cours de la vie.— Portraits de Clitiphon, l'homme d'importance inabordable ; de Sosie, le laquais devenu sous-fermier et marguillier ; d'Arfure, la femme dévote du partisan ; de Crésus, le concussionnaire mort insolvable ; de Champagne, qui a la digestion douce pour lui, féroce pour les autres ; de Sylvain, anobli, seigneur de sa paroisse ; de Dorus, au brillant cortège ; de Périandre, orgueilleux fortuné ; de Chrysis, le parvenu qui travaille pour devenir encore plus riche ; d'Ergaste, dont la faim de posséder est insatiable ; l'homme aux impôts ; de Criton l'intéressé dupeur ; de Brontin, confit dans les retraites ; d'Oronte, quinquagénaire qui épouse une fille de seize ans ; de Cléarque, l'homme sans héritier ; de Zénobie, la grande reine ruinée ; de Giton, le riche, et de Phédon, le pauvre.

UN homme fort riche peut manger des entremets, faire peindre ses lambris et ses alcôves, jouir d'un palais à la campagne et d'un autre à la ville, avoir un grand équipage, mettre un duc dans sa famille et faire de son fils un grand seigneur : cela est juste et de son ressort ; mais il appartient peut-être à d'autres de vivre contents.

♥ Une grande naissance ou une grande fortune annonce le mérite et le fait plutôt remarquer.

♥ Ce qui excuse le fat ambitieux de son ambition est le soin que l'on prend, s'il a fait une grande fortune, de lui trouver un mérite qu'il n'a jamais eu et aussi grand qu'il croit l'avoir.

♥ A mesure que la faveur et les grands biens se retirent d'un homme, ils laissent voir en lui le ridicule qu'ils couvraient, et qui y était sans que personne s'en aperçût.

♥ Si l'on ne le voyait de ses yeux, pourrait-on jamais s'imaginer l'étrange disproportion que le plus ou moins de pièces de monnaie met entre les hommes?

Ce plus ou ce moins détermine à l'épée, à la robe ou à l'Eglise; il n'y a presque point d'autre vocation.

♥ Deux marchands étaient voisins et faisaient le même commerce, qui ont eu dans la suite une fortune toute différente. Ils avaient chacun une fille unique, elles ont été nourries¹ ensemble et ont vécu dans cette familiarité que donnent un même âge et une même condition : l'une des deux, pour se tirer d'une extrême misère, cherche à se placer, elle entre au service d'une fort grande dame et l'une des premières de la cour, chez sa compagne.

✦♥ Si le financier manque son coup, les courtisans disent de lui : « C'est un bourgeois, un homme de rien, un malotru; » s'il réussit, ils lui demandent sa fille.

♥ Quelques-uns² ont fait dans leur jeunesse l'apprentissage d'un certain métier, pour en exercer un autre et fort différent le reste de leur vie.

♥ Un homme est laid, de petite taille et a peu d'esprit; l'on me dit à l'orcille : « Il a cinquante mille livres de rentes; » cela le concerne tout seul, et il ne m'en fera jamais ni pis ni mieux, si je commence à le regarder avec d'autres yeux, et si je ne suis pas maître de faire autrement, quelle sottise!

♥ Un projet assez vain serait de vouloir tourner un homme fort sot et fort riche en ridicule; les rieurs sont de son côté.

✦♥ N***, avec un portier rustre, farouche, tirant sur le Suisse; avec un vestibule et une antichambre, pour peu qu'il y fasse languir quelqu'un et se morfondre, qu'il paraisse enfin avec une mine grave et une démarche mesurée, qu'il écoute un peu et ne reconduise point, quelque subalterne qu'il soit d'ailleurs, il fera sentir de lui-même quelque chose qui approche de la considération.

♥ Je vais, *Clitophon*, à votre porte; le besoin que j'ai de vous me chasse de mon lit et de ma chambre: plutôt aux dieux que je ne fusse ni votre client ni votre fâcheux! Vos esclaves me disent que vous êtes enfermé et que vous ne pouvez m'écouter que d'une heure entière; je reviens avant le temps qu'ils m'ont marqué, et ils me disent que vous êtes sorti. Que faites-vous, *Clitophon*, dans cet endroit le plus reculé de votre appartement, de si laborieux qui vous empêche de m'entendre? Vous enfillez quel-

1. Nourries : élevées. — 2. Les Partisans.

ques mémoires, vous collationnez un registre, vous signez, vous paraphez. Je n'avais qu'une chose à vous demander, et vous n'aviez qu'un mot à me répondre : oui ou non. Voulez-vous être rare? rendez service à ceux qui dépendent de vous, vous le serez davantage par cette conduite que par ne vous pas laisser voir. O homme important et chargé d'affaires, qui à votre tour avez besoin de mes offices! venez dans la solitude de mon cabinet: le philosophe est accessible, je ne vous remettrai point à un autre jour; vous me trouverez sur les livres de Platon qui traitent de la spiritualité de l'âme et de sa distinction d'avec le corps, ou la plume à la main pour calculer les distances de Saturne et de Jupiter. J'admire Dieu dans ses ouvrages, et je cherche par la connaissance de la vérité à régler mon esprit et devenir meilleur. Entrez, toutes les portes vous sont ouvertes, mon antichambre n'est pas faite pour s'y ennuyer en m'attendant, passez jusqu'à moi sans me faire avertir : vous m'apportez quelque chose de plus précieux que l'argent et l'or, si c'est une occasion de vous obliger. Parlez : que voulez-vous que je fasse pour vous? faut-il quitter mes livres, mes études, mon ouvrage, cette ligne qui est commencée? quelle interruption heureuse pour moi que celle qui vous est utile ! Le manieur d'argent, l'homme d'affaires est un ours qu'on ne saurait apprivoiser ; on ne le voit dans sa loge qu'avec peine : que dis-je? on ne le voit point, car d'abord on ne le voit pas encore, et bientôt on ne le voit plus. L'homme de lettres, au contraire, est trivial comme une borne au coin des places ; il est vu de tous, et à toute heure, et en tous états, à table, au lit, nu, habillé, sain ou malade ; il ne peut être important, et il ne le veut point être.

♡ N'envions point à une sorte de gens leurs grandes richesses : ils les ont à titre onéreux, et qui ne nous accommoderait point ; ils ont mis leur repos, leur santé, leur honneur et leur conscience pour les avoir : cela est trop cher, et il n'y a rien à gagner à un tel marché.

♣ Les P. T. S.¹ nous font sentir toutes les passions l'une après l'autre : l'on commence par le mépris à cause de leur obscurité; on les envie ensuite, on les hait, on les craint, on les estime quelquefois, et on les respecte ; l'on vit assez pour finir à leur égard par la compassion.

✕ ♡ *Sosie* de la livrée a passé par une petite recette à une sous-ferme, et par les concussions, la violence et l'abus qu'il a fait de ses *pouvoirs*, il s'est enfin, sur les ruines de plusieurs familles, élevé à quelque grade ; devenu noble par une charge, il ne lui

1. Les Partisans.

manquait que d'être homme de bien : une place de marguillier a fait ce prodige.

♥ *Arfure* cheminait seule et à pied vers le grand portique de Saint***, entendait de loin le sermon d'un carme ou d'un docteur qu'elle ne voyait qu'obliquement et dont elle perdait bien des paroles ; sa vertu était obscure et sa dévotion connue comme sa personne : son mari est entré dans le *huitième denier*¹ ; quelle monstrueuse fortune en moins de six années ! Elle n'arrive à l'église que dans un char, on lui porte une lourde queue, l'orateur s'interrompt pendant qu'elle se place ; elle le voit de front, n'en perd pas une seule parole ni le moindre geste ; il y a une brigue entre les prêtres pour la confesser, tous veulent l'absoudre, et le curé l'emporte.

♥ L'on porte *Crésus* au cimetière : de toutes ses immenses richesses que le vol et la concussion lui avaient acquises, et qu'il a épuisées par le luxe et par la bonne chère, il ne lui est pas demeuré de quoi se faire enterrer ; il est mort insolvable, sans biens et ainsi privé de tous les secours : l'on n'a vu chez lui ni julep, ni cordiaux, ni médecins, ni le moindre docteur qui l'ait assuré de son salut.

✕ ♥ *Champagne*, au sortir d'un long dîner qui lui enfle l'estomac, et dans les douces fumées d'un vin d'Avenay ou de Sillery, signe un ordre qu'on lui présente, qui ôterait le pain à toute une province si l'on n'y remédiait ; il est excusable : quel moyen de comprendre dans la première heure de la digestion qu'on puisse quelque part mourir de faim !

♥ *Sylvain*, de ses deniers, a acquis de la naissance et un autre nom ; il est seigneur de la paroisse où ses aïeux payaient la taille² ; il n'aurait pu autrefois entrer page chez *Cléobule*, et il est son gendre.

♥ *Dorus* passe en litière par la voie *Appienne*, précédé de ses affranchis et de ses esclaves, qui détournent le peuple et font faire place ; il ne lui manque que des licteurs. Il entre à Rome avec ce cortège, où il semble triompher de la bassesse et de la pauvreté de son père *Sanga*.

♥ On ne peut mieux user de sa fortune que fait *Périandre* ; elle lui donne du rang, du crédit, de l'autorité ; déjà on ne le prie plus d'accorder son amitié, on implore sa protection. Il a commencé par dire de soi-même : « Un homme de ma sorte, » il passe à dire : « Un homme de ma qualité ; » il se donne pour tel

1. Le *huitième denier* était un impôt, une taxe payée pour devenir propriétaire d'un bien ecclésiastique. — 2. Comme roturiers.

et il n'y a personne de ceux à qui il prête de l'argent ou qu'il reçoit à sa table, qui est délicate, qui veuille s'y opposer. Sa demeure est superbe, un dorique règne dans tous ses dehors ; ce n'est pas une porte, c'est un portique ; est-ce la maison d'un particulier, est-ce un temple ? le peuple s'y trompe. Il est le seigneur dominant de tout le quartier ; c'est lui que l'on envie et dont on voudrait voir la chute ; c'est lui dont la femme, par son collier de perles, s'est fait des ennemies de toutes les dames du voisinage. Tout se soutient dans cet homme, rien encore ne se dément dans cette grandeur qu'il a acquise, dont il ne doit rien, qu'il a payée. Que son père, si vieux et si caduc, n'est-il mort il y a vingt ans et avant qu'il se fit dans le monde aucune mention de Périandre ! Comment pourra-t-il soutenir ces odieuses pancartes¹ qui déchiffrent les conditions, et qui souvent font rougir la veuve et les héritiers ? Les supprimera-t-il aux yeux de toute une ville jalouse, maligne, clairvoyante, et aux dépens de mille gens qui veulent absolument alier tenir leur rang à des obsèques ? Veut-on d'ailleurs qu'il fasse de son père un *noble homme*, et peut-être un *honorabile homme*, lui qui est *messire* ?

♥ Combien d'hommes² ressemblent à ces arbres déjà forts et avancés que l'on transplante dans les jardins, où ils surprennent les yeux de ceux qui les voient placés dans de beaux endroits où ils ne les ont point vu croître, et qui ne connaissent ni leurs commencements ni leurs progrès !

✕ ♥ Si certains morts revenaient au monde, et s'ils voyaient leurs grands noms portés, et leurs terres les mieux titrées, avec leurs châteaux et leurs maisons antiques, possédées par des gens dont les pères étaient peut-être leurs métayers, quelle opinion pourraient-ils avoir de notre siècle ?

♥ Rien ne fait mieux comprendre le peu de choses que Dieu croit donner aux hommes en leur abandonnant les richesses, l'argent, les grands établissements et les autres biens, que la dispensation³ qu'il en fait et le genre d'hommes qui en sont le mieux pourvus.

♥ Si vous entrez dans les cuisines où l'on voit réduit en art et en méthode le secret de flatter votre goût et de vous faire manger au delà du nécessaire ; si vous examinez en détail tous les apprêts des viandes qui doivent composer le festin que l'on vous prépare ; si vous regardez par quelles mains elles passent et toutes les formes différentes qu'elles prennent avant de devenir un mets exquis et d'arriver à cette propreté et à cette élé-

1. Billets d'enterrement (L. B.). — 2. Les Partisans. — 3. Dispensation ; distribution.

gance qui charment vos yeux, vous font hésiter sur le choix et prendre le parti d'essayer de tout ; si vous voyez tout le repas ailleurs que sur une table bien servie, quelles saletés ! quel dégoût ! Si vous allez derrière un théâtre et si vous comptez les poids, les roues, les cordages qui font les vols et les machines ; si vous considérez combien de gens entrent dans l'exécution de ces mouvements, quelle force de bras et quelle extension de nerfs ils y emploient, vous direz : « Sont-ce là les principes et les ressorts de ce spectacle si beau, si naturel, qui paraît animé et agir de soi-même ? » Vous vous récrierez : « Quels efforts, quelle violence ! » De même n'approfondissez pas la fortune des partisans.

✕ ♡ Ce garçon si frais, si fleuri, et d'une si belle santé, est seigneur d'une abbaye et de dix autres bénéfiques ; tous ensemble lui rapportent six vingt mille livres de revenu, dont il n'est payé qu'en médailles d'or. Il y a ailleurs six vingt familles indigentes qui ne se chauffent point pendant l'hiver, qui n'ont point d'habits pour se couvrir, et qui souvent manquent de pain ; leur pauvreté est extrême et honteuse : quel partage ! Et cela ne prouve-t-il pas clairement un avenir ?

♡ *Chrysispe*, homme nouveau et le premier noble de sa race, aspirait, il y a trente années, à se voir un jour deux mille livres de rente pour tout bien ; c'était là le comble de ses souhaits et sa plus haute ambition, il l'a dit ainsi, et on s'en souvient. Il arrive, je ne sais par quels chemins, jusqu'à donner en revenu à l'une de ses filles pour sa dot ce qu'il désirait lui-même d'avoir en fonds pour toute fortune pendant sa vie ; une pareille somme est comptée dans ses coffres pour chacun de ses autres enfants qu'il doit pourvoir, et il a un grand nombre d'enfants ; ce n'est qu'en avancement d'hoirie, il y a d'autres biens à espérer après sa mort : il vit encore, quoique assez avancé en âge, et il use le reste de ses jours à travailler pour s'enrichir.

♡ Laissez faire *Ergaste*, et il exigera un droit de tous ceux qui boivent de l'eau de la rivière ou qui marchent sur la terre ferme : il sait convertir en or jusqu'aux roseaux, aux joncs et à l'ortie ; il écoute tous les avis et propose tous ceux qu'il a écoutés. Le prince ne donne aux autres qu'aux dépens d'*Ergaste*, et ne leur fait de grâces que celles qui lui étaient dues ; c'est une faim insatiable d'avoir et de posséder : il trafiquerait des arts et des sciences, et mettrait en parti jusques à l'harmonie ; il faudrait, s'il en était cru, que le peuple, pour avoir le plaisir de le voir riche, de lui voir une meute et une écurie, pût perdre le souvenir de la musique d'*Orphée* et se contenter de la sienne.

♥ Ne traitez pas avec *Criton*, il n'est touché que de ses seuls avantages ; le piège est tout dressé à ceux à qui sa charge, sa terre ou ce qu'il possède feront envie ; il vous imposera des conditions extravagantes ; il n'y a nul ménagement et nulle composition¹ à attendre d'un homme si plein de ses intérêts et si ennemi des vôtres : il lui faut une dupe.

♥ *Brontin*, dit le peuple, fait des retraites et s'enferme huit jours avec des saints ; ils ont leurs méditations, et il a les siennes.

♥ Le peuple souvent a le plaisir de la tragédie ; il voit périr sur le théâtre du monde les personnages les plus odieux, qui ont fait le plus de mal dans diverses scènes et qu'il a le plus haïs.

✕ ♥ Si l'on partage la vie des P. T. S. en deux portions égales, la première, vive et agissante, est toute occupée à vouloir affliger le peuple, et la seconde, voisine de la mort, à se déceler et à se ruiner les uns les autres.

♥ Cet homme qui a fait la fortune de plusieurs, qui a fait la vôtre, n'a pu soutenir la sienne ni assurer avant sa mort celle de sa femme et de ses enfants ; ils vivent cachés et malheureux ; quelque bien instruit que vous soyez de la misère de leur condition, vous ne pensez pas à l'adoucir, vous ne le pouvez pas en effet ; vous tenez table, vous bâtissez ; mais vous conservez par reconnaissance le portrait de votre bienfacteur², qui a passé, à la vérité, du cabinet à l'antichambre : quels égards ! il pouvait aller au garde-meuble.

♥ Il y a une dureté de complexion, il y en a une autre de condition et d'état ; l'on tire de celle-ci comme de la première de quoi s'endurcir sur la misère des autres, dirai-je même de quoi ne pas plaindre les malheurs de sa famille : un bon financier ne pleure ni ses amis, ni sa femme, ni ses enfants.

♥ Fuyez, retirez-vous ; vous n'êtes pas assez loin. Je suis, dites-vous, sous l'autre tropique : passez sous le pôle et dans l'autre hémisphère ; montez aux étoiles si vous le pouvez. M'y voilà. Fort bien, vous êtes en sûreté : je découvre sur la terre un homme avide, insatiable, inexorable, qui veut, aux dépens de tout ce qui se trouvera sur son chemin et à sa rencontre, et quoi qu'il en puisse coûter aux autres, pourvoir à lui seul, grossir sa fortune et regorger de bien.

♥ Faire fortune est une si belle phrase, et qui dit une si bonne chose, qu'elle est d'un usage universel : on la reconnaît dans toutes les langues, elle plaît aux étrangers et aux barbares, elle règne

1. Composition : transaction — 2. Bienfacteur : bienfaiteur.

à la cour et à la ville, elle a percé les cloîtres et franchi les murs des abbayes de l'un et de l'autre sexe ; il n'y a point de lieux sacrés où elle n'ait pénétré, point de désert ni de solitude où elle soit inconnue.

♥ A force de faire de nouveaux contrats ou de sentir son argent grossir dans ses coffres, on se croit enfin une bonne tête et presque capable de gouverner.

♥ Il faut une sorte d'esprit pour faire fortune, et surtout une grande fortune : ce n'est ni le bon ni le bel esprit, ni le grand ni le sublime, ni le fort ni le délicat ; je ne sais précisément lequel c'est, et j'attends que quelqu'un veuille m'en instruire.

Il faut moins d'esprit que d'habitude ou d'expérience pour faire sa fortune : l'on y songe trop tard, et, quand enfin l'on s'en avise, l'on commence par des fautes que l'on n'a pas toujours le loisir de réparer : de là vient peut-être que les fortunes sont si rares.

Un homme d'un petit génie peut vouloir s'avancer¹ : il néglige tout, il ne pense du matin au soir, il ne rêve la nuit qu'à une seule chose, qui est de s'avancer ; il a commencé de bonne heure et dès son adolescence à se mettre dans les voies de la fortune ; s'il trouve une barrière de front qui ferme son passage, il biaise naturellement et va à droit² ou à gauche selon qu'il y voit de jour et d'apparence ; et, si de nouveaux obstacles l'arrêtent, il rentre dans le sentier qu'il avait quitté ; il est déterminé, par la nature des difficultés, tantôt à les surmonter, tantôt à les éviter ou à prendre d'autres mesures ; son intérêt, l'usage, les conjonctures le dirigent. Faut-il de si grands talents et une si bonne tête à un voyageur pour suivre d'abord le grand chemin, et, s'il est plein et embarrassé, prendre la terre et aller à travers champs, puis regagner sa première route, la continuer, arriver à son terme ? Faut-il tant d'esprit pour aller à ses fins ? Est-ce donc un prodige qu'un sot riche et accrédité ?

Il y a même des stupides, et j'ose dire des imbéciles³ qui se placent en de beaux postes, et qui savent mourir dans l'opulence, sans qu'on les doive soupçonner en nulle manière d'y avoir contribué de leur travail ou de la moindre industrie : quelqu'un les a conduits à la source d'un fleuve, ou bien le hasard seul les y a fait rencontrer ; on leur a dit : « Voulez-vous de l'eau ? puisez, » et ils ont puisé.

♥ Quand on est jeune, souvent on est pauvre, ou l'on n'a pas encore fait d'acquisitions, ou les successions ne sont pas échues ;

1. *S'avancer* : s'enrichir. — 2. *A droit* : à droite. — 3. *Imbécile* : faible.

l'on devient riche et vieux en même temps, tant il est rare que les hommes puissent réunir tous leurs avantages ; et, si cela arrive à quelques-uns, il n'y a pas de quoi leur porter envie : ils ont assez à perdre par la mort pour mériter d'être plaints.

♥ Il faut avoir trente ans pour songer à sa fortune, elle n'est pas faite à cinquante ; l'on bâtit dans sa vieillesse, et l'on meurt quand on en est aux peintres et aux vitriers.

♥ Quel est le fruit d'une grande fortune, si ce n'est de jouir de la vanité, de l'industrie, du travail et de la dépense de ceux qui sont venus avant nous, et de travailler nous-mêmes, de planter, de bâtir, d'acquérir, pour la postérité?

♥ L'on ouvre et l'on étale tous les matins pour tromper son monde, et l'on ferme le soir après avoir trompé tout le jour.

♥ Le marchand fait des montres¹ pour donner de sa marchandise ce qu'il y a de pire ; il a le cati² et les faux jours afin d'en cacher les défauts et qu'elle paraisse bonne ; il la surfait pour la vendre plus cher qu'elle ne vaut ; il a des marques fausses et mystérieuses, afin qu'on croie n'en donner que son prix ; un mauvais aunage, pour en livrer le moins qu'il se peut ; et il a un trébuchet, afin que celui à qui il l'a livrée la lui paie en or qui soit de poids.

♥ Dans toutes les conditions, le pauvre est bien proche de l'homme de bien, et l'opulent n'est guère éloigné de la friponnerie ; le savoir-faire et l'habileté ne mènent pas jusqu'aux énormes richesses.

L'on peut s'enrichir dans quelque art ou dans quelque commerce que ce soit par l'ostentation d'une certaine probité.

♥ De tous les moyens de faire sa fortune, le plus court et le meilleur est de mettre les gens à³ voir clairement leurs intérêts à vous faire du bien

♥ Les hommes pressés par les besoins de la vie, et quelquefois par le désir du gain et de la gloire, cultivent des talents profanes ou s'engagent dans des professions équivoques, et dont ils se cachent longtemps à eux-mêmes le péril et les conséquences ; ils les quittent ensuite par une dévotion discrète qui ne leur vient jamais qu'après qu'ils ont fait leur récolte et qu'ils jouissent d'une fortune bien établie.

×♥ Il y a des misères sur la terre qui saisissent le cœur ; il manque à quelques-uns jusqu'aux aliments, ils redoutent l'hiver, ils

1. *Montre* : exposition. — 2. *Cati* : le brillant, le lustre des étoffes qui ont subi l'opération du catissage. — 3. *A* : en état de.

appréhendent de vivre. L'on mange ailleurs des fruits précoces, l'on force la terre et les saisons pour fournir à sa délicatesse ; de simples bourgeois, seulement à cause qu'ils étaient riches, ont eu l'audace d'avalier en un seul morceau la nourriture de cent familles. Tienne qui voudra contre de si grandes extrémités ; je ne veux être, si je le puis, ni malheureux ni heureux : je me jette et me réfugie dans la médiocrité.

♥ On sait que les pauvres sont chagrins de ce que tout leur manque, et que personne ne les soulage ; mais s'il est vrai que les riches soient colères, c'est de ce que la moindre chose puisse leur manquer, ou que quelqu'un veuille leur résister.

♥ Celui-là est riche qui reçoit plus qu'il ne consomme¹ ; celui-là est pauvre dont la dépense excède la recette.

Tel avec deux millions de rente peut être pauvre chaque année de cinq cent mille livres.

Il n'y a rien qui se soutienne plus longtemps qu'une médiocre fortune ; il n'y a rien dont on voie mieux la fin que d'une grande fortune.

L'occasion prochaine de la pauvreté, c'est de grandes richesses.

S'il est vrai que l'on soit riche de tout ce dont on n'a pas besoin, un homme fort riche, c'est un homme qui est sage.

S'il est vrai que l'on soit pauvre par toutes les choses que l'on désire, l'ambitieux et l'avare languissent dans une extrême pauvreté.

♥ Les passions tyrannisent l'homme, et l'ambition suspend en lui les autres passions et lui donne pour un temps les apparences de toutes les vertus : ce *Triphon*, qui a tous les vices, je l'ai cru sobre, chaste, libéral, humble et même dévot ; je le crois encore s'il n'eût enfin fait sa fortune.

♥ L'on ne se rend point sur le désir de posséder et de s'agrandir ; la bile gagne et la mort approche, qu'avec un visage flétri et des jambes déjà faibles l'on dit : *Ma fortune, mon établissement.*

♥ Il n'y a au monde que deux manières de s'élever : ou par sa propre industrie, ou par l'imbécillité des autres.

♥ Les traits découvrent la complexion et les mœurs ; mais la mine désigne les biens de fortune : le plus ou moins de mille livres de rente se trouve écrit sur les visages.

♥ *Chrysante*, homme opulent et impertinent, ne veut pas être vu avec *Eugène*, qui est homme de mérite, mais pauvre : il

1. *Consumer* : consommer.

croirait en être déshonoré. Eugène est pour Chrysante dans les mêmes dispositions : ils ne courent pas risque de se heurter.

♥ Quand je vois de certaines gens, qui me prévenaient autrefois par leurs civilités, attendre au contraire que je les salue et en être avec moi sur le plus ou sur le moins, je dis en moi-même : « Fort bien, j'en suis ravi, tant mieux pour eux ; » vous verrez que cet homme-ci est mieux logé, mieux meublé et mieux nourri qu'à l'ordinaire, qu'il sera entré depuis quelques mois dans quelque affaire où il aura fait déjà un gain raisonnable : Dieu veuille qu'il en vienne dans peu de temps jusqu'à me mépriser !

♥ Si les pensées, les livres et les auteurs, dépendaient des riches et de ceux qui ont fait une belle fortune, quelle proscription ! Il n'y aurait plus de rappel : quel ton, quel ascendant ne prennent-ils pas sur les savants ! quelle majesté n'observent-ils pas à l'égard de ces hommes *chétifs* que leur mérite n'a ni placés ni enrichis, et qui en sont encore à penser et à écrire judicieusement ! Il faut l'avouer, le présent est pour les riches et l'avenir pour les vertueux et les habiles. HOMÈRE est encore et sera toujours ; les receveurs de droits, les publicains, ne sont plus : ont-ils été ? leur patrie, leurs noms sont-ils connus ? Y a-t-il eu dans la Grèce des partisans ? Que sont devenus ces importants personnages qui méprisaient Homère, qui ne songeaient dans la place qu'à l'éviter, qui ne lui rendaient pas le salut, ou qui le saluaient par son nom, qui ne daignaient pas l'associer à leur table, qui le regardaient comme un homme qui n'était pas riche et qui faisait un livre ? Que deviendront les *Fauconnets* ? Iront-ils aussi loin dans la postérité que DESCARTES, *né Français et mort en Suède* ?

♥ Du même fond d'orgueil dont on s'élève fièrement au-dessus de ses inférieurs, l'on rampe vilement devant ceux qui sont au-dessus de soi ; c'est le propre de ce vice, qui n'est fondé ni sur le mérite personnel, ni sur la vertu, mais sur les richesses, les postes, le crédit, et sur de vaines sciences, de nous porter également à mépriser ceux qui ont moins que nous de cette espèce de biens, et à estimer trop ceux qui en ont une mesure qui excède la nôtre.

♥ Il y a des âmes sales, pétries de boue et d'ordure, éprises du gain et de l'intérêt, comme les belles âmes le sont de la gloire et de la vertu ; capables d'une seule volupté, qui est celle d'acquiescer ou de ne point perdre ; curieuses et avides du denier dix², uniquement occupées de leurs débiteurs, toujours inquiètes sur le rabais ou sur le décri des monnaies, enfoncées et comme abî-

1. *Fauconnet* était un fermier général. — 2. A dix pour cent.

mées dans les contrats, les titres et les parchemins. De tels gens ne sont ni parents, ni amis, ni citoyens, ni chrétiens, ni peut-être des hommes : ils ont de l'argent.

♥ Commençons par excepter ces âmes nobles et courageuses, s'il en reste encore sur la terre, secourables, ingénieuses à faire du bien, que nuls besoins, nulle disproportion, nuls artifices ne peuvent séparer de ceux qu'ils se sont une fois choisis pour amis; et, après cette précaution, disons hardiment une chose triste et douloureuse à imaginer : il n'y a personne au monde si bien liée avec nous de société et de bienveillance, qui nous aime, qui nous goûte, qui nous fait mille offres de services et qui nous sert quelquefois, qui n'ait en soi, par l'attachement à son intérêt, des dispositions très proches à rompre avec nous et à devenir notre ennemi.

♥ Pendant qu'*Oronte* augmente avec ses annés son fonds et ses revenus, une fille naît dans quelque famille, s'élève, croît, s'embellit et entre dans sa seizième année; il se fait prier à cinquante ans pour l'épouser, jeune, belle, spirituelle : cet homme, sans naissance, sans esprit et sans le moindre mérite, est préféré à tous ses rivaux.

♥ Le mariage, qui devrait être à l'homme une source de tous les biens, lui est souvent, par la disposition de sa fortune, un lourd fardeau sous lequel il succombe : c'est alors qu'une femme et des enfants sont une violente tentation à la fraude, au mensonge et aux gains illicites ; il se trouve entre la friponnerie et l'indigence. Etrange situation !

Epouser une veuve, en bon français, signifie faire sa fortune : il n'opère¹ pas toujours ce qu'il signifie.

♥ Celui qui n'a de partage avec ses frères que pour vivre à l'aise bon praticien veut être officier ; le simple officier se fait magistrat, et le magistrat veut présider ; et ainsi de toutes les conditions, où les hommes languissent serrés et indigents, après avoir tenté au delà de leur fortune et forcé, pour ainsi dire, leur destinée ; incapables tout à la fois de ne pas vouloir être riches et de demeurer riches.

♥ Dine bien, *Cléarque*, soupe le soir, mets du bois au feu, achète un manteau, tapisse ta chambre : tu n'aimes point ton héritier, tu ne le connais point, tu n'en as point.

♥ Jeune, on conserve pour sa vieillesse ; vieux, on épargne pour la mort. L'héritier prodigue paie de superbes funérailles et dévore le reste.

1. Opérer : produire.

♥ L'avare dépense plus mort en un seul jour, qu'il ne faisait, vivant, en dix années, et son héritier plus en dix mois qu'il n'a su faire lui-même en toute sa vie.

♥ Ce que l'on prodigue, on l'ôte à son héritier ; ce que l'on épargne sordidement, on se l'ôte à soi-même. Le milieu est justice pour soi et pour les autres.

♥ Les enfants peut-être seraient plus chers à leurs pères, et réciproquement les pères à leurs enfants, sans le titre d'héritiers.

♥ Triste condition de l'homme et qui dégoûte de la vie : il faut suer, veiller, fléchir, dépendre, pour avoir un peu de fortune, ou la devoir à l'agonie de nos proches ; celui qui s'empêche de souhaiter que son père y passe bientôt est homme de bien.

♥ Le caractère de celui qui veut hériter de quelqu'un rentre dans celui du complaisant : nous ne sommes point mieux flattés, mieux obéis, plus suivis, plus entourés, plus cultivés, plus ménagés, plus caressés de personne pendant notre vie que de celui qui croit gagner à notre mort et qui désire qu'elle arrive.

♥ Tous les hommes, par les postes différents, par les titres et par les successions, se regardent comme héritiers les uns des autres, et cultivent par cet intérêt pendant tout le cours de leur vie un désir secret et enveloppé de la mort d'autrui ; le plus heureux dans chaque condition est celui qui a plus de choses à perdre par sa mort et à laisser à son successeur.

♥ L'on dit du jeu qu'il égale les conditions ; mais elles se trouvent quelquefois si étrangement disproportionnées, et il y a entre telle et telle condition un abîme d'intervalle si immense et si profond que les yeux souffrent de voir de telles extrémités se rapprocher : c'est comme une musique qui détonne ; ce sont comme des couleurs assorties, comme des paroles qui jurent et qui offensent l'oreille, comme de ces bruits ou de ces sons qui font frémir ; c'est en un mot un renversement de toutes les bienséances. Si l'on m'oppose que c'est la pratique de tout l'Occident, je réponds que c'est peut-être aussi l'une de ces choses qui nous rendent barbares à l'autre partie du monde, et que les Orientaux qui viennent jusqu'à nous remportent sur leurs tablettes : je ne doute pas même que cet excès de familiarité ne les rebute davantage que nous ne sommes blessés de leur zombaye¹ et de leurs autres prosternations.

♥ Une tenue d'Etats ou les chambres assemblées pour une

1. *Zombaye* : profonde inclination.

affaire très capitale n'offrent point aux yeux rien de si grave et de si sérieux qu'une table de gens qui jouent un grand jeu ; une triste sévérité règne sur les visages ; implacables l'un pour l'autre et irréconciliables ennemis pendant que la séance dure, ils ne reconnaissent plus ni liaisons, ni alliance, ni naissance, ni distinctions : le hasard seul, aveugle et farouche divinité, préside au cercle et y décide souverainement ; ils l'honorent tous par un silence profond et par une attention dont ils sont partout ailleurs fort incapables : toutes les passions, comme suspendues cèdent à une seule ; le courtisan alors n'est ni doux, ni flatteur, ni complaisant, ni même dévot.

♥ L'on ne reconnaît plus en ceux que le jeu et le gain ont illustré la moindre trace de leur première condition : ils perdent de vue leurs égaux et atteignent les plus grands seigneurs. Il est vrai que la fortune du dé ou du lansquenet les remet souvent où elle les a pris.

♥ Je ne m'étonne pas qu'il y ait des brelans publics comme autant de pièges tendus à l'avarice des hommes, comme des gouffres où l'argent des particuliers tombe et se précipite sans retour, comme d'affreux écueils où les joueurs viennent se briser et se perdre ; qu'il parte de ces lieux des émissaires pour savoir à heure marquée qui a descendu à terre avec un argent frais d'une nouvelle prise, qui a gagné un procès d'où on lui a compté une grosse somme, qui a reçu un don, qui a fait au jeu un gain considérable ; quel fils de famille vient de recueillir une riche succession, ou quel commis imprudent veut hasarder sur une carte les deniers de sa caisse. C'est un sale et indigne métier, il est vrai, que de tromper ; mais c'est un métier qui est ancien, connu, pratiqué de tout temps par ce genre d'hommes que j'appelle des brelandiers ; l'enseigne est à leur porte, on y lirait presque : *Ici l'on trompe de bonne foi*, car se voudraient-ils donner pour irréprochables ? Qui ne sait pas qu'entrer et perdre dans ces maisons est une même chose ? Qu'ils trouvent donc sous leur main autant de dupes qu'il en faut pour leur subsistance, c'est ce qui me passe.

♥ Mille gens se ruinent au jeu, et vous disent froidement qu'ils ne sauraient se passer de jouer. Quelle excuse ! Y a-t-il une passion, quelque violente ou honteuse qu'elle soit, qui ne pût tenir ce même langage ? Serait-on reçu à dire qu'on ne peut se passer de voler, d'assassiner, de se précipiter¹ ? Un jeu effroyable, continu, sans retenue, sans bornes, où l'on n'a en vue que la ruine

Précipiter : tomber dans le vice.

totale de son adversaire, où l'on est transporté du désir du gain, désespéré sur la perte, consumé par l'avarice, où l'on expose sur une carte ou à la fortune du dé la sienne propre, celle de sa femme et de ses enfants, est-ce une chose qui soit permise ou dont l'on doive se passer? Ne faut-il pas quelquefois se faire une plus grande violence, lorsque, poussé par le jeu jusqu'à une déroute universelle, il faut même que l'on se passe d'habits et de nourriture, et de les fournir à sa famille?

Je ne permets à personne d'être un fripon, mais je permets à un fripon de jouer un grand jeu ; je le défends à un honnête homme : c'est une trop grande puérité que de s'exposer à une grande perte.

♥ Il n'y a qu'une affliction qui dure, qui est celle qui vient de la perte de biens ; le temps, qui adoucit toutes les autres, aigrit celle-ci ; nous sentons à tous moments, pendant le cours de notre vie, où le bien que nous avons perdu nous manque.

♥ Il fait bon avec celui qui ne se sert pas de son bien à marier ses filles, à payer ses dettes ou à faire des contrats, pourvu que l'on ne soit ni ses enfants ni sa femme.

♥ Ni les troubles, *Zénobie*, qui agitent votre empire, ni la guerre que vous soutenez virilement contre une nation puissante depuis la mort du roi votre époux, ne diminuent rien de votre magnificence. Vous avez préféré à toute autre contrée les rives de l'Euphrate pour y élever un superbe édifice : l'air y est sain et tempéré, la situation en est riante, un bois sacré l'ombrage du côté du couchant ; les dieux de Syrie, qui habitent quelquefois la terre, n'y auraient pu choisir une plus belle demeure ; la campagne autour est couverte d'hommes qui taillent et qui coupent, qui vont et qui viennent, qui roulent ou qui charrient le bois du Liban, l'airain et le porphyre ; les grues et les machines gémissent dans l'air, et font espérer à ceux qui voyagent vers l'Arabie de revoir, à leur retour en leurs foyers, ce palais achevé et dans cette splendeur où vous désirez de le porter avant de l'habiter, vous et les princes vos enfants. N'y épargnez rien, grande reine, employez-y l'or et tout l'art des plus excellents ouvriers ; que les Phidias et les Zeuxis de votre siècle déploient toute leur science sur vos plafonds et sur vos lambris ; tracez-y de vastes et de délicieux jardins, dont l'enchantement soit tel qu'ils ne paraissent pas faits de la main des hommes ; épaisez vos trésors et votre industrie sur cet ouvrage incomparable ; et après que vous y aurez mis, *Zénobie*, la dernière main, quelqu'un de ces pâtres qui habitent les sables voisins de Palmyre, devenu riche par les péages de vos rivières, achètera un jour à deniers comptants

cette royale maison, pour l'embellir et la rendre plus digne de lui et de sa fortune.

♥ Ce palais, ces meubles, ces jardins, ces belles eaux, vous enchantent et vous font récrier d'une première vue sur une maison si délicieuse et sur l'extrême bonheur du maître qui la possède : il n'est plus, il n'en a pas joui si agréablement ni si tranquillement que vous ; il n'y a jamais eu un jour serein, ni une nuit tranquille ; il s'est noyé de dettes pour la porter à ce degré de beauté où elle vous ravit, ses créanciers l'en ont chassé, il a tourné la tête, et il l'a regardée de loin une dernière fois, et il est mort de saisissement.

♥ L'on ne saurait empêcher de voir dans certaines familles ce que l'on appelle les caprices du hasard ou les jeux de la fortune. Il y a cent ans qu'on ne parlait point de ces familles, qu'elles n'étaient point ; le ciel tout d'un coup s'ouvre en leur faveur ; les biens, les honneurs, les dignités, fondent sur elles à plusieurs reprises ; elles nagent dans la prospérité. *Eumolpe*, l'un de ces hommes qui n'ont point de grands-pères, a eu un père du moins qui s'était élevé si haut que tout ce qu'il a pu souhaiter pendant le cours d'une longue vie, ç'a été de l'atteindre ; et il l'a atteint. Était-ce dans ces deux personnages éminence d'esprit, profonde capacité ? était-ce les conjonctures ? La fortune enfin ne leur rit plus, elle se joue ailleurs et traite leur postérité comme leurs ancêtres.

♥ La cause la plus immédiate de la ruine et de la déroute des personnes des deux conditions, de la robe et de l'épée, est que l'état seul, et non le bien, règle la dépense.

♥ Si vous n'avez rien oublié pour votre fortune, quel travail ! Si vous avez négligé la moindre chose, quel repentir !

✕ ♥ *Gilon* a le teint frais, le visage plein et les joues pendantes, l'œil fixe et assuré, les épaules larges, l'estomac haut, la démarche ferme et délibérée ; il parle avec confiance, il fait répéter celui qui l'entretient, et il ne goûte que médiocrement tout ce qu'il lui dit ; il déploie un ample mouchoir et se mouche à grand bruit ; il crache fort loin et il éternue fort haut ; il dort le jour, il dort la nuit, et profondément ; il ronfle en compagnie. Il occupe à table et à la promenade plus de place qu'un autre ; il tient le milieu en se promenant avec ses égaux, il s'arrête et l'on s'arrête, il continue de marcher et l'on marche, tous se règlent sur lui ; il interrompt, il redresse ceux qui ont la parole ; on ne l'interrompt pas, on l'écoute aussi longtemps qu'il veut parler, on est de son avis, on croit les nouvelles qu'il débite. S'il s'assied, vous

le voyez s'enfoncer dans un fauteuil, croiser les jambes l'une sur l'autre, froncer le sourcil, abaisser son chapeau sur ses yeux pour ne voir personne, ou le relever ensuite et découvrir son front par fierté et par audace. Il est enjoué, grand rieur, impatient, présomptueux, colère, libertin¹, politique, mystérieux sur les affaires du temps; il se croit des talents et de l'esprit : il est riche.

Phédon a les yeux creux, le teint échauffé, le corps sec et le visage maigre ; il dort peu et d'un sommeil fort léger : il est abstrait, rêveur, et il a avec de l'esprit l'air d'un stupide; il oublie de dire ce qu'il sait, ou de parler d'événements qui lui sont connus, et, s'il le fait quelquefois, il s'en tire mal, il croit peser à ceux à qui il parle, il conte brièvement, mais froidement, il ne se fait pas écouter, il ne fait point rire ; il applaudit, il sourit à ce que les autres lui disent, il est de leur avis ; il court, il vole pour leur rendre de petits services, il est complaisant, flatteur, empressé : il est mystérieux sur ses affaires, quelquefois menteur ; il est superstitieux, scrupuleux, timide ; il marche doucement et légèrement, il semble craindre de fouler la terre ; il marche les yeux baissés, et il n'ose les lever sur ceux qui passent ; il n'est jamais du nombre de ceux qui forment un cercle pour discourir, il se met derrière celui qui parle, recueille furtivement ce qui se dit, et il se retire si on le regarde ; il n'occupe point de lieu, il ne tient point de place ; il va les épaules serrées, le chapeau abaissé sur ses yeux pour n'être point vu, il se replie et se renferme dans son manteau ; il n'y a point de rues ni de galeries si embarrassées et si remplies de monde où il ne trouve moyen de passer sans effort et de se couler sans être aperçu. Si on le prie de s'asseoir, il se met à peine sur le bord d'un siège, il parle bas dans la conversation, et il articule mal ; libre néanmoins² sur les affaires publiques, chagrin contre le siècle, médiocrement prévenu des ministres³ et du ministère ; il n'ouvre la bouche que pour répondre ; il tousse, il se mouche sous son chapeau, il crache presque sur soi, et il attend qu'il soit seul pour éternuer, ou, si cela lui arrive, c'est à l'insu de la compagnie, il n'en coûte à personne ni salut ni compliment : il est pauvre.

1. *Libertin* : irrégulier. — 2. *Var.* Avec ses amis (1691). — 3. *Prévenu des* : prévenu en faveur des.





DE LA VILLE

Sociétés qui partagent la ville. La ville ne connaît pas les choses de la campagne. — Portraits de Narcisse, l'homme régulier et efféminé; de Thérémène qu'un héritage heureux fait la coqueluche des femmes et la terreur des maris.

L'ON se donne à Paris, sans se parler, comme un rendez-vous public, mais fort exact, tous les soirs, au Cours ou aux Tuileries, pour se regarder au visage et se désapprouver les uns les autres.

L'on ne peut se passer de ce même monde que l'on n'aime point et dont l'on se moque.

L'on s'attend au passage réciproquement dans une promenade publique¹, l'on y passe en revue l'un devant l'autre : carrosse, chevaux, livrées, armoiries, rien n'échappe aux yeux, tout est curieusement ou malignement observé; et, selon le plus ou le moins de l'équipage, ou l'on respecte les personnes, ou on les dédaigne.

♥ Tout le monde connaît cette longue levée qui borne et qui resserre le lit de la Seine du côté où elle entre à Paris avec la Marne qu'elle vient de recevoir; les hommes s'y baignent au pied pendant les chaleurs de la canicule, on les voit de fort près se jeter dans l'eau, on les en voit sortir, c'est un amusement. Quand cette saison n'est pas venue, les femmes de la ville ne s'y promènent pas encore; et, quand elle est passée, elles ne s'y promènent plus.

♥ Dans ces lieux d'un concours² général, où les femmes se rassemblent pour montrer une belle étoffe et recueillir le fruit de leur toilette, on ne se promène pas avec une compagne par la

1. Promenade de Vincennes. — 2. Concours : affluence de monde.

nécessité de la conversation ; on se joint ensemble pour se rassurer sur le théâtre, s'approprioiser avec le public et se raffermir contre la critique : c'est là précisément qu'on se parle sans se rien dire, ou plutôt qu'on parle pour les passants, pour ceux mêmes en faveur de qui l'on hausse sa voix, l'on gesticule et l'on badine, l'on penche négligemment la tête, l'on passe et l'on repasse.

♥ La ville est partagée en diverses sociétés qui sont comme autant de petites républiques, qui ont leurs lois, leurs usages, leur jargon et leurs mots pour rire : tant que cet assemblage est dans sa force et que l'entêtement subsiste, l'on ne trouve rien de bien dit ou de bien fait que ce qui part des siens, et l'on est incapable de goûter ce qui vient d'ailleurs ; cela va jusqu'au mépris pour les gens qui ne sont pas initiés dans leurs mystères. L'homme du monde d'un meilleur esprit que le hasard a porté au milieu d'eux leur est étranger : il se trouve là comme dans un pays lointain, dont il ne connaît ni les routes, ni la langue, ni les mœurs, ni la coutume ; il voit un peuple qui cause, bourdonne, parle à l'oreille, éclate de rire, et qui retombe ensuite dans un morne silence ; il y perd son maintien, ne trouve pas où placer un seul mot, et n'a pas même de quoi écouter. Il ne manque jamais là un mauvais plaisant qui domine et qui est comme le héros de la société ; celui-ci s'est chargé de la joie des autres et fait toujours rire avant que d'avoir parlé. Si quelquefois une femme survient qui n'est point de leurs plaisirs, la bande joyeuse ne peut comprendre qu'elle ne sache point rire des choses qu'elle n'entend point et paraisse insensible à des fadaïses qu'ils n'entendent eux-mêmes que parce qu'ils les ont faites ; ils ne lui pardonnent ni son ton de voix, ni son silence, ni sa taille, ni son visage, ni son habillement, ni son entrée, ni la manière dont elle est sortie. Deux années cependant ne passent point sur une même *coterie* ; il y a toujours dès la première année des semences de division pour rompre dans celle qui doit suivre : l'intérêt de la beauté, les incidents du jeu, l'extravagance des repas, qui, modestes au commencement, dégénèrent bientôt en pyramides de viandes et en banquets somptueux, dérangent la république, et lui portent enfin le coup mortel : il n'est en fort peu de temps non plus parlé de cette nation que des mouches de l'année passée.

♥ Il y a dans la ville la grande et la petite robe, et la première se venge sur l'autre des dédains de la cour et des petites humiliations qu'elle y essuie. De savoir quelles sont leurs limites, où la grande finit et où la petite commence, ce n'est pas une chose facile ; il se trouve même un corps considérable¹ qui refuse d'être

¹. Les avocats.

du second ordre et à qui l'on conteste le premier ; il ne se rend pas néanmoins, il cherche au contraire par la gravité et par la dépense à s'égalier à la magistrature, on ne lui cède qu'avec peine : on l'entend dire que la noblesse de son emploi, l'indépendance de sa profession, le talent de la parole et le mérite personnel, balancent au moins les sacs de mille francs que le fils du partisan ou du banquier a su payer pour son office.

♥ Vous moquez-vous de rêver en carrosse, ou peut-être de vous y reposer? *Vite*, prenez votre livre ou vos papiers, lisez, ne saluez qu'à peine ces gens qui passent dans leur équipage : ils vous en croiront plus occupé, ils diront : « Cet homme est laborieux, infatigable ; il lit, il travaille jusque dans les rues ou sur la route ; » apprenez du moindre avocat qu'il faut paraître accablé d'affaires, froncer le sourcil et rêver à rien très profondément ; savoir à propos perdre le boire et le manger, ne faire qu'apparaître dans sa maison, s'évanouir et se perdre comme un fantôme dans le sombre de son cabinet ; se cacher au public, éviter le théâtre, le laisser à ceux qui ne courent aucun risque à s'y montrer, qui en ont à peine le loisir, aux GOMONS¹, aux DUHAMELS.

♥ Il y a un certain nombre de jeunes magistrats que les grands biens et les plaisirs ont associés à quelques-uns de ceux qu'on nomme à la cour de *petits maîtres* ; ils les imitent, ils se tiennent fort au-dessus de la gravité de la robe, et se croient dispensés par leur âge et par leur fortune d'être sages et modérés ; ils prennent de la cour ce qu'elle a de pire ; ils s'approprient la vanité, la mollesse, l'intempérance, le libertinage, comme si tous ces vices leur étaient dus ; et, affectant ainsi un caractère éloigné de celui qu'ils ont à soutenir, ils deviennent enfin, selon leurs souhaits, des copies fidèles de très méchants originaux.

♥ Un homme de robe à la ville, et le même à la cour, ce sont deux hommes. Revenu chez soi, il reprend ses mœurs, sa taille et son visage, qu'il y avait laissés ; il n'est plus ni si embarrassé, ni si honnête².

♥ Les *Crispins* se cotisent et rassemblent dans leur famille jusqu'à six chevaux pour allonger un équipage qui, avec un essaim de gens de livrée où ils ont fourni chacun leur part, les fait triompher au Cours ou à Vincennes, et aller de pair avec les nouvelles mariées, avec *Jason*, qui se ruine, et avec *Thrason*, qui veut se marier et qui a consigné³.

♥ J'entends dire des *Sannions* : même nom, mêmes armes ;

1. Avocats du temps. — 2. *Honnête* : poli. — 3. Déposé son argent au Trésor public pour une grande charge (L. B.).

la branche aînée, la branche cadette, es cadets de la seconde branche ; ceux-là portent les armes pleines, ceux-ci brisent d'un lambel, et les autres d'une bordure dentelée : ils ont avec les BOURBONS sur une même couleur un même métal, ils portent comme eux deux et une ; ce ne sont pas des fleurs de lis, mais ils s'en consolent, peut-être dans leur cœur trouvent-ils leurs pièces aussi honorables, et ils les ont communes avec de grands seigneurs qui en sont contents ; on les voit sur les litres et sur les vitrages, sur la porte de leur château, sur le pilier de leur haute justice, où ils viennent de faire pendre un homme qui méritait le bannissement ; elles s'offrent aux yeux de toutes parts, elles sont sur les meubles et sur les serrures, elles sont semées sur les carrosses ; leurs livrées ne déshonorent point leurs armoiries. Je dirais volontiers aux Sannions : « Votre folie est prématurée, attendez du moins que le siècle s'achève sur votre race ; ceux qui ont vu votre grand-père, qui lui ont parlé, sont vieux et ne sauraient plus vivre longtemps ; qui pourra dire comme eux : « Là il étalait et vendait très cher. »

Les Sannions et les Crispins veulent encore davantage que l'on dise d'eux qu'ils font une grande dépense, qu'ils n'aiment à la faire ; ils font un récit long et ennuyeux d'une fête ou d'un repas qu'ils ont donné, ils disent l'argent qu'ils ont perdu au jeu, et ils plaignent fort haut celui qu'ils n'ont pas songé à perdre ; ils parlent jargon et mystère sur de certaines femmes ; *ils ont réciproquement cent choses plaisantes à se conter, ils ont fait depuis peu des découvertes*, ils se passent¹ les uns aux autres qu'ils sont gens à belles aventures. L'un d'eux, qui s'est couché tard à la campagne et qui voudrait dormir, se lève matin, chausse des guêtres, endosse un habit de toile, passe un cordon où pend le fourniment, renoue ses cheveux, prend un fusil. Le voilà chasseur s'il tirait bien ; il revient de nuit, mouillé et recru², sans avoir tué ; il retourne à la chasse le lendemain, et il passe tout le jour à manquer des grives ou des perdrix.

Un autre avec quelques mauvais chiens aurait envie de dire : *Ma meute* ; il sait un rendez-vous de chasse, il s'y trouve, il est au laisser-courre, il entre dans le fort, se mêle avec les piqueurs, il a un cor ; il ne dit pas comme *Menalippe* : « Ai-je du plaisir ? » il croit en avoir ; il oublie lois et procédure, c'est un Hippolyte. *Ménandre*, qui le vit hier sur un procès qui est en ses mains, ne reconnaîtrait pas aujourd'hui son rapporteur. Le voyez-vous le lendemain à sa chambre, où l'on va juger une cause grave et capitale ? Il se fait entourer de ses confrères ; il leur raconte comme

1. *Se passer* : se confier, — 2. *Recru* : harassé, excédé de fatigue,

il n'a point perdu le cerf de meute, comme il s'est étouffé de crier après les chiens qui étaient en défaut ou après ceux des chasseurs qui prenaient le change, qu'il a vu donner les six chiens. L'heure presse, il achève de leur parler des abois et de la curée, et il court s'asseoir avec les autres pour juger.

♥ Quel est l'égarément de certains particuliers qui, riches du négoce de leurs pères, dont ils viennent de recueillir la succession, se moulent sur les princes pour leur garde-robe et pour leur équipage, excitent par une dépense excessive et par un faste ridicule les traits et la raillerie de toute une ville qu'ils croient éblouir, et se ruinent ainsi à se faire moquer de soi !

Quelques-uns n'ont pas même le triste avantage de répandre leurs folies plus loin que le quartier où ils habitent, c'est le seul théâtre de leur vanité ; l'on ne sait point dans l'Ile qu'*André* brille au Marais, et qu'il y dissipe son patrimoine ; du moins s'il était connu dans toute la ville et dans ses faubourgs, il serait difficile qu'entre un si grand nombre de citoyens qui ne savent pas tous juger sainement de toutes choses, il ne s'en trouvât quelqu'un qui dirait de lui : « Il est magnifique, » et qui lui tiendrait compte des régals qu'il fait à *Xante* et à *Ariston* et des fêtes qu'il donne à *Élamire* ; mais il se ruine obscurément ; ce n'est qu'en faveur de deux ou trois personnes qui ne l'estiment point qu'il court à l'indigence, et qu'aujourd'hui en carrosse, il n'aura pas dans six mois le moyen d'aller à pied.

♥♥ *Narcisse* se lève le matin pour se coucher le soir, il a ses heures de toilette comme une femme, il va tous les jours fort régulièrement à la belle messe aux Feuillants ou aux Minimes ; il est homme d'un bon commerce, et l'on compte sur lui au quartier de*** pour un tiers ou pour un cinquième à l'ombre ou au reversi ; là il tient le fauteuil quatre heures de suite chez *Aricie*, où il risque chaque soir cinq pistoles d'or. Il lit exactement la *Gazette de Hollande* et le *Mercurie galant* ; il a lu *Bergerac*¹, des *Marets*², *Lesclache*³, les *Historiettes* de *Barbin*⁴, et quelques recueils de poésies. Il se promène avec des femmes à la Plaine ou au Cours, et il est d'une ponctualité religieuse sur les visites. Il fera demain ce qu'il fait aujourd'hui et ce qu'il fit hier, et il meurt ainsi après avoir vécu.

♥ Voilà un homme, dites-vous, que j'ai vu quelque part ; de savoir où, il est difficile, mais son visage m'est familier. Il l'est à bien d'autres, et je vais, s'il se peut, aider votre mémoire : Est-

1. *Cyrano* (L. B.). — 2. *Saint-Sorlin* (L. B.). — 3. *Lesclache*, auteur d'un traité d'orthographe. — 4. *Fameux* libraire.

ce au boulevard sur un strapontin, ou aux Tuileries dans la grande allée, ou dans le balcon à la Comédie ? est-ce au sermon, au bal à Rambouillet ? Où pourriez-vous ne l'avoir point vu ? où n'est-il point ? S'il y a dans la place une fameuse exécution ou un feu de joie, il paraît à une fenêtre de l'Hôtel de Ville ; si l'on attend une magnifique entrée, il a sa place sur un échafaud ; si le roi reçoit des ambassadeurs, il voit leur marche, il assiste à leur audience, il est en haie quand ils reviennent de leur audience ; sa présence est aussi essentielle aux serments des ligues suisses¹ que celle du chancelier et des ligues mêmes ; c'est son visage que l'on voit aux almanachs représenter le peuple ou l'assistance. Il y a une chasse publique, une *Saint-Hubert*, le voilà à cheval ; on parle d'un camp et d'une revue, il est à Ouilles, il est à Achères ; il aime les troupes, la milice, la guerre, il la voit de près, et jusqu'au fort de Bernardi³. CHANLEY⁴ sait les marches, JACQUIER⁵ les vivres, DU METZ⁶ l'artillerie ; celui-ci voit, il a vieilli *sous le harnais* en voyant, il est spectateur de profession ; il ne fait rien de ce qu'un homme doit faire, il ne sait rien de ce qu'il doit savoir, mais il a vu, dit-il, tout ce qu'on peut voir, et il n'aura point regret de mourir : quelle perte alors pour toute la ville ! Qui dira après lui : « Le Cours est fermé, on ne s'y promène point, le borbier de Vincennes est desséché et relevé, on n'y versera plus. » Qui annoncera un concert, un beau salut, un prestige de la foire ? Qui nous avertira que Beaumavielle⁷ mourut hier, que Rochois⁸ est enrhumée et ne chantera de huit jours. Qui connaîtra comme lui un bourgeois à ses armes et à ses livrées ? Qui dira : « *Scapin* porte des fleurs de lis, » et qui en sera plus édifié ? Qui prononcera avec plus de vanité et d'emphase le nom d'une simple bourgeoise ? Qui sera mieux fourni de vaudevilles ? Qui prêtera aux femmes les *Annales galantes* et le *Journal amoureux* ? Qui saura comme lui chanter à table tout un dialogue de l'*Opéra*, et les fureurs de Roland⁹ dans une ruelle ? Enfin, puisqu'il y a à la ville comme ailleurs de fort sottés gens, des gens fades, oisifs, désoccupés, qui pourra aussi parfaitement leur convenir ?

1. Vaste jardin du faubourg Saint-Antoine qu'avait fait planter le financier Nicolas de Rambouillet. — 2. Soienités où était renouvelée l'alliance de la France et de la Suisse. — 3. Bernardi, directeur d'une académie d'art militaire. Chaque année il construisait un fort que ses élèves devaient prendre et défendre. — 4. Marquis de Chamlay, maréchal des logis des armées du roi. — 5. Jacquier, munitionnaire des vivres. — 6. Du Metz, lieutenant général d'artillerie. — 7. Beaunavielle, basse-taille de l'Opéra. — 8. Marthe Le Rochois, célèbre chanteuse de l'Opéra. — 9. *Roland*, tragédie lyrique de Quinault et de Lulli. La partition est une des plus belles, des plus tendres et des plus passionnées qu'ait écrites Lulli.

♥ *Théramène* était riche et avait du mérite ; il a hérité, il est donc très riche et d'un très grand mérite ; voilà toutes les femmes en campagne pour l'avoir pour galant, et toutes les filles pour épouseur ; il va de maison en maison faire espérer aux mères qu'il épousera ; est-il assis, elles se retirent pour laisser à leurs filles toute la liberté d'être aimables, et à *Théramène* de faire ses déclarations : il tient ici contre le mortier, là il efface le cavalier ou le gentilhomme ; un jeune homme fleuri, vif, enjoué, spirituel n'est pas souhaité plus ardemment ni mieux reçu ; on se l'arrache des mains, on a à peine le loisir de sourire à qui se trouve avec lui dans une même visite : combien de galants va-t-il mettre en déroute ? quels bons partis ne fera-t-il point manquer ? pourra-t-il suffire à tant d'héritières qui le recherchent ? Ce n'est pas seulement la terreur des maris, c'est l'épouvantail de tous ceux qui ont envie de l'être, et qui attendent d'un mariage à remplir le vide de leur consignation. On devrait proscrire de tels personnages, si heureux, si pécunieux¹, d'une ville bien policée, ou condamner le sexe, sous peine de folie ou d'indignité, à ne les traiter pas mieux que s'ils n'avaient que du mérite.

♥ Paris, pour l'ordinaire le singe de la cour, ne sait pas toujours la contrefaire ; il ne l'imité en aucune manière dans ces dehors agréables et caressants que quelques courtisans et surtout les femmes y ont naturellement pour un homme de mérite, et qui n'a même que du mérite : elles ne s'informent ni de ses contrats ni de ses ancêtres ; elles le trouvent à la cour, cela leur suffit, elles le souffrent, elles l'estiment, elles ne demandent pas s'il est venu en chaise ou à pied, s'il a une charge, une terre ou un équipage ; comme elles regorgent de train, de splendeur et de dignités, elles se délassent volontiers avec la philosophie ou la vertu. Une femme de ville entend-elle le bruissement d'un carrosse qui s'arrête à sa porte, elle pétillie de goût et de complaisance pour quiconque est dedans sans le connaître ; mais si elle a vu de sa fenêtre un bel attelage, beaucoup de livrées, et que plusieurs rangs de clous parfaitement dorés l'aient éblouie, quelle impatience n'a-t-elle pas de voir déjà dans sa chambre le cavalier ou le magistrat ! quelle charmante réception ne lui fera-t-elle point ! ôtera-t-elle les yeux de dessus lui ! Il ne perd rien auprès d'elle, on lui tient compte des doubles soupentes et des ressorts qui le font rouler plus mollement ; elle l'en estime davantage, elle l'en aime mieux.

♥ Cette fatuité de quelques femmes de la ville, qui cause en

1. Pécunieux : riche en argent.

elles une mauvaise imitation de celles de la cour, est quelque chose de pire que la grossièreté des femmes du peuple et que la rusticité des villageoises : elle a sur toutes deux l'affectation de plus.

♥ La subtile invention de faire de magnifiques présents de noces qui ne coûtent rien et qui doivent être rendus en espèces!

♥ L'utile et la louable pratique de perdre en frais de noces le tiers de la dot qu'une femme apporte! de commencer par s'appauvrir de concert par l'amas et l'entassement de choses superflues, et de prendre déjà sur son fonds de quoi payer Gaultier, les meubles et la toilette!

♥ Le bel et le judicieux usage que celui qui, préférant une sorte d'effronterie aux bienséances et à la pudeur, expose une femme d'une seule nuit sur un lit comme sur un théâtre¹, pour y faire pendant quelques jours un ridicule personnage, et la livre en cet état à la curiosité des gens de l'un et de l'autre sexe, qui, connus ou inconnus, accourent de toute une ville à ce spectacle pendant qu'il dure! Que manque-t-il à une telle coutume, pour être entièrement bizarre et incompréhensible, que d'être lue dans quelques relations de la Mingrèlie².

★ ♥ Pénible coutume, asservissement incommode! se chercher incessamment les unes les autres avec l'impatience de ne se point rencontrer; ne se rencontrer que pour se dire des riens, que pour s'apprendre réciproquement des choses dont on est également instruite et dont il importe peu que l'on soit instruite; n'entrer dans une chambre précisément que pour en sortir; ne sortir de chez soi l'après-dinée que pour y rentrer le soir, fort satisfaite d'avoir vu en cinq petites heures trois Suisses, une femme que l'on connaît à peine et une autre que l'on n'aime guère. Qui considérerait bien le prix du temps, et combien sa perte est irréparable, pleurerait amèrement sur de si grandes misères.

♥ On s'élève à la ville dans une indifférence grossière des choses rurales et champêtres : on distingue à peine la plante qui porte le chanvre d'avec celle qui produit le lin, et le blé froment d'avec les seigles, et l'un ou l'autre d'avec le méteil; on se contente de se nourrir et de s'habiller. Ne parlez à un grand nombre de bourgeois ni de guérets, ni de baliveaux, ni de provins, ni de regains, si vous voulez être entendu : ces termes pour eux ne sont pas français; parlez aux uns d'aunage, de tarif ou de sou pour livre, et aux autres de voie d'appel, de requête civile d'ap-

1 Il était d'usage que la nouvelle mariée se tint sur un lit pendant les trois premiers jours, pour recevoir des visites. — 2. Mingrèlie, pays de la Russie méridionale.

pointement, d'évocation. Ils connaissent le monde, et encore par ce qu'il a de moins beau et de moins spécieux; ils ignorent la nature, ses commencements, ses progrès, ses dons et ses largesses. Leur ignorance souvent est volontaire et fondée sur l'estime qu'ils ont pour leur profession et pour leurs talents : il n'y a si vil praticien qui, au fond de son étude sombre et enfumée et l'esprit occupé d'une plus noire chicane, ne se préfère au laboureur, qui jouit du ciel, qui cultive la terre, qui sème à propos et qui fait de riches moissons ; et, s'il entend quelquefois parler des premiers hommes ou des patriarches, de leur vie champêtre et de leur économie, il s'étonne qu'on ait pu vivre en de tels temps, où il n'y avait encore ni offices, ni commissions, ni présidents, ni procureurs ; il ne comprend pas qu'on ait jamais pu se passer du greffe, du parquet et de la buvette.

♥ Les empereurs n'ont jamais triomphé à Rome si mollement, si commodément ni si sûrement même contre le vent, la pluie, la poudre et le soleil, que le bourgeois sait à Paris se faire mener par toute la ville : quelle distance de cet usage à la mule de leurs ancêtres ! Ils ne savaient point encore se priver du nécessaire pour avoir le superflu, ni préférer le faste aux choses utiles ; on ne les voyait point s'éclairer avec des bougies et se chauffer à un petit feu : la cire était pour l'autel et pour le Louvre ; ils ne sortaient point d'un mauvais dîner pour monter dans leur carrosse : ils se persuadaient que l'homme avait des jambes pour marcher, et ils marchaient ; ils se conservaient propres quand il faisait sec, et dans un temps humide ils gâtaient leur chaussure, aussi peu embarrassés de franchir les rues et les carrefours que le chasseur de traverser un guéret, ou le soldat de se mouiller dans une tranchée ; on n'avait pas encore imaginé d'atteler deux hommes à une litière¹ ; il y avait même plusieurs magistrats qui allaient à pied à la chambre ou aux enquêtes d'aussi bonne grâce qu'Auguste autrefois allait de son pied au Capitole. L'é-tain, dans ce temps, brillait sur les tables et sur les buffets, comme le fer et le cuivre dans les foyers ; l'argent et l'or étaient dans les coffres. Les femmes se faisaient servir par des femmes ; on mettait celles-ci jusqu'à la cuisine. Les beaux noms de gouverneurs et de gouvernantes n'étaient pas inconnus à nos pères, ils savaient à qui l'on confiait les enfants des rois et des plus grands princes ; mais ils partageaient le service de leurs domestiques avec leurs enfants, contents de veiller eux-mêmes immédiatement à leur éducation. Ils comptaient en toutes choses

1. *Litière* : chaise à porteurs.

avec eux-mêmes; leur dépense était proportionnée à leur recette; leurs livrées, leurs équipages, leurs meubles, leur table, leurs maisons de la ville et de la campagne, tout était mesuré sur leurs rentes et sur leur condition ; il y avait entre eux des distinctions extérieures qui n'empêchaient qu'on ne prît la femme du praticien pour celle du magistrat, et le roturier ou le simple valet pour le gentilhomme. Moins appliqués à dissiper ou à grossir leur patrimoine qu'à le maintenir, ils le laissaient entier à leurs héritiers et passaient ainsi d'une vie modérée à une mort tranquille. Ils ne disaient point : « Le siècle est dur, la misère est grande, l'argent est rare; » ils en avaient moins que nous, et en avaient assez, plus riches par leur économie et par leur modestie¹ que de leurs revenus et de leurs domaines. Enfin l'on était alors pénétré de cette maxime, que ce qui est dans les grands splendeur, somptuosité, magnificence, est dissipation, folie, ineptie dans le particulier.

1. *Modestie* : modération.





DE LA COUR

Définition de la cour, comparaison de la cour et de la province, vie de la cour, l'honnête homme, la noblesse, la roture à la cour; l'effronterie, l'ambition, les fripons à la cour; courtisans et grands seigneurs. — Portraits de Cimon, l'important chargé des affaires de l'Etat; de Clitandre, l'affairé; de Ménophile, qui toute l'année se couvre du masque des autres; de l'ambitieux Théonas, nommé évêque; du favori Timante, qu'un poste nouveau remet en lumière; de Théodote, auteur mystérieux; de Xantippe, provincial ambitieux; de Straton, né sous une bonne et une mauvaise étoile.

LE reproche en un sens le plus honorable que l'on puisse faire à un homme, c'est de lui dire qu'il ne sait pas la cour: il n'y a sorte de vertu qu'on ne rassemble en lui par ce seul mot.

♥ Un homme qui sait la cour est maître de son geste, de ses yeux et de son visage; il est profond, impénétrable; il dissimule les mauvais offices, sourit à ses ennemis, contraint son humeur, déguise ses passions, dément son cœur, parle, agit, contre ses sentiments: tout ce grand raffinement n'est qu'un vice, que l'on appelle fausseté, quelquefois aussi inutile au courtisan pour sa fortune que la franchise, la sincérité et la vertu.

♥ Qui peut nommer de certaines couleurs changeantes, et qui sont diverses selon les divers jours dont on les regarde? De même qui peut définir la cour?

♥ Se dérober à la cour un seul moment, c'est y renoncer: le courtisan qui l'a vue le matin la voit le soir, pour la reconnaître le lendemain ou afin que lui-même y soit connu.

♥ L'on est petit à la cour, et quelque vanité que l'on ait, on

s'y trouve tel; mais le mal est commun, et les grands mêmes y sont petits.

♥ La province est l'endroit d'où la cour, comme dans son point de vue, paraît une chose admirable : si l'on s'en approche, ses agréments diminuent, comme ceux d'une perspective que l'on voit de trop près.

✦ ♥ L'on s'accoutume difficilement à une vie qui se passe dans une antichambre, dans des cours ou sur l'escalier.

♥ La cour ne rend pas content, elle empêche qu'on ne le soit ailleurs.

♥ Il faut qu'un honnête¹ homme ait tâté de la cour : il découvre en y entrant comme un nouveau monde qui lui était inconnu, où il voit régner également le vice et la politesse, et où tout lui est utile, le bon et le mauvais.

♥ La cour est comme un édifice bâti de marbre, je veux dire qu'elle est composée d'hommes fort durs, mais fort polis.

♥ L'on va quelquefois à la cour pour en revenir et se faire par là respecter du noble de sa province ou de son diocésain.

♥ Le brodeur et le confiseur seraient superflus et ne feraient qu'une montre inutile si l'on était modeste et sobre; les cours seraient désertes et les rois presque seuls si l'on était guéri de la vanité et de l'intérêt. Les hommes veulent être esclaves quelque part, et puiser là de quoi dominer ailleurs. Il semble qu'on livre gros aux premiers de la cour l'air de hauteur, de fierté et de commandement, afin qu'ils le distribuent en détail dans les provinces : ils font précisément comme on leur fait, vrais singes de la royauté.

♥ Il n'y a rien qui enlaidisse certains courtisans comme la présence du prince; à peine les puis-je reconnaître à leurs visages, leurs traits sont altérés et leur contenance est avilie : les gens fiers et superbes sont les plus défaits, car ils perdent plus du leur; celui qui est honnête et modeste s'y soutient mieux, il n'a rien à réformer.

♥ L'air de cour est contagieux, il se prend à V** comme l'accent normand à Rouen ou à Falaise; on l'entrevoit en des fourriers, en de petits contrôleurs et en des chefs de fruiterie; l'on peut avec une portée d'esprit fort médiocre y faire de grands progrès; un homme d'un génie élevé et d'un mérite solide ne fait pas assez de cas de cette espèce de talent pour faire son ca-

1. *Honnête* : bien élevé.

pital¹ de l'étudier et se le rendre propre ; il l'acquiert sans réflexion, et il ne pense point à s'en défaire.

✕ ♡ N** arrive avec grand bruit, il écarte le monde, se fait faire place ; il gratte, il heurte presque, il se nomme : on respire, et il n'entre qu'avec la foule.

♡ Il y a dans les cours des apparitions de gens aventuriers et hardis, d'un caractère libre et familier, qui se produisent eux-mêmes, protestent qu'ils ont dans leur art toute l'habileté qui manque aux autres, et qui sont crus sur leur parole. Ils profitent cependant de l'erreur publique, ou de l'amour qu'ont les hommes pour la nouveauté ; ils percent la foule et parviennent jusqu'à l'oreille du prince, à qui le courtisan les voit parler, pendant qu'il se trouve heureux d'en être vu ; ils ont cela de commode pour les grands qu'ils en sont soufferts sans conséquence et congédiés de même : alors il disparaissent tout à la fois riches et discrédités ; et le monde qu'ils viennent de tromper est encore prêt² d'être trompé par d'autres.

♡ Vous voyez des gens qui entrent sans saluer que légèrement, qui marchent des épaules, et qui se rengorgent comme une femme ; ils vous interrogent sans vous regarder, ils parlent d'un ton élevé et qui marque qu'ils se sentent au-dessus de ceux qui se trouvent présents ; ils s'arrêtent, et on les entoure ; ils ont la parole, président au cercle, et persistent dans cette hauteur ridicule et contrefaite jusqu'à ce qu'il survienne un grand qui, la faisant tomber tout d'un coup par sa présence, les réduise à leur naturel, qui est moins mauvais.

♡ Les cours ne sauraient se passer d'une certaine espèce de courtisans, hommes flatteurs, complaisants, insinuants, dévoués aux femmes, dont ils ménagent³ les plaisirs, étudient les faibles et flattent toutes les passions ; ils leur soufflent à l'oreille des grossièretés, leur parlent de leurs maris et de leurs amants dans les termes convenables, devinent leurs chagrins, leurs maladies, et fixent leurs couches ; ils font les modes, raffinent sur le luxe et sur la dépense, et apprennent à ce sexe de prompts moyens de consumer de grandes sommes en habits, en meubles et en équipages ; ils ont eux-mêmes des habits où brillent l'invention et la richesse, et ils n'habitent d'anciens palais qu'après les avoir renouvelés et embellis ; ils mangent délicatement et avec réflexion ; il n'y a sorte de volupté qu'ils n'essaient et dont ils ne puissent rendre compte ; ils doivent à eux-mêmes leur fortune, et ils la soutiennent avec la même adresse qu'ils l'ont élevée ; dédai-

1. Son *capital* : sa principale affaire. — 2. *Prêt de* : sur le point de. — 3. *Ménager* : organiser.

gneux et fiers, ils n'abondent plus leurs pareils, ils ne les saluent plus ; ils parlent où tous les autres se taisent, entrent, pénètrent en des endroits et à des heures où les grands n'osent se faire voir ; ceux-ci, avec de longs services, bien des plaies sur le corps, de beaux emplois ou de grandes dignités, ne montrent pas un visage si assuré ni une contenance si libre. Ces gens ont l'oreille des plus grands princes, sont de tous leurs plaisirs et de toutes leurs fêtes, ne sortent pas du Louvre ou du Château, où ils marchent et agissent comme chez eux et dans leur domestique, semblent se multiplier en mille endroits, et sont toujours les premiers visages qui frappent les nouveaux venus à une cour ; ils embrassent, ils sont embrassés, ils rient, ils éclatent, ils sont plaisants, ils font des contes ; personnes commodes, agréables, riches, qui prêtent, et qui sont sans conséquence.

♥ Ne croirait-on pas de *Cimon* et de *Clitandre* qu'ils sont seuls chargés des détails de tout l'Etat, et que seuls aussi ils en doivent répondre ? L'un a du moins les affaires de terre, et l'autre les maritimes. Qui pourrait les représenter exprimerait l'empressement, l'inquiétude, la curiosité, l'activité, saurait peindre le mouvement. On ne les a jamais vus assis, jamais fixes et arrêtés. Qui même les a vu marcher ? On les voit courir, parler en courant, et vous interroger sans attendre de réponse ; ils ne viennent d'aucun endroit, ils ne vont nulle part ; ils passent et ils repassent. Ne les retardez pas dans leur course précipitée, vous démonteriez leur machine ; ne leur faites pas de questions, ou donnez-leur du moins le temps de respirer et de se ressouvenir qu'ils n'ont nulle affaire, qu'ils peuvent demeurer avec vous et longtemps, vous suivre même où il vous plaira de les emmener. Ils ne sont pas les *satellites de Jupiter*, je veux dire ceux qui pressent et qui entourent le prince, mais ils l'annoncent et le précèdent ; ils se lancent impétueusement dans la foule des courtisans ; tout ce qui se trouve sur leur passage est en péril ; leur profession est d'être vus et revus, et ils ne se couchent jamais sans s'être acquittés d'un emploi si sérieux et si utile à la république ; ils sont au reste instruits à fond de toutes les nouvelles indifférentes, et ils savent à la cour tout ce que l'on peut y ignorer : il ne leur manque aucun des talents nécessaires pour s'avancer médiocrement. Gens néanmoins éveillés et alertes sur tout ce qu'ils croient leur convenir, un peu entreprenants, légers et précipités ; le dirai-je ? ils portent au vent², attelés tous deux au char de la Fortune, et tous deux fort éloignés de s'y voir assis.

1. *S'avancer* : faire fortune. — 2. Terme d'équitation, porter le nez aussi haut que les oreilles.

♥ Un homme de la cour qui n'a pas un assez beau nom doit l'ensevelir sous un meilleur ; mais, s'il l'a tel qu'il ose le porter, il doit alors insinuer qu'il est de tous les noms le plus illustre, comme sa maison de toutes les maisons la plus ancienne : il doit tenir aux PRINCES LORRAINS, aux ROHAN, aux CHASTILLON, aux MONTMORENCY, et, s'il se peut, aux PRINCES DU SANG ; ne parler que de ducs, de cardinaux et de ministres ; faire entrer dans toutes les conversations ses aïeux paternels et maternels, et y trouver place pour l'oriflamme et pour les croisades ; avoir des salles parées d'arbres généalogiques, d'écussons chargés de seize quartiers, et de tableaux de ses ancêtres et des alliés de ses ancêtres ; se piquer d'avoir un ancien château à tourelles, à créneaux et à mâchecoulis ; dire en toute rencontre : *ma race, ma branche, mon nom et mes armes* ; dire de celui-ci qu'il n'est pas homme de qualité, de celle-là qu'elle n'est pas demoiselle¹ ; ou, si on lui dit qu'*Hyacinthe* a eu le gros lot, demander s'il est gentilhomme. Quelques-uns riront de ces contretemps, mais il les laissera rire ; d'autres en feront des contes, et il leur permettra de conter ; il dira toujours qu'il marche après la maison régnante, et à force de le dire il sera cru.

♥ C'est une grande simplicité que d'apporter à la cour la moindre roture et de n'y être pas gentilhomme.

× ♥ L'on se couche à la cour, et l'on se lève sur l'intérêt / c'est ce que l'on digère le matin et le soir, le jour et la nuit ; c'est ce qui fait que l'on pense, que l'on parle, que l'on se tait, que l'on agit ; c'est dans cet esprit que l'on aborde les uns et que l'on néglige les autres, que l'on monte et que l'on descend ; c'est sur cette règle que l'on mesure ses soins, ses complaisances, son estime, son indifférence, son mépris ; quelques pas que quelques-uns fassent par vertu vers la modération et la sagesse, un premier mobile d'ambition les emmène avec les plus avarés, les plus violents dans leurs désirs et les plus ambitieux : quel moyen de demeurer immobile où tout marche, où tout se remue, et de ne pas courir où les autres courent ? On croit même être responsable à soi-même de son élévation et de sa fortune ; celui qui ne l'a point faite à la cour est censé ne l'avoir pas dû faire, on n'en appelle pas : cependant s'en éloignera-t-on avant d'en avoir tiré le moindre fruit, ou persistera-t-on à y demeurer sans grâces et sans récompenses ? Question si épineuse, si embarrassée et d'une si pénible décision qu'un nombre infini de courtisans vieillissent sur le oui et sur le non, et meurent dans le doute.

1. *Demoiselle* : femme ou fille noble.

✧ Il n'y a rien à la cour de si méprisable et de si indigne qu'un homme qui ne peut contribuer en rien à notre fortune ; je m'étonne qu'il ose se montrer.

♥ Celui qui voit loin derrière soi un homme de son temps et de sa condition avec qui il est venu à la cour la première fois, s'il croit avoir une raison solide d'être prévenu de son propre mérite et de s'estimer davantage que¹ cet autre qui est demeuré en chemin, ne se souvient plus de ce qu'avant sa faveur il pensait de soi-même et de ceux qui l'avaient devancé.

♥ C'est beaucoup tirer de notre ami si, ayant monté à une grande faveur, il est encore un homme de notre connaissance.

♥ Si celui qui est en faveur ose s'en prévaloir avant qu'elle lui échappe, s'il se sert d'un bon vent qui souffle pour faire son chemin, s'il a les yeux ouverts sur tout ce qui vaque, poste, abbaye, pour les demander et les obtenir, et qu'il soit muni de pensions, de brevets et de survivances, vous lui reprochez son avidité et son ambition, vous dites que tout le tente, que tout lui est propre, aux siens, à ses créatures, et que, par le nombre et la diversité des grâces dont il se trouve comblé, lui seul a fait plusieurs fortunes. Cependant qu'a-t-il dû faire ? Si j'en juge moins par vos discours que par le parti que vous auriez pris vous-même en pareille situation, c'est précisément ce qu'il a fait.

L'on blâme les gens qui font une grande fortune pendant qu'ils en ont l'occasion, parce que l'on désespère, par la médiocrité de la sienne, d'être jamais en état de faire comme eux et de s'attirer ce reproche. Si l'on était à portée de leur succéder, l'on commencerait à sentir qu'ils ont moins de tort, et l'on serait plus retenu, de peur de prononcer d'avance sa condamnation.

♥ Il ne faut rien exagérer, ni dire des cours le mal qui n'y est point : l'on n'y attend rien de pis contre le vrai mérite que de le laisser quelquefois sans récompense ; on ne l'y méprise pas toujours, quand on a pu une fois le discerner : on l'oublie, et c'est là où l'on sait parfaitement ne faire rien ou faire très peu de chose pour ceux qu'on estime beaucoup.

♥ Il est difficile, à la cour, que de toutes les pièces que l'on emploie à l'édifice de sa fortune il y en ait quelqu'une qui porte à faux : l'un de mes amis, qui a promis de parler, ne parle point ; l'autre parle mollement ; il échappe à un troisième de parler contre mes intérêts et contre ses intentions : à celui-là manque la bonne volonté, à celui-ci l'habileté et la prudence ; tous n'ont

1. *Davantage que* : plus que.

pas assez de plaisir à me voir heureux pour contribuer de tout leur pouvoir à me rendre tel. Chacun se souvient assez de tout ce que son établissement lui a coûté à faire, ainsi que des secours qui lui en ont frayé le chemin ; on serait même assez porté à justifier les services qu'on a reçus des uns par ceux qu'en de pareils besoins on rendrait aux autres, si le premier et l'unique soin qu'on a, après sa fortune faite, n'était pas de songer à soi.

♥ Les courtisans n'emploient pas ce qu'ils ont d'esprit, d'adresse et de finesse pour trouver les expédients d'obliger ceux de leurs amis qui implorant leur secours, mais seulement pour leur trouver des raisons apparentes, de spécieux prétextes, ou ce qu'ils appellent une impossibilité de le pouvoir faire, et ils se persuadent d'être quittes par là en leur endroit de tous les devoirs de l'amitié ou de la reconnaissance.

Personne à la cour ne veut entamer ; on s'offre d'appuyer, parce que, jugeant des autres par soi-même, on espère que nul n'entamera et qu'on sera ainsi dispensé d'appuyer : c'est une manière douce et polie de refuser son crédit, ses offices et sa médiation à qui en a besoin.

✕♥ Combien de gens vous étouffent de caresses dans le particulier¹, vous aiment et vous estiment, qui sont embarrassés de vous dans le public, et qui au lever ou à la messe évitent vos yeux et votre rencontre ! Il n'y a qu'un petit nombre de courtisans qui, par grandeur ou par confiance qu'ils ont d'eux-mêmes, osent honorer devant le monde le mérite qui est seul et dénué de grands établissements.

✕♥ Je vois un homme entouré et suivi, mais il est en place ; j'en vois un autre que tout le monde aborde, mais il est en faveur ; celui-ci est embrassé et caressé même des grands, mais il est riche ; celui-là est regardé de tous avec curiosité, on le montre du doigt, mais il est savant et éloquent ; j'en découvre un que personne n'oublie de saluer, mais il est méchant. Je veux un homme qui soit bon, qui ne soit rien davantage, et qui soit recherché.

♥ Vient-on de placer quelqu'un dans un nouveau poste, c'est un débordement de louanges en sa faveur qui inonde les cours et la chapelle, qui gagne l'escalier, les salles, la galerie, l'appartement ; on en a au-dessus des yeux, on n'y tient pas. Il n'y a pas deux voix différentes sur ce personnage : l'envie, la jalousie, parlent comme l'adulation ; tous se laissent entraîner au torrent qui les emporte, qui les force de dire d'un homme ce qu'ils en pen-

1. Le particulier : l'intimité.

sent ou ce qu'ils n'en pensent pas, comme de louer souvent celui qu'ils ne connaissent point. L'homme d'esprit, de mérite ou de valeur devient en un instant un génie du premier ordre, un héros, un demi-dieu ; il est si prodigieusement flatté dans toutes les peintures que l'on fait de lui qu'il paraît difforme près de ses portraits ; il lui est impossible d'arriver jamais jusqu'ou la bassesse et la complaisance viennent de le porter ; il rougit de sa propre réputation. Commence-t-il à chanceler dans ce poste où on l'avait mis, tout le monde passe facilement à un autre avis ; en est-il entièrement déchu, les machines qui l'avaient guindé si haut par l'applaudissement et les éloges sont encore toutes dressées pour le faire tomber dans le dernier mépris ; je veux dire qu'il n'y en a point qui le dédaignent mieux, qui le blâment plus aigrement et qui en disent plus de mal que ceux qui s'étaient comme dévoués à la fureur d'en dire du bien.

♥ Je crois pouvoir dire d'un poste éminent et délicat qu'on y monte plus aisément qu'on ne s'y conserve.

♥ L'on voit des hommes tomber d'une haute fortune par les mêmes défauts qui les y avaient fait monter.

♥ Il y a dans les cours deux manières de ce qu'on appelle congédier son monde ou se défaire des gens : se fâcher contre eux, ou faire si bien qu'ils se fâchent contre vous et s'en dégoûtent.

✠♥ L'on dit à la cour du bien de quelqu'un pour deux raisons : la première, afin qu'il apprenne que nous disons du bien de lui ; la seconde, afin qu'il en dise de nous.

♥ Il est aussi dangereux à la cour de faire les avances qu'il est embarrassant de ne les point faire.

♥ Il y a des gens à qui ne connaître point le nom et le visage d'un homme est un titre pour en rire et le mépriser. Ils demandent qui est cet homme : ce n'est ni *Rousseau*, ni un *Fabry*¹, ni *La Couture* : ils ne pourraient le méconnaître.

♥ L'on me dit tant de mal de cet homme, et j'y en vois si peu, que je commence à soupçonner qu'il n'ait un mérite importun qui éteigne celui des autres.

✠♥ Vous êtes homme de bien, vous ne songez ni à plaire ni à déplaire aux favoris, uniquement attaché à votre maître et à votre devoir : vous êtes perdu.

♥ On n'est point effronté par choix, mais par complexion : c'est un vice de l'être, mais naturel ; celui qui n'est pas né tel est

1. — Fabry, brûlé il y a vingt ans (*L. B.*). — Rousseau était un célèbre cabaretier et *La Couture*, un tailleur d'habits, devenu fou, à qui il était permis de venir à la cour.

modeste et ne passe pas aisément de cette extrémité à l'autre : c'est une leçon assez inutile que de lui dire : « Soyez effronté, et vous réussirez ; » une mauvaise imitation ne lui profiterait pas et le ferait échouer. Il ne faut rien de moins dans les cours qu'une vraie et naïve impudence pour réussir.

♥ On cherche, on s'empresse, on brigue, on se tourmente, on demande, on est refusé ; on demande, et on obtient, mais, dit-on, sans l'avoir demandé et dans le temps que l'on n'y pensait pas, et que l'on songeait même à toute autre chose : vieux style, menterie innocente et qui ne trompe personne.

♥ On fait sa brigue pour parvenir à un grand poste, on prépare toutes ses machines, toutes les mesures sont bien prises, et l'on doit être servi selon ses souhaits ; les uns doivent entamer, les autres appuyer ; l'amorce est déjà conduite et la mine prête à jouer : alors on s'éloigne de la cour. Qui oserait soupçonner d'*Artémon* qu'il ait pensé à se mettre dans une si belle place, lorsqu'on le tire de sa terre ou de son gouvernement pour l'y faire asseoir ? Artifice grossier, finesses usées, et dont le courtisan s'est servi tant de fois que, si je voulais donner le change à tout le public et lui dérober mon ambition, je me trouverais sous l'œil et sous la main du prince pour recevoir de lui la grâce que j'aurais recherchée avec le plus d'emportement.

♥ Les hommes ne veulent pas que l'on découvre les vues qu'ils ont sur leur fortune, ni que l'on pénètre qu'ils pensent à une telle dignité, parce que, s'ils ne l'obtiennent point, il y a de la honte, se persuadent-ils, à être refusés ; et, s'ils y parviennent, il y a plus de gloire pour eux d'en être crus dignes par celui qui la leur accorde que de s'en juger dignes eux-mêmes par leurs brigues et par leurs cabales : ils se trouvent parés tout à la fois de leur dignité et de leur modestie.

Quelle plus grande honte y a-t-il d'être refusé¹ d'un poste que l'on mérite, ou d'y être placé sans le mériter ?

Quelques grandes difficultés qu'il y ait à se placer à la cour il est encore plus âpre et plus difficile de se rendre digne d'être placé.

Il coûte moins à faire dire de soi : « Pourquoi a-t-il obtenu ce poste ? » qu'à faire demander : « Pourquoi ne l'a-t-il pas obtenu ? »

L'on se présente encore pour les charges de ville, l'on postule une place dans l'Académie française, l'on demandait le consulat : quelle moindre raison y aurait-il de travailler les premières

1. Refusé de : écarté de.

années de sa vie à se rendre capable d'un grand emploi, et de demander ensuite sans nul mystère et sans nulle intrigue, mais ouvertement et avec confiance, d'y servir sa patrie, son prince, la république?

♥ Je ne vois aucun courtisan à qui le prince vienne d'accorder un bon gouvernement, une place éminente ou une forte pension, qui n'assure, par vanité ou pour marquer son désintéressement, qu'il est bien moins content du don que de la manière dont il lui a été fait : ce qu'il y a en cela de sûr et d'indubitable, c'est qu'il le dit ainsi.

C'est rusticité que de donner de mauvaise grâce : le plus fort et le plus pénible est de donner, que coûte-t-il d'y ajouter un sourire?

Il faut avouer néanmoins qu'il s'est trouvé des hommes qui refusaient plus honnêtement que d'autres ne savaient donner ; qu'on a dit de quelques-uns qu'ils se faisaient si longtemps prier, qu'ils donnaient si sèchement, et chargeaient une grâce qu'on leur arrachait de conditions si désagréables, qu'une plus grande grâce était d'obtenir d'eux d'être dispensé de rien recevoir.

♥ L'on remarque dans les cours des hommes avides qui se revêtent de toutes les conditions pour en avoir les avantages : gouvernement, charge, bénéfice, tout leur convient ; ils se sont si bien ajustés¹ que par leur état ils deviennent capables de toutes les grâces ; ils sont *amphibies* : ils vivent de l'Eglise et de l'épée, et auront le secret d'y joindre la robe. Si vous demandez : Que font ces gens à la cour ? ils reçoivent et envient tous ceux à qui l'on donne.

♥ Mille gens à la cour y traînent leur vie à embrasser, serrer et congratuler ceux qui reçoivent, jusqu'à ce qu'ils y meurent sans rien avoir.

♥ *Ménophile* emprunte ses mœurs d'une profession, et d'une autre son habit ; il masque² toute l'année, quoique à visage découvert ; il paraît à la cour, à la ville, ailleurs, toujours sous un certain nom et sous le même déguisement. On le reconnaît, et on sait quel il est à son visage.

♥ Il y a pour arriver aux dignités ce qu'on appelle la grande voie ou le chemin battu ; il y a le chemin détourné ou de traverse, qui est le plus court.

♥ L'on court les malheureux pour les envisager ; l'on se range en haie ou l'on se place aux fenêtres pour observer les traits et

1. Ajustés : arrangés. — 2. Masque : se masque.

la contenance d'un homme qui est condamné et qui sait qu'il va mourir : vaine, maligne, inhumaine curiosité. Si les hommes étaient sages, la place publique serait abandonnée, et il serait établi qu'il y aurait de l'ignominie seulement à voir de tels spectacles. Si vous êtes si touchés de curiosité, exercez-la du moins en un sujet noble : voyez un heureux, contemplez-le dans le jour même où il a été nommé à un nouveau poste et qu'il en reçoit les compliments : lisez dans ses yeux et au travers d'un calme étudié et d'une feinte modestie combien il est content et pénétré de soi-même ; voyez quelle sérénité cet accomplissement de ses desirs répand dans son cœur et sur son visage, comme il ne songe plus qu'à vivre et à avoir de la santé, comme ensuite sa joie lui échappe et ne peut plus se dissimuler, comme il plie sous le poids de son bonheur, quel air froid et sérieux il conserve pour ceux qui ne sont plus ses égaux : il ne leur répond pas, il ne les voit pas ; les embrassements et les caresses des grands, qu'il ne voit plus de si loin, achèvent de lui nuire, il se déconcerte, il s'étourdit ; c'est une courte aliénation. Vous voulez être heureux, vous désirez des grâces : que de choses pour vous à éviter !

♥ Un homme qui vient d'être placé ne se sert plus de sa raison et de son esprit pour régler sa conduite et ses devoirs à l'égard des autres ; il emprunte sa règle de son poste et de son état : de là l'oubli, la fierté, l'arrogance, la dureté, l'ingratitude.

♥ *Théonas*, abbé depuis trente ans, se lassait de l'être ; on a moins d'ardeur et d'impatience de se voir habillé de pourpre qu'il en avait de porter une croix d'or sur sa poitrine ; et parce que les grandes fêtes se passaient toujours sans rien changer à sa fortune, il murmurait contre le temps présent, trouvait l'Etat mal gouverné et n'en prédisait rien que de sinistre. Convenant en son cœur que le mérite est dangereux dans les cours à qui veut s'avancer, il avait enfin pris son parti et renoncé à la prélature, lorsque quelqu'un accourt lui dire qu'il est nommé à un évêché. Rempli de joie et de confiance sur une nouvelle si peu attendue : « Vous verrez, dit-il, que je n'en demeurerai pas là, et qu'ils me feront archevêque. »

♥ Il faut des fripons à la cour, auprès des grands et des ministres, même les mieux intentionnés ; mais l'usage en est délicat, et il faut savoir les mettre en œuvre : il y a des temps et des occasions où ils ne peuvent être suppléés par d'autres. Honneur, vertu, conscience, qualités toujours respectables, souvent inutiles : que voulez-vous quelquefois que l'on fasse d'un homme de bien ?

♥ Un vieil auteur et dont j'ose rapporter ici les propres termes

de peur d'en affaiblir le sens par ma traduction, dit que « s'éloigner des petits, voire de ses pareils, et iceulx vilainer et dépriser; s'accointer de grands et puissans en tous biens et chevances, et en cette leur cointise et privauté estre de tous ébats, gabs, mommeries et vilaines besoignes; estre eshonté, saffranier et sans point de vergogne; endurer brocards et gausseries de tous chacuns, sans pour ce feindre de cheminer en avant, et à tout son entregent, engendre heur et fortune¹. »

♡ Jeunesse du prince, source des belles fortunes.

♡ *Timante*, toujours le même, et sans rien perdre de ce mérite qui lui a attiré la première fois de la réputation et des récompenses, ne laissait pas de dégénérer dans l'esprit des courtisans; ils étaient las de l'estimer, ils le saluaient froidement, ils ne lui souiraient plus, ils commençaient à ne le plus joindre, ils ne l'embrassaient plus, ils ne le tiraient plus à l'écart pour lui parler mystérieusement d'une chose indifférente, ils n'avaient plus rien à lui dire: il lui fallait cette pension ou ce nouveau poste dont il vient d'être honoré pour faire revivre ses vertus à demi effacées de leur mémoire et en rafraîchir l'idée; ils lui font comme dans les commencements, et encore mieux.

✕♡ Que d'amis, que de parents, naissent en une nuit au nouveau ministre! Les uns font valoir leurs anciennes liaisons, leur société d'études², les droits du voisinage; les autres feuilletent leur généalogie, remontent jusqu'à un trisaïeul, rappellent le côté paternel et le maternel; l'on veut tenir à cet homme par quelque endroit, et l'on dit plusieurs fois le jour que l'on y tient, on l'imprimerait volontiers: « C'est mon ami, et je suis fort aise de son élévation, j'y dois prendre part, il m'est assez proche. » Hommes vains et dévoués à la fortune, fades courtisans, parliez-vous ainsi il y a huit jours? Est-il devenu depuis ce temps plus homme de bien, plus digne du choix que le prince en vient de faire? Attendiez-vous cette circonstance pour le mieux connaître?

♡ Ce qui me soutient et me rassure contre les petits dédains que j'essuie quelquefois des grands et de mes égaux, c'est que je me dis à moi-même: « Ces gens n'en veulent peut-être qu'à ma fortune, et ils ont raison, elle est bien petite; ils m'adoreraient sans doute si j'étais ministre. »

Dois-je bientôt être en place? le sait-il? est-ce en lui un presentiment? Il me prévient, il me salue.

1. *Elongner*: éloigner; *voire*: même; *iceulx*: ceux-ci; *vilainer*: mépriser; *dépriser*: déprécier; *s'accointer*: se familiariser; *chevances*: ce que l'on possède; *gabs*: tromperies; *mommeries*: farces; *saffranier*: banqueroutier; *gausseries*: railleries; *heur*: fortune.—
2. Leur camaraderie d'école.

♥ Celui qui dit : « Je dinai hier à Tibur¹, » ou : « J'y soupe ce soir », qui le répète, qui fait entrer dix fois le nom de *Plancus* dans les moindres conversations, qui dit : « Plancus me demandait... je disais à Plancus²... », celui-là même apprend dans ce moment que son héros vient d'être enlevé par une mort extraordinaire : il part de la main, il rassemble le peuple dans les places ou sous les portiques, accuse le mort, décrie sa conduite, dénigre son consulat, lui ôte jusqu'à la science des détails que la voix publique lui accorde, ne lui passe point une mémoire heureuse, lui refuse l'éloge d'un homme sévère et laborieux, ne lui fait pas l'honneur de lui croire parmi les ennemis de l'empire un ennemi.

♥ Un homme de mérite se donne, je crois, un joli spectacle lorsque la même place à une assemblée ou à un spectacle dont il est refusé³, il la voit accorder à un homme qui n'a point d'yeux pour voir, ni d'oreilles pour entendre, ni d'esprit pour connaître et pour juger ; qui n'est recommandable que par de certaines li-vrées que même il ne porte plus.

♥ *Théodote*, avec un habit austère, a un visage comique et d'un homme qui entre sur la scène ; sa voix, sa démarche, son geste, son attitude, accompagnent son visage ; il est fin, *cauteleux*, doux, mystérieux ; il s'approche de vous et il vous dit à l'oreille : « Voilà un beau temps, voilà un grand dégel ». S'il n'a pas les grandes manières, il a du moins toutes les petites, et celles même qui ne conviennent guère qu'à une jeune précieuse. Imaginez-vous l'application d'un enfant à élever un château de cartes ou à se saisir d'un papillon : c'est celle de Théodote pour une affaire de rien et qui ne mérite pas qu'on s'en remue ; il la traite sérieusement et comme quelque chose qui est capital, il agit, il s'empresse, il la fait réussir : le voilà qui respire et qui se repose, et il a raison, elle lui a coûté beaucoup de peine. L'on voit des gens enivrés, ensorcelés de la faveur ; ils y pensent le jour, et ils y rêvent la nuit ; ils montent l'escalier d'un ministre et ils en descendent, ils sortent de son antichambre et ils y rentrent, ils n'ont rien à lui dire et ils lui parlent, ils lui parlent une seconde fois : les voilà contents, ils lui ont parlé. Pressez-les, tordez-les, ils dégouttent l'orgueil, l'arrogance, la présomption ; vous leur adressez la parole, ils ne vous répondent point, ils ne vous connaissent point, ils ont les yeux égarés et l'esprit aliéné : c'est à leurs parents à en prendre soin et à les renfermer, de peur que leur folie ne devienne fureur et que le monde n'en souffre. Théodote a une plus douce manie : il aime la faveur éperdu-

1. Meudon. — 2. Marquis de Louvois. — 3. Refusé : écarté.

ment ; mais sa passion a moins d'éclat, il lui fait des vœux en secret, il la cultive, il la sert mystérieusement ; il est au guet et à la découverte sur tout ce qui paraît de nouveau avec les livrées de la faveur ; ont-ils une prétention, il s'offre à eux, il s'intrigue pour eux, il leur sacrifie sourdement mérite, alliance, amitié, engagement, reconnaissance ; si la place d'un CASSINI devenait vacante et que le suisse ou le postillon du favori s'avisât de la demander, il appuierait sa demande, il le jugerait digne de cette place, il le trouverait capable d'observer et de calculer, de parler de parhélies et de parallaxes. Si vous demandiez à Théodote s'il est auteur ou plagiaire, original ou copiste, je vous donnerais ses ouvrages et je vous dirais : « Lisez et jugez ; » mais, s'il est dévot ou courtisan, qui pourrait le décider sur le portrait que j'en viens de faire ? Je prononcerais plus hardiment sur son étoile. Oui, Théodote, j'ai observé le point de votre naissance : vous serez placé, et bientôt ; ne veillez plus, n'imprimez plus, le public vous demande quartier.

♣ N'espérez plus de candeur, de franchise, d'équité, de bons offices, de services, de bienveillance, de générosité, de fermeté, dans un homme qui s'est depuis quelque temps livré à la cour et qui secrètement veut sa fortune. Le reconnaissez-vous à son visage, à ses entretiens ? Il ne nomme plus chaque chose par son nom, il n'y a plus pour lui de fripons, de fourbes, de sots et d'impertinents : celui dont il lui échapperait de dire ce qu'il en pense est celui-là même qui, venant à le savoir, l'empêcherait de *cheminer*. Pensant mal de tout le monde ; il n'en dit de personne ; ne voulant du bien qu'à lui seul, il veut persuader qu'il en veut à tous, afin que tous lui en fassent, ou que nul du moins lui soit contraire. Non content de n'être pas sincère, il ne souffre pas que personne le soit ; la vérité blesse son oreille, il est froid et indifférent sur les observations que l'on fait sur la cour et sur le courtisan, et, parce qu'il les a entendues, il s'en croit complice et responsable. Tyran de la société et martyr de son ambition, il a une triste circonspection dans sa conduite et dans ses discours, une raillerie innocente, mais froide et contrainte, un ris forcé, des caresses contrefaites, une conversation interrompue et des distractions fréquentes ; il a une profusion, le dirai-je ? des torrents de louanges pour ce qu'a fait ou ce qu'a dit un homme placé et qui est en faveur, et pour tout autre une sécheresse de pulmonique ; il a des formules de compliments différents pour l'entrée et pour la sortie à l'égard de ceux qu'il visite ou dont il est visité, et il n'y a personne de ceux qui se paient de mines et de façons de parler qui ne sorte d'avec lui fort satisfait. Il vise éga-

lement à se faire des patrons et des créatures ; il est médiateur, confident, entremetteur ; il veut gouverner, il a une ferveur de novice pour toutes les petites pratiques de cour ; il sait où il faut se placer pour être vu ; il sait vous embrasser, prendre part à votre joie, vous faire coup sur coup des questions pressées sur votre santé, sur vos affaires ; et pendant que vous lui répondez il perd le fil de sa curiosité, vous interrompt, entame un autre sujet ; ou, s'il survient quelqu'un à qui il doive un discours tout différent, il sait, en achevant de vous congratuler, lui faire un compliment de condoléance ; il pleure d'un œil, et il rit de l'autre. Se formant quelquefois sur les ministres ou sur le favori, il parle en public de choses frivoles, du vent, de la gelée ; il se tait, au contraire, et fait le mystérieux sur ce qu'il sait de plus important et plus volontiers encore sur ce qu'il ne sait point.

♥ Il y a un pays¹ où les joies sont visibles, mais fausses, et les chagrins cachés, mais réels. Qui croirait que l'empressement pour les spectacles, que les éclats et les applaudissements aux théâtres de Molière et d'Arlequin, les repas, la chasse, les ballets, les carrousels couvrirent tant d'inquiétudes, de soins et de divers intérêts, tant de craintes et d'espérances, des passions si vives et des affaires si sérieuses ?

♥ La vie de la cour est un jeu sérieux, mélancolique, qui applique ; il faut arranger ses pièces et ses batteries, avoir un dessein, le suivre, parer celui de son adversaire, hasarder quelquefois et jouer de² caprice ; et après toutes ses rêveries et toutes ses mesures on est échec, quelquefois mat ; souvent, avec des pions qu'on ménage bien, on va à dame et l'on gagne la partie : le plus habile l'emporte, ou le plus heureux.

♥ Les roues, les ressorts, les mouvements sont cachés, rien ne paraît d'une montre que son aiguille, qui insensiblement s'avance et achève son tour : image du courtisan d'autant plus parfaite qu'après avoir fait assez de chemin, il revient souvent au même point d'où il est parti.

♥ Les deux tiers de ma vie sont écoulés, pourquoi tant m'inquiéter sur ce qui m'en reste ? La plus brillante fortune ne mérite point ni le tourment que je me donne, ni les petitesesses où je me surprends, ni les humiliations, ni les hontes que j'essuie : trente années détruiront ces colosses de puissance qu'on ne voyait bien qu'à force de lever la tête ; nous disparaîtrons, moi qui suis si peu de chose et ceux que je contemplais si avidement et de qui j'espérais toute ma grandeur : le meilleur de tous les biens, s'il

1. C'est-à-dire la cour. — 2. De : avec.

y a des biens, c'est le repos, la retraite et un endroit qui soit son domaine. N** a pensé cela dans sa disgrâce, et l'a oublié dans la prospérité.

♥ Un noble, s'il vit chez lui dans sa province, il vit libre, mais sans appui ; s'il vit à la cour, il est protégé, mais il est esclave : cela se compense.

♥ *Xantippe*, au fond de sa province, sous un vieux toit et dans un mauvais lit, a rêvé pendant la nuit qu'il voyait le prince, qu'il lui parlait et qu'il en ressentait une extrême joie : il a été triste à son réveil ; il a conté son songe, et il a dit : « Quelles chimères ne tombent point dans l'esprit des hommes pendant qu'ils dorment ! » *Xantippe* a continué de vivre, il est venu à la cour, il a vu le prince, il lui a parlé, et il a été plus loin que son songe : il est favori.

♥ Qui est plus esclave qu'un courtisan assidu, si ce n'est un courtisan plus assidu ?

♥ L'esclave n'a qu'un maître ; l'ambitieux en a autant qu'il y a de gens utiles à sa fortune.

♥ Mille gens à peine connus font la foule au lever pour être vus du prince, qui n'en saurait voir mille à la fois, et, s'il ne voit aujourd'hui que ceux qu'il vit hier et qu'il verra demain, combien de malheureux !

♥ De tous ceux qui s'empressent auprès des grands et qui leur font la cour, un petit nombre les honore dans le cœur, un grand nombre les recherche par des vues d'ambition et d'intérêt, un plus grand nombre par une ridicule vanité ou par une sotte impatience de se faire voir.

♥ Il y a de certaines familles qui, par les lois du monde ou ce qu'on appelle de la bienséance, doivent être irréconciliables ; les voilà réunies, et, où la religion a échoué quand elle a voulu l'entreprendre, l'intérêt s'en joue et le fait sans peine.

♥ L'on parle d'une région¹ où les vieillards sont galants, polis et civils ; les jeunes gens, au contraire, durs, féroces, sans mœurs ni politesse : ils se trouvent affranchis de la passion des femmes dans un âge où l'on commence ailleurs à la sentir ; ils préfèrent des repas, des viandes et des amours ridicules. Celui-là chez eux est sobre et modéré qui ne s'enivre que de vin ; l'usage trop fréquent qu'ils en ont fait le leur a rendu insipide, ils cherchent à réveiller leur goût déjà éteint par des eaux-de-vie et par toutes les liqueurs les plus violentes ; il ne manque à leur débauche que

1. La cour de Versailles.

de boire de l'eau-forte. Les femmes du pays précipitent le déclin de leur beauté par des artifices qu'elles croient servir à les rendre belles : leur coutume est de peindre leurs lèvres, leurs joues, leurs sourcils et leurs épaules, qu'elles étalent avec leur gorge, leurs bras et leurs oreilles, comme si elles craignaient de cacher l'endroit par où elles pourraient plaire, ou de ne pas se montrer assez. Ceux qui habitent cette contrée ont une physionomie qui n'est pas nette, mais confuse, embarrassée dans une épaisseur de cheveux étrangers qu'ils préfèrent aux naturels et dont ils font un long tissu pour couvrir leur tête ; il descend à la moitié du corps, change les traits, et empêche qu'on ne connaisse les hommes à leur visage. Ces peuples, d'ailleurs, ont leur dieu et leur roi : les grands de la nation s'assemblent tous les jours à une certaine heure dans un temple qu'ils nomment église ; il y a au fond de ce temple un autel consacré à leur dieu, où un prêtre célèbre des mystères qu'ils appellent saints, sacrés et redoutables : les grands forment un vaste cercle au pied de cet autel, et paraissent debout, le dos tourné directement au prêtre et aux saints mystères, et les faces élevées vers leur roi, que l'on voit à genoux sur une tribune, et à qui ils semblent avoir tout l'esprit et le cœur appliqués. On ne laisse pas de voir dans cet usage une espèce de subordination, car ce peuple paraît adorer le prince, et le prince adorer Dieu. Les gens du pays le nomment*** ; il est à quelque quarante-huit degrés d'élévation du pôle, et à plus de onze cents lieues de mer des Iroquois et des Hurons.

✧ Qui considérera que le visage du prince fait toute la félicité du courtisan, qu'il s'occupe et se remplit pendant toute sa vie de le voir et d'en être vu, comprendra un peu comment voir Dieu peut faire toute la gloire et tout le bonheur des saints.

♥ Les grands seigneurs sont pleins d'égards pour les princes : c'est leur affaire, ils ont des inférieurs ; les petits courtisans se relâchent sur ces devoirs, font les familiers, et vivent comme gens qui n'ont d'exemples à donner à personne.

♥ Que manque-t-il de nos jours à la jeunesse ? elle peut, et elle sait ; ou du moins, quand elle saurait autant qu'elle peut, elle ne serait pas plus décisive.

♥ Faibles hommes ! Un grand dit de *Timagène*, votre ami, qu'il est un sot, et il se trompe ; je ne demande pas que vous répliquiez qu'il est homme d'esprit, osez seulement penser qu'il n'est pas un sot.

De même, il prononce d'*Iphicrate* qu'il manque de cœur ; vous lui avez vu faire une belle action : rassurez-vous, je vous dispense

de la raconter, pourvu qu'après ce que vous venez d'entendre vous vous souveniez encore de la lui avoir vu faire.

♡ Qui sait parler aux rois, c'est peut-être où se termine toute la prudence et toute la souplesse du courtisan : une parole échappe, et elle tombe de l'oreille du prince bien avant dans sa mémoire, et quelquefois jusque dans son cœur ; il est impossible de la ravoïr ; tous les soins que l'on prend et toute l'adresse dont on use pour l'expliquer ou pour l'affaiblir servent à la graver plus profondément et à l'enfoncer davantage. Si ce n'est que contre nous-mêmes que nous ayons parlé, outre que ce malheur n'est pas ordinaire, il y a encore un prompt remède, qui est de nous instruire par notre faute et de souffrir la peine de notre légèreté ; mais si c'est contre quelque autre, quel abattement, quel repentir ! Y a-t-il une règle plus utile contre un si dangereux inconvénient que de parler des autres au souverain, de leurs personnes, de leurs ouvrages, de leurs actions, de leurs mœurs ou de leur conduite, du moins avec l'attention, les précautions et les mesures dont on parle de soi ?

♣♡ Diseurs de bons mots, mauvais caractère ; je le dirais s'il n'avait été dit. Ceux qui nuisent à la réputation ou à la fortune des autres plutôt que de perdre un bon mot méritent une peine infamante ; cela n'a pas été dit, et je l'ose dire.

♡ Il y a un certain nombre de phrases toutes faites, que l'on prend comme dans un magasin, et dont l'on se sert pour se féliciter les uns les autres sur les événements : bien qu'elles se disent souvent sans affection et qu'elles soient reçues sans reconnaissance, il n'est pas permis avec cela de les omettre, parce que du moins elles sont l'image de ce qu'il y a au monde de meilleur, qui est l'amitié, et que les hommes, ne pouvant guère compter les uns sur les autres pour la réalité, semblent être convenus entre eux de se contenter des apparences.

♣♡ Avec cinq ou six termes de l'art, et rien de plus, l'on se donne pour connaisseur en musique, en tableaux, en bâtiments et en bonne chère ; l'on croit avoir plus de plaisir qu'un autre à entendre, à voir et à manger ; l'on impose à ses semblables et l'on se trompe soi-même.

♡ La cour n'est jamais dénuée d'un certain nombre de gens en qui l'usage du monde, la politesse ou la fortune tiennent lieu d'esprit et suppléent au mérite ; ils savent entrer et sortir, ils se tirent de la conversation en ne s'y mêlant point, ils plaisent à force de se taire, et se rendent importants par un silence longtemps soutenu, ou tout au plus par quelques monosyllabes : ils payent de mines, d'une inflexion de voix, d'un geste et d'un

sourire. Ils n'ont pas, si je l'ose dire, deux pouces de profondeur; si vous les enfoncez, vous rencontrez le tuf¹.

♥ Il y a des gens à qui la faveur arrive comme un accident; ils en sont les premiers surpris et consternés: ils se reconnaissent enfin et se trouvent dignes de leur étoile; et comme si la stupidité et la fortune étaient deux choses incompatibles, ou qu'il fût impossible d'être heureux et sot tout à la fois, ils se croient de l'esprit; ils hasardent, que dis-je? ils ont la confiance de parler en toute rencontre et sur quelque matière qui puisse s'offrir, et sans nul discernement des personnes qui les écoutent. Ajouterai-je qu'ils épouvantent ou qu'ils donnent le dernier dégoût par leur fatuité et par leurs fadaïses? Il est vrai du moins qu'ils déshonorent sans ressource ceux qui ont quelque part au hasard de leur élévation.

♣♥ Comment nommerai-je cette sorte de gens qui ne sont fins que pour les sots? Je sais du moins que les habiles les confondent avec ceux qu'ils savent tromper.

XC'est avoir fait un grand pas dans la finesse que de faire penser de soi que l'on n'est que médiocrement fin.

La finesse n'est ni une trop bonne ni une trop mauvaise qualité; elle flotte entre le vice et la vertu: il n'y a point de rencontre où elle ne puisse et peut-être où elle ne doive être suppléée par la prudence.

La finesse est l'occasion prochaine de la fourberie: de l'un à l'autre le pas est glissant, le mensonge seul en fait la différence; si on l'ajoute à la finesse, c'est fourberie.

Avec les gens qui par finesse écoutent tout et parlent peu, parlez encore moins, ou, si vous parlez beaucoup, dites peu de chose.

♣♥ Vous dépendez, dans une affaire qui est juste et importante du consentement de deux personnes; l'un vous dit: « J'y donne les mains, pourvu qu'un tel y condescende, » et ce tel y condescend et ne désire plus que d'être assuré des intentions de l'autre: cependant rien n'avance, les mois, les années s'écoulent inutilement. « Je m'y perds, dites-vous, et je n'y comprends rien: il ne s'agit que de faire qu'ils s'abouchent et qu'ils se parlent. » — Je vous dis, moi, que j'y vois clair et que j'y comprends tout: ils se sont parlé.

♥ Il me semble que qui sollicite pour les autres a la confiance d'un homme qui demande justice, et qu'en parlant ou en agissant pour soi-même on a l'embarras et la pudeur de celui qui demande grâce.

1. Tuf: pierre blanche fort tendre.

✕ ♡ Si l'on ne se précautionne à la cour contre les pièges que l'on y tend sans cesse pour faire tomber dans le ridicule, l'on est étonné, avec tout son esprit, de se trouver la dupe de plus sots que soi.

✕ ♡ Il y a quelques rencontres dans la vie où la vérité et la simplicité sont le meilleur manège du monde.

♡ Etes-vous en faveur, tout manège est bon, vous ne faites point de fautes, tous les chemins vous mènent au terme ; autrement, tout est faute, rien n'est utile, il n'y a point de sentier qui ne vous égare.

♡ Un homme qui a vécu dans l'intrigue un certain temps ne peut plus s'en passer ; toute autre vie pour lui est languissante.

♡ Il faut avoir de l'esprit pour être homme de cabale ; l'on peut cependant en avoir à un certain point que l'on est au-dessus de l'intrigue et de la cabale, et que l'on ne saurait s'y assujettir : l'on va alors à une grande fortune ou à une haute réputation par d'autres chemins.

♡ Avec un esprit sublime, une doctrine universelle, une probité à toute épreuve et un mérite très accompli, n'appréhendez pas, ô *Aristide*, de tomber à la cour ou de perdre la faveur des grands pendant tout le temps qu'ils auront besoin de vous.

✕ ♡ Qu'un favori s'observe de fort près ; car, s'il me fait moins attendre dans son antichambre qu'à l'ordinaire, s'il a le visage plus ouvert, s'il fronce moins le sourcil, s'il m'écoute plus volontiers et s'il me reconduit un peu plus loin, je penserai qu'il commence à tomber, et je penserai vrai.

L'homme a bien peu de ressources dans soi-même, puisqu'il lui faut une disgrâce ou une mortification pour le rendre plus humain, plus traitable, moins féroce¹, plus honnête homme.

♡ L'on contemple dans les cours de certaines gens, et l'on voit bien à leurs discours et à toute leur conduite qu'ils ne songent ni à leurs grands-pères ni à leurs petits-fils : le présent est pour eux ; ils n'en jouissent pas, ils en abusent.

♡ *Straton*² est né sous deux étoiles : malheureux. heureux dans le même degré ; sa vie est un roman ; non, il lui manque le vraisemblable ; il n'a point eu d'aventures ; il a eu de beaux songes, il en a eu de mauvais ; que dis-je ? on ne rêve point comme il a vécu. Personne n'a tiré d'une destinée plus qu'il a fait ; l'extrême et le médiocre lui sont connus ; il a brillé, il a souffert, il a mené une vie commune ; rien ne lui est échappé. Il s'est fait va-

1. *Féroce* : fier, — 2. Duc de Lausun.

loir par des vertus qu'il assurait fort sérieusement qui étaient en lui ; il a dit de soi : « J'ai de l'esprit, j'ai du courage ; » et tous ont dit après lui : « Il a de l'esprit, il a du courage. » Il a exercé dans l'une et l'autre fortune le génie du courtisan, qui a dit de lui plus de bien peut-être et plus de mal qu'il n'y en avait. Le joli, l'aimable, le rare, le merveilleux, l'héroïque, ont été employés à son éloge, et tout le contraire a servi depuis pour le ravalier : caractère équivoque, mêlé, enveloppé ; une énigme, une question presque indéçise.

♡ La faveur met l'homme au-dessus de ses égaux, et sa chute au-dessous.

✕♡ Celui qui un beau jour sait renoncer fermement ou à un grand nom, ou à une grande autorité, ou à une grande fortune, se délivre en un moment de bien des peines, de bien des veilles et quelquefois de bien des crimes.

♡ Dans cent ans le monde subsistera encore en son entier : ce sera le même théâtre et les mêmes décorations, ce ne seront plus les mêmes acteurs. Tout ce qui se réjouit sur une grâce reçue ou ce qui s'attriste et se désespère sur un refus, tous auront disparu de dessus la scène ; il s'avance déjà sur le théâtre d'autres hommes qui vont jouer dans une même pièce les mêmes rôles, ils s'évanouiront à leur tour, et ceux qui ne sont pas encore un jour ne seront plus : de nouveaux acteurs ont pris leur place. Quel fond à faire sur un personnage de comédie !

♡ Qui a vu la cour a vu du monde ce qui est le plus beau, le plus spécieux et le plus orné ; qui méprise la cour après l'avoir vue méprise le monde.

✕♡ La ville dégoûte de la province ; la cour détrompe de la ville et guérit de la cour.

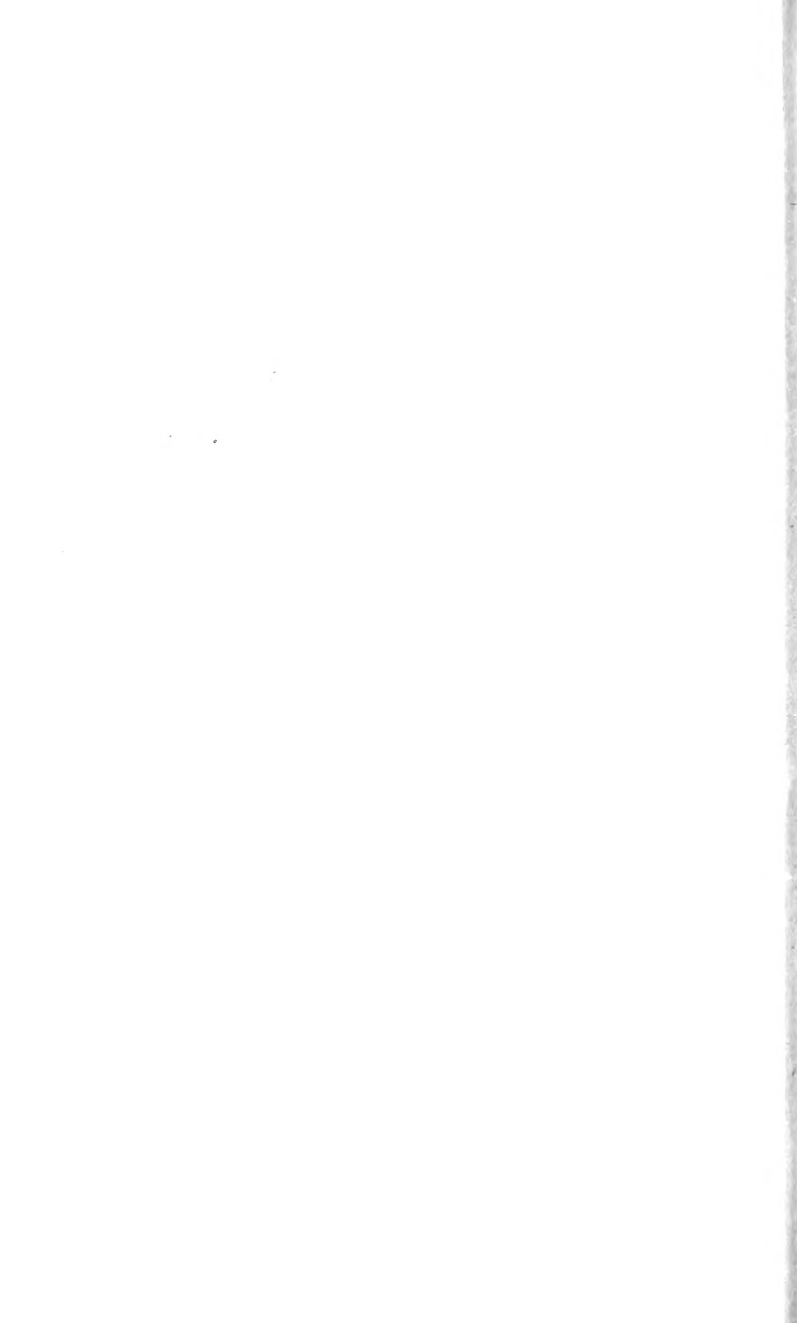
Un esprit sain puise à la cour le goût de la solitude et de la retraite.



TABLE DU TOME I

| | |
|--|-----|
| LA BRUYÈRE..... | 5 |
| DISCOURS SUR THÉOPHRASTE | 27 |
| LES <i>CARACTÈRES</i> DE THÉOPHRASTE..... | 41 |
| De la dissimulation, 42. — De la flatterie, 42. — De l'impertinent ou du diseur de riens, 44. — De la rusticité, 44. — Du complaisant, 45. — De l'image d'un coquin, 47. — Du grand parleur, 48. — Du débit des nouvelles, 49. — De l'effronterie causée par l'avarice, 50. — De l'épargne sordide, 50. — De l'impudent ou de celui qui ne rougit de rien, 51. — Du contretemps, 53. — De l'air empressé, 53. — De la stupidité, 54. — De la brutalité, 55. — De la superstition, 55. — De l'esprit chagrin, 56. — De la défiance, 57. — D'un vilain homme, 57. — D'un homme incommode, 58. — De la sottise vanité, 59. — De l'avarice, 59. — De l'ostentation, 60. — De l'orgueil, 61. — De la peur ou du défaut de courage, 62. — Des grands d'une république, 63. — D'une tardive instruction, 64. — De la médisance, 64. | |
| LES <i>CARACTÈRES</i> DE CE SIÈCLE..... | 67 |
| \ DES OUVRAGES DE L'ESPRIT | 71 |
| \ DU MÉRITE PERSONNEL..... | 89 |
| \ DES FEMMES..... | 100 |
| DU CŒUR..... | 116 |
| DE LA SOCIÉTÉ ET DE LA CONVERSATION..... | 125 |
| DES BIENS DE FORTUNE | 144 |
| DE LA VILLE..... | 161 |
| DE LA COUR..... | 171 |





BINDING SECT. JUN 15 1971

Pw La Bruyère, Jean de
1803 Les caractères
A6
1903
t.1

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

